This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

34.e.3.

1514

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

Restout filius inv *Aug de St Aubin sculp*

.....Je n'ai plus qu'a mourir

Act dernier Sc derniere

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION,

DRAME.

PAR M. D'ARNAUD.

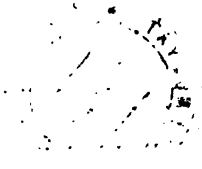
Sonitus terroris ſemper in auribus.
Job. ch. xv.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, Quai de Gêvres,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation & Permiſſion.

31. e. 5.



PRÉFACE.

UN de nos auteurs de théâtre, dont les ſuccès ſont tombés dans l'oubli, de même qu'on pourra oublier ceux de quelques-uns de nos contemporains qui comptent avec aſſurance leurs titres d'immortalité par le nombre de repréſentations qu'ils ont eu, Triſtan l'Hermite fit ſuccèder Panthée à Mariamne,

---

Triſtan l'Hermite, c'eſt ce verſificateur ignoré aujourd'hui, qui ayant toute la baſſeſſe attachée à la médiocrité du talent & au triſte métier de *faiſeur de vers* ſe compoſa lui-même cette épitaphe aviliſſante.

Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine
Je me flattai toujours d'une eſpérance vaine,
Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus ſur un coffre, en attendant mon maître.

Digne fin d'un *Valet Poëte*; ſa Mariamne eut des applaudiſſements; elle coûta la vie à un malheureux comédien nommé Mondory; au milieu des extravagances & des abſurdités dont ce drame fourmille, on lui trouve le mérite de l'action; Panthée

en disant qu'*il donnoit une sœur* à cette derniere tragédie. Me seroit-il permis d'employer ces vieilles expressions métaphoriques, lorsque je fais paraître EUPHÉMIE après COMMINGE ? Je ne déciderai point comme Tristan que l'*aînée a plus de beauté que la cadette* ; c'est aux connaisseurs à me juger, & à prononcer si ma nouvelle production doit être mise à côté ou au-dessus d'un Essai, que l'indulgence du public & la singularité du genre semblent avoir tiré de la foule des ouvrages dramatiques. Que l'on regarde EUPHÉMIE comme une suite du sombre tableau que j'ai exposé dans COMMINGE, & alors on sera moins blessé de l'air de ressemblance qui se trouve entre ces deux piéces. Mon dessein a été de présenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages ; je dirai plus, bien loin de chercher à me défendre sur l'esprit d'imitation qu'on ne man-

Ressemblance entre Comminge & Euphémie.

---

n'eut pas la réussite de Mariamne. On croiroit que M. de Voltaire a eu ce Tristan en vue dans ces vers que tous les jeunes gens devroient apprendre par cœur pour se guérir de la métromanie, cette maladie si contagieuse,

Cy gît aux bords de l'hyppocrène
Un mortel longtems abusé ;
Pour vivre pauvre & mépriſé
Il se donna bien de la peine.

quera point de me reprocher, j'avertis mes cenſeurs que je ne me bornerai pas à ces deux Drames pour prouver par le choix des ſujets, ſi le mérite de l'exécution m'eſt refuſé, juſqu'à quel point la religion aux priſes avec l'amour eſt ſuſceptible de produire un ſpectacle vraiment pathétique. C'eſt du jeu de ces deux reſſorts ſi puiſſants ſur la nature humaine, que peuvent jaillir & éclatter ces grandes paſſions dont la fougue eſt néceſſaire à l'action théâtrale. Voilà pour quelle raiſon Zaïre ſera toujours revue avec tranſport. Quel homme n'eſt pas frappé de la majeſté de la religion, de la grandeur des devoirs qu'elle nous impoſe, & en même-tems n'a point ſenti ſon ame s'ouvrir aux émotions d'un penchant impérieux qui ſouvent a le caractere de la faibleſſe, & même celui du crime ? Ce penchant prend-t-il la violence de la paſſion, la vertu s'efforce-t-elle de le repouſſer, en eſt-elle victorieuſe : cette image excitera la pitié, ſera auſſi *tragique* que celle que nous offre Sénéque dans le courage d'un héros luttant contre l'adverſité (*vir fortis cum malâ fortunâ compoſitus*) Et n'eſt-ce pas le comble de l'infortune que cette ſenſibilité ſi avouée par la nature, &

L'auteur annonce de nouveaux Drames dans ce genre.

Les combats de la religion & de l'amour un des plus grands reſſorts dramatiques.

que la religion nous ordonne avec tant de ſévérité d'étouffer, quand elle ne l'a point revêtue de la ſainteté de ſes engagements ? On aime à voir ſur la ſcène un perſonnage entraîné à commettre des fautes malgré lui : c'eſt une obſervation qu'Ariſtote a puiſée dans la vérité du ſentiment ; aſſurément l'amour eſt le premier des tyrans qui déchirent le cœur humain ; que le triomphe eſt éclattant, lorſqu'après bien des efforts, des aſſauts répétés, on vient à bout de le ſoumettre ! Si Polyeucte eut un peu plus conſervé le caractère annoncé dans ces vers : *Acte I. S. I. Poly. à Néarq.*

Le caractère de Polyeucte eût pû être plus agité.

Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a ſur toute l'ame,
Quand après un long-tems qu'elle a ſçu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
. . . . . .
Elle oppoſe ſes pleurs au deſſein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de ſortir du palais ;
Je mépriſe ſa crainte, & je cède à ſes larmes ;
Elle me fait pitié ſans me donner d'allarmes,
Et mon cœur attendri ſans être intimidé
N'oſe déplaire aux yeux dont il eſt poſſédé.
L'occaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante ?

. . . . . .

Pour ſe donner à lui (*à Dieu*) faut-il n'aimer perſonne ?

. . . . . .

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort ;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.

. . . . . .

Mais Pauline s'afflige & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

Scène II. Poly. à part.

Adieu : vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance ;
Je ſens déjà mon cœur prêt à ſe révolter,
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

Si dans ce drame, l'homme eut plus diſputé contre le chrétien, lorſqu'il s'agit de faire couler les larmes d'une épouſe adorée, & de la perdre pour jamais, l'emportement religieux du héros, ſa victoire ſur la nature ſe fuſſent montrés encore avec plus d'avantage, & Corneille en jettant plus *d'ondulations* dans ce perſonnage, ſi parfait à tant d'égards, n'auroit pas eu beſoin du rôle acceſſoire de Sévére, qui peut-

---

Du rôle acceſſoire de Sévére. Oſerois-je hazarder une réflexion critique ſur Polyeucte ? On doit ſe reprocher d'aimer tant Sévére ; cet amant de Pauline eſt ſi tendre, ſi généreux ! Ce perſonnage, ſelon moi, fait un peu tort à celui du mari auquel l'intérêt devroit plus ſe rapporter.

être donne plus que Polyeucte de l'ame à la pièce, & devient la ſource principale de l'intérêt. Ce pouvoir ſurnaturel de la religion qui nous ſubjugue, & nous arrache à nous-mêmes : tel eſt le grand tableau que j'avois à repréſenter dans COMMINGE, & dans EUPHÉMIE. Il ne faut accuſer que la médiocrité & l'inſuffiſance de mes talents, s'il n'a pas produit plus d'effet ; j'oſe dire que l'idée en eſt heureuſe, & que mis en œuvre par le génie, il l'emporteroit ſur les autres actions dramatiques. C'eſt en quelque ſorte, une nouvelle nature qu'auroit à nous expoſer un poëte ſublime ; & quelle richeſſe, quelle vigueur de caractères s'offriroient à ſon pinceau ! Les paſſions concentrées dans le ſilence & l'obſcurité de la retraite ont une véhémence, une force, auxquelles ſont incapables d'atteindre la langueur & la délicateſſe d'un monde diſſipé ; un cœur iſolé, forcé de ſe replier ſur lui-même, de ſe parler, de ſe répondre, de ſe nourrir, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, de ſa propre ſubſtance, en acquiert plus de reſſort & d'énergie dans ſes mouvements. Il n'eſt point de faibles oſcillations pour une ame ſolitaire : tout y porte de violentes ſecouſſes ; elle s'attache avec vivacité aux moindres objets qui l'intéreſſent,

La ſolitude enflamme les paſſions, & leur donne plus de caractère.

& elle les embraſſe avec fureur ; on peut comparer des ames de cette eſpéce à ces volcans dont l'exploſion eſt d'autant plus terrible, que la flamme a été plus comprimée, & que tout lui a ſervi d'aliment. L'imagination dans une perſonne ſéparée de la ſociété eſt prompte à s'allumer, parce qu'elle eſt plus recueillie, & moins diviſée. Voilà pourquoi, en ſuppoſant deux hommes qui auroient reçu du ciel une égale portion de talent, celui qui auroit le courage de vivre ſeul, de s'enfoncer dans ſes penſées, ce que les Italiens appellent *il gran' penſiero*, s'éleveroit néceſſairement à un degré ſupérieur de génie. Homere, Démoſthènes alloient compoſer leurs ouvrages immortels aux bords de la mer, & c'eſt dans l'horreur des cimétieres qu'Young a médité ſes *Nuits*, le chef-d'œuvre du *genre ſombre*.

J'ai renvoyé à la fin de ma Pièce les Remarques qui y ſont relatives ainſi que les *Mémoires* d'où j'ai emprunté ma *Fable*. Voulant conſerver à l'intérêt théâtral tout ſon effet, partie de notre littérature

Pourquoi les remarques ſur la Pièce & les *Mémoires* d'*Euphémie* ne ſont pas à la tête de l'ouvrage.

Qu'Young. Les gens de lettres, les partiſans du ſublime apprendront, ſans doute avec plaiſir, qu'on nous prépare une traduction des *Nuits* du Docteur Young; cette traduction eſt d'un homme de ſçavoir & de goût, qui ſeroit plus connu, s'il étoit moins modeſte.

trop peu approfondie, je me ſuis apperçu que le lecteur prévenu ſur la marche & l'économie d'un drame, ſur les diverſes impreſſions qui en devoient réſulter, n'apportoit plus qu'une froide curioſité à la connaiſſance de l'intrigue. L'eſprit n'étant plus exercé par le piquant de la nouveauté, le cœur ne tarde pas à tomber dans le dégoût & dans le relâchement. Ces prologues inventés par les Grecs, adoptés par les Romains, & imités de nos jours par les Anglais, en uſage même chez les Chinois, devoient nuire à la chaleur de l'action ; quelqu'un qui n'auroit jamais entendu parler d'Iphigénie, auroit certainement lieu d'être fâché qu'on l'inſtruiſit des faits avant que d'avoir lu l'admirable tragédie de Racine, ou de l'avoir vû repréſenter. Ce ſeroit d'ailleurs au goût à indiquer les occaſions, où les éclairciſſements doivent précéder une production dont le but eſt de plaire & d'émouvoir ; ces eſpeces de ſommaires, en nous préparant aux impreſſions touchantes que nous allons reſſentir, nous familiariſent d'avance avec la pièce, & le charme de l'intérêt s'évanouit. On m'objectera qu'il y a de la ſatisfaction à juger du parti que l'auteur a tiré de ſon ſujet : je ne ſuis point ennemi des plaiſirs

Défaut des ſommaires. On ne doit pas être inſtruit du ſujet d'une pièce.

plaisirs de l'esprit, mais ses amusemens qu'il lui plaît d'appeller des connaissances, sont bien au-dessous des voluptés de l'ame. On éprouve des transports délicieux à la représentation de Phédre, de Zaïre, de Mérope, &c. qu'on est malheureux de pouvoir *raisonner* sur des drames si intéressans!

L'auteur rappelle l'emploi des points, tel qu'il l'a proposé dans le second Discours à la tête de Comminge.

On voudra bien se ressouvenir de l'emploi des points, tel que je l'ai proposé dans mon second DISCOURS à la tête de COMMINGE. Les deux points.. indiquent une suspension; les trois... en forment une beaucoup plus marquée; ces silences employés à propos sont l'accent, pour ainsi dire, du sentiment. Ils donnent plus d'intelligence, de variété, & de vie au débit, & font sortir davantage ces beautés simples qui animent le langage de la passion. Quelques gens du monde, de ces *agréables causeurs*, qui se gardent bien de refléchir, ont cru m'opposer des raisons, en se récriant *qu'on sçavoit lire*: c'est justement ce qu'on sçait très-peu. Ces mêmes personnes auroient été fort embarassées, si pour toute réponse je les eusse priées de lire à haute voix, sur-tout une tragédie; j'ai vu même des littérateurs que ma proposition auroit déconcertés. Encore une fois, j'ai prétendu noter le jeu théâtral, & je le répéterai, si nos maîtres

n'avoient pas dédaigné d'apporter quelque attention à cette bagatelle, leurs chefs-d'œuvres ne seroient point si *dénaturés*, soit à la représentation, soit à la lecture, & les partisans de la scène française se plaindroient moins de ce qu'on *perd de vue la tradition.*

EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION,

DRAME.

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE, *Religieuse.*

THÉOTIME, *Religieux.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, *Religieuse.*

CÉCILE, *Religieuse.*

UNE SŒUR CONVERSE.

La Scène eſt dans le Couvent de ***

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le rideau ſe leve. La ſcène repréſente une cellule de la plus grande ſimplicité. A gauche, à peu de diſtance du mur, eſt un cercueil, aux pieds duquel ſe voit une lampe allumée. Du même côté, plus ſur le devant de la ſcène, eſt un Prie-Dieu ſurmonté d'un crucifix que ſoutient une tête de mort; ſur le Prie-Dieu, ſont des livres de dévotion. On obſervera que quelques chaiſes de paille cachent un peu le cercueil aux perſonnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paraître.

SCÈNE PREMIERE.

EUPHÉMIE *ſeule, appuyant une main ſur ſon cercueil, dans l'attitude d'une perſonne qui ſe leve:*

QUoi! dans ce lit funèbre, arroſé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles allarmes,

Quoi! dans ce lit funèbre. On ſe ſouviendra qu'il y a des Religieuſes dont l'uſage eſt de coucher dans leur cercueil.

Où ſans ceſſe ma fin à mes yeux vient s'offrir ;
Où mon cœur, chaque jour, doit apprendre à mourir ;
Dans ce même cercueil, qui contiendra ma cendre,
J'oſe encor m'occuper d'un ſouvenir trop tendre,
Que dis-je ? d'un amour réprouvé par le ciel !

Elle quitte le cercueil, & va ſe jetter avec précipitation aux pieds du Prie-Dieu.

Ne ſçaurois-tu dompter ce penchant criminel,
O mon Dieu ? Ton épouſe à tes pieds gémiſſante
Implore ton ſecours, ta grace, ſi puiſſante ;
A ton ordre, les vents s'irritent, ſont ſoumis ;
Tu ſouleves les mers, & tu les applanis ;
Ton ſouffle allume, éteint la flamme du tonnerre ;
Tu changes, quand tu veux, la face de la terre ;
Et tu ne peux changer, & rappeller à toi
Une ame qui t'échappe, & qui trahit ſa foi !
Tu ne peux appaiſer ces troubles, cet orage
Qui trompent ma faibleſſe, & laſſent mon courage !
Détruis des ſentiments ſi coupables, ſi chers ;
Briſe un cœur révolté, qui traîne d'autres fers
Que ceux, dont pour jamais tes mains m'ont enchaînée.
Qu'eſt-ce que la vertu du ciel abandonnée ?
La mienne en vain réclame un impuiſſant devoir.
Dieu, pour vaincre Euphémie, il faut tout ton pouvoir.

Elle ſe proſterne plus profondément, & en pleurant amèrement.

Mes prières, mes pleurs devant toi ſe répandent ;
Que dans mon ſein la paix, le pur amour deſcendent !
Fais ceſſer mes combats, mes infidélités ;
Triomphe, règne ſeul ſur mes ſens agités.

Elle embraſſe de ſes deux mains la tête de mort.

Et toi, qu'avec horreur tout mortel enviſage ;
Ton ſilence m'inſtruit.. oui, je vois mon image !
Voilà, voilà les traits, par qui je veux charmer !
C'eſt moi, que je contemple, ô ciel !. & j'oſe aimer !

Elle eſt penchée vers la terre, dans l'attitude de la profonde douleur.

J'expire !

SCÈNE II.

EUPHÉMIE, MÉLANIE.

EUPHÉMIE, *ſe relevant avec précipitation, & allant vers Mélanie.*

EH bien, ma ſœur ! ce pieux ſolitaire,
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu,
Aſſujettir un cœur trop long-temps combattu,

Soumettre à mes devoirs ma faibleſſe indocile?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt ſur les pas de Cécile;
C'eſt ſa voix qui l'appelle en ce ſéjour ſacré.
Mais, à quel trouble affreux votre eſprit eſt livré!
Pouvez-vous ſous le voile, ô ma chere Euphémie,
Nourrir ſans eſpérance une flamme ennemie,
Le poiſon dévorant d'un amour inſenſé?
Malgré votre raiſon, & le ciel offenſé,
D'un objet, qui n'eſt plus, vous chériſſez l'image!
La mort..

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir mon hommage:
Il vit, il vit toujours dans ce cœur déchiré,
Et ſouvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime:
Plus que jamais, l'amour s'attache à ſa victime;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit;
Juſques dans ce cercueil ſa fureur me pourſuit;
J'y voulois dépoſer le poids de mes allarmes;
Mon œil appéſanti ſe fermoit dans les larmes;
Mon ame, qui cédoit aux horreurs de ſon ſort,
S'eſſayoit à dormir du ſommeil de la mort:
Quel ſonge! quel ſpectacle a frappé ma paupiere!
Un lugubre flambeau me prêtoit ſa lumiere;

J'égarois mes ennuis, mes tourments, mes remords,
A travers les tombeaux, les ſpectres, & les morts:
Un éclair brille & meurt dans ces vaſtes ténèbres;
Un cri m'eſt apporté par des échos funèbres.
La terre gronde, & laiſſe échapper de ſes flancs
Un fantôme, entouré de ſombres vêtemens;
Un glaive étinceloit dans ſa main menaçante;
Il s'avance à grands pas, me glace d'épouvante;
S'approche, offre à mes yeux.. je reconnais Sinval,
Sinval, de l'Éternel audacieux rival,
Sinval, que je devrois repouſſer de mon ame;
Qui toujours y revient avec des traits de flamme.
» Viens, ſuis-moi, m'a-t-il dit, ſois ton premier époux;
» Ceſſe de m'oppoſer l'autel d'un Dieu jaloux.
» L'autel, pour m'arrêter, n'a point de privilége. »
Soudain ſous les efforts de ſon bras ſacrilége,
Mon voile ſe déchire.. inſenſible à mes cris,
Parmi le ſang, la mort, & ſes affreux débris,
De cercueils en cercueils, ſur les bords d'une tombe,
Il me traîne expirante; il m'y jette.. je tombe;
Sinval plonge le fer dans mon ſein malheureux,
Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux.

MÉLANIE.

Dans ces jeux du ſommeil, je ne vois qu'un vain ſonge,
Dont la nuit avec elle emporte le menſonge.

Vous-même préparez le poiſon ſéducteur;
Vous aiguiſez le trait qui vous perce le cœur.
Ah! ce n'eſt point ainſi qu'on obtient la victoire;
D'un objet dangereux rejettez la mémoire.

EUPHÉMIE.

Eh! le puis-je, ma ſœur? vous ne connaiſſez pas
Le feu des paſſions, leurs horribles combats,
Le charme de l'amour, ſon pouvoir invincible.

MÉLANIE.

Ma ſœur, vous avez cru Mélanie inſenſible:
Non, je ne le ſuis point. Mais, j'ai tourné mes vœux
Vers un objet, qui ſeul doit allumer nos feux.
Ma ſœur, vous méritez toute ma confiance;
Du ciel en ma faveur admirez la puiſſance;
L'exemple quelquefois ſuffit pour éclairer;
Mon ame à vos regards brûle de ſe montrer.
Dans mon premier ſoupir j'exhalai la tendreſſe;
D'un ſentiment ſi cher je nourriſſois l'ivreſſe;
Tout ce qui m'entouroit, intéreſſoit mon cœur,
M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur;
Je touchois à cet âge, où l'ame inquiétée
S'étonne des tranſports dont elle eſt agitée;
L'amour déterminoit ſon aſcendant ſur moi;
Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent; je voi

Mes

Mes deux ſœurs, que devoit flatter l'erreur du monde,
Dans les ſombres ennuis, dans la douleur profonde,
L'une pleurant ſans ceſſe un époux adoré,
Aux premiers jours d'hymen dans ſes bras expiré;
L'autre prête à mourir, amante infortunée,
Par un vil ſéducteur trahie, abandonnée;
Mon pere, auprès de nous ramené par la paix,
Tout à coup dans la tombe emportant nos regrets;
Son ami malheureux, & que les fers attendent.
Mes regards conſternés ſur l'univers s'étendent;
Je contemple ces grands, les maîtres des humains:
Je les vois aſſiégés de ſemblables chagrins;
Je vois le thrône même environné d'allarmes,
Et le bandeau des rois, tout trempé de leurs larmes.
Cette image auroit dû vaincre, & détruire en moi
Le tendre ſentiment, qui m'impoſoit la loi.
Mais en vain ma raiſon oppoſoit ſon murmure
A ce beſoin d'aimer, le cri de la nature:
Mon cœur me trahiſſoit; je ne combattis plus;
Je cédai; je fixai mes vœux irréſolus.
Il falloit que l'amour remplit toute mon ame,
Et je choiſis un Dieu pour l'objet de ma flamme.
Dès ce moment, le monde à mes yeux ſe perdit
Comme une ombre qui paſſe, & qui s'anéantit;

Je rejettai bientôt ſes trompeuſes promeſſes ;
Malgré l'eſpoir flatteur du rang & des richeſſes ;
Malgré tous mes parents, je courus aux autels
M'enchaîner : Dieu reçut mes ſerments ſolemnels ;
J'ai trouvé tout en lui ; pour lui ſeul je reſpire.
Ma ſœur, à mes tranſports Dieu ſeul pouvoit ſuffire ;
Maître des ſentiments, il les ſatisfait tous ;
Je n'eus point d'autre amant, je n'ai point d'autre époux.
Ma flamme tous les jours, & s'épure, & s'augmente ;
Cette céleſte ardeur, du ſort indépendante,
Ne craint pas le deſtin de ces engagements
Que détruit le caprice, ou la mort, ou le tems.
Non, je ne brûle point pour un amant vulgaire
Qui change, qui périt, ou qui ceſſe de plaire :
Je brûle pour un Dieu ; mon eſprit immortel
S'embrâſera des feux d'un amour éternel..
Ah ! ma ſœur, partagez le bonheur d'une amie ;
Dieu lui ſeul doit regner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un ſouvenir
Que le devoir, l'honneur m'ordonnent de bannir.
Ce miracle, ô mon Dieu ! ſeroit-il impoſſible ?
Tout rappelle à mon ame une mere inflexible

Que mes gémiſſements ne ſçauroient attendrir,
Dont le ſein à mes pleurs refuſe de s'ouvrir,
Qui pour ſon fils, hélas ! mere aveugle, idolâtre,
M'accable des rigueurs d'une dure marâtre,
Qui, dans l'ombre du cloître enfermant mes douleurs,
Goûte l'affreux plaiſir de ſéparer deux cœurs,
Tandis que ma tendreſſe.. elle m'eſt toujours chere,
Et dans ſes cruautés je ne vois que ma mere..
Sans doute, elle a cauſé le trépas d'un amant..
Cette image m'accable, irrite mon tourment !
Moi-même ai conſommé le fatal ſacrifice ;
Je me ſuis impoſé.. le plus affreux ſupplice.
J'avois perdu Sinval ; que m'étoit l'univers ?
Et je repouſſe un Dieu ! je pleure ſur mes fers !
Sous un fardeau d'ennuis ma faibleſſe ſuccombe !
Sinval.. rentre, cruel, dans la nuit de la tombe ;
Tu m'arraches mes vœux.. je te ſuis chez les morts ;
Ah ! dumoins, laiſſe à Dieu mes pleurs, & mes remords.

MÉLANIE, *la ſerrant dans ſes bras.*

Ma ſœur, ma tendre amie, il faut cacher ce trouble..

EUPHÉMIE.

Puis-je, hélas, le cacher ? chaque inſtant le redouble.

SCÈNE III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *à Euphémie.*

CÉCILE vient.. craignez..

EUPHÉMIE.

Qu'à ſes regards, ma ſœur,
Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur,
Mes maux, mon déſeſpoir, mon repentir, mon crime,
Que tout ſçache, ô Sinval, que je meurs ta victime.

CÉCILE *d'un ton ſévère à Euphémie.*

Enfin vous allez voir ce miniſtre ſacré
D'un Dieu, qui ſçait punir, interprête éclairé;
Ma ſœur, ce Dieu laſſé d'employer les menaces,
S'apprête à vous fermer le thréſor de ſes graces;
Epouſe ſans pudeur, infidelle à l'époux,
Il va vous accabler du céleſte couroux.
Votre rébellion, à nos ſœurs trop fatale,
A levé dans ces murs la pierre de ſcandale.
Expiez envers Dieu cet oubli criminel;
Si vous ne reclamez ſon amour paternel,
Si, livrée aux regrets, à des remords ſincères,
Vous n'arroſez l'autel de vos larmes amères,

Frémiſſez, n'attendez qu'un juge impatient
De prononcer l'arrêt que ſa bonté ſuſpend ;
Son équité le preſſe : il ne peut vous abſoudre ;
Je vois le bras vengeur, qui s'arme de la foudre ;
Le tonnerre allumé, la flamme des enfers,
Sous vos pas égarés les abîmes ouverts :
Vous tombez dans ces lieux de déſeſpoir. .de rage.

Euphémie à ces derniers mots paraît troublée.

MÉLANIE *avec tranſport à Cécile.*

Que dites-vous, barbare ? arrêtez.. cette image..
N'eſt point celle de Dieu : vous le peignez cruel ;
Depuis quand le pardon n'eſt-il plus ſur l'autel ?

A Euphémie avec un ton touchant, la ſerrant contre ſon ſein.

Vas, ma chere Euphémie, humble dans tes prieres ;
Vas te jetter aux pieds du plus tendre des peres,
Lui porter dans ſon temple un cœur qui ſçait aimer ;
Qui ſçaura pour lui ſeul ſouffrir & s'enflammer ;
D'un penchant qui l'offenſe, étouffe la mémoire ;
A tes ſens ennemis diſpute la victoire ;
Dompte l'humanité, qui voudroit te ravir
Le prix de tes combats, l'honneur de t'aſſervir ;
Repouſſe la nature indignée & jalouſe ;
Vole à Dieu qui t'appelle, & rends-lui ſon épouſe ;

Vois-le du haut des cieux qui s'applaudit en toi,
Qui prête à tes efforts les aîles de la foi ;
Pénétre toi des feux de ſa grace invincible.
Ma ſœur, il a formé ton ame trop ſenſible,
Pour ne t'inſpirer pas cet amour immortel
Qui rejette le monde, & nous éleve au ciel ;
Il frappe quelquefois : mais toujours il nous aime ;
Ne crains pas. Ce miniſtre, envoyé par Dieu même,
Ne ſe montrera point l'ange exterminateur :
Il ſera ton ami, l'ange conſolateur ;
Il eſſuyera tes pleurs d'une main bienfaiſante.
La piété ſincere eſt toujours indulgente.

Euphémie ſe retire dans la plus profonde douleur.

D'un autre ſentiment peut-on être animé,
Et reconnaître un Dieu ſi digne d'être aimé !

SCÈNE IV.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE.

EXCUSEZ des tranſports qui ne ſçauroient ſe taire,
Ma ſœur ; votre vertu, ſans doute trop auſtere,
Dans le ſein d'Euphémie a porté la terreur.
Le ton de la menace appartient à l'erreur.

La douceur eſt l'eſprit d'une morale ſainte ;
L'amour doit l'inſpirer ; n'y mêlons point la crainte.

CÉCILE.

Ma colère eſt égale à mon étonnement !
Quoi ! loin de partager un juſte emportement,
Quand l'intérêt du ciel devroit ſeul vous conduire ;
Des folles paſſions vous flattez le délire !
Vous voulez qu'une ſœur, indigne de ce nom,
De Dieu, qu'elle trahit, attende ſon pardon !

MÉLANIE.

Et toujours ces rigueurs, & cette ame inflexible,
Qui met tout ſon orgueil à ſe rendre inſenſible !
Cécile, ouvrez les yeux ; faut-il vous répéter
Ce que le ſentiment s'empreſſe à nous dicter ?
Non, ma ſœur, Dieu n'eſt point un tyran ſanguinaire,
Inacceſſible aux pleurs du repentir ſincere ;
Qu'eſt-ce que la grandeur qui ne pardonne pas ?
N'a-t-il point répandu ſon ſang pour des ingrats ?
Euphémie à ſes pieds ſe reconnaît coupable :
Il daignera lui tendre une main ſecourable ;
La grace deſcendra dans ce ſein agité.
Soutenons l'arbriſſeau dans ſa fragilité ;
Conſolons notre ſœur, & plaignons ſa faibleſſe.

CÉCILE.

Sa faibleſſe ! Grand Dieu, qu'elle outrage ſans ceſſe,

Sur quels crimes ta foudre aura-t-elle à tomber,
Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober ?
Depuis qu'à nos autels Euphémie eſt liée,
L'idole de ſon cœur ne peut être oubliée ;
De la nuit du tombeau cet objet renaiſſant,
Sur ſon ame égarée eſt toujours plus puiſſant ;
Comment ! après dix ans de ſoupirs & de plaintes ;
Se conſumer d'amour pour des cendres éteintes !
Nous laiſſer voir un cœur toujours plus enflammé ;
Plus criminel !

MÉLANIE.

Après une longue pauſe.

Ma ſœur . . . vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'euſſe été retenue !
Que Cécile eut aimé ! Dieu ſeul . .

SCÈNE IV.

SCÈNE V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

LA SŒUR CONVERSE *à Mélanie, & Cécile.*

UNE inconnue
Vous demande en ces lieux un ſecret entretien.

CÉCILE *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle ?

MÉLANIE *à Cécile.*

Eh ! le rang n'y fait rien.
Ma ſœur ; il faut la voir.

LA SŒUR CONVERSE.

Tout pour elle intéreſſe ;
Un air noble & touchant ſe mêle à ſa triſteſſe ;
Je crois qu'elle eſt à plaindre, & que l'adverſité...

MÉLANIE *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE *à Mélanie.*

Hé quoi ! ma ſœur ! cette importunité...
Toujours des indigents !

MÉLANIE *à la ſœur Converſe.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

La ſœur Converſe ſort.

SCÈNE VI.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *d'un ton pénétré.*

UN ſentiment ſi dur me ſurprend & m'afflige.
Rempliſſez-vous les loix de la religion,
Quand votre ame ſe ferme à la compaſſion;
Quand votre piété farouche, atrabilaire,
Prête à Dieu ces levains de haine & de colere;
Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaiſir
D'aimer le malheureux, & de le ſecourir,
Dans les larmes d'autrui d'eſſuyer vos pleurs mêmes?
Eſt-ce-là ton eſprit, & tes douceurs ſuprêmes,
Religion ſi pure, & ſi chere à mon cœur?
Vous n'avez point aimé: je vous l'ai dit, ma ſœur;
Votre dévotion s'irrite ſous la haire.
Si vous euſſiez aimé, votre zèle ſévere
D'une grace plus douce eut ſenti les attraits.
Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des bienfaits;
C'eſt ſa tendreſſe, hélas! & non pas ſa juſtice,
C'eſt l'amour, qui pour nous l'a conduit au ſupplice.

CÉCILE.

Penſez-vous que le ciel emprunte votre voix,
Ma ſœur, pour m'éclairer & me dicter ſes loix ?
Je ſçais les pratiquer : mais je vois l'infortune
Aſſiéger cet aſyle, & ſe rendre importune,
Aſſocier ſa plainte aux cantiques ſacrés.
L'autel a des devoirs de tout tems révérés.
Ne doit-on pas prier ? A votre tour inſtruite.

MÉLANIE.

Faiſons du bien, ma ſœur, & nous prierons enſuite.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

La Comteſſe annonce l'indigence par un habillement noir, des plus ſimples, où cependant ſe remarque cette propreté décente, qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naiſſance, ou quelque éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneuſe, & Mélanie avec tout l'intérêt de la ſenſibilité.

LA COMTESSE D'ORCÉ *à Mélanie & Cécile.*

UNE inconnue, hélas ! mourante dans les pleurs,
Oſe dans votre ſein apporter ſes douleurs..

MÉLANIE *vivement à la ſœur Converſe.*

Sortez.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ *continue.*

DE l'univers, de tout abandonnée,
Laſſe de ſupporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le ſentiment d'une ame aux vertus conſacrée,
Cette pitié touchante, & du monde ignorée..

MÉLANIE *à la Comteſſe avec attendriſſement.*

Aſſeyez-vous, Madame. *Elle s'aſſied.*

CÉCILE *froidement.*

Aſſurement, nos vœux
Sont adreſſés au ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immenſe à peine ſoulagée,
Cette maiſon, ſans bien, eſt d'aumônes chargée..
La charité..

LA COMTESSE D'ORCÉ *à ce mot fondant en pleurs. A Cécile.*

Voilà le comble du malheur,
Madame.. & vous avez, vous me percez le cœur!

Non, je n'implore point la charité, Madame;
Je demande.. la mort. *Ses larmes redoublent.*
Dieu! quel coup pour mon ame!

MÉLANIE *avec transport à Cécile.*

Qu'avez-vous fait, cruelle? allez.. retirez-vous;
Vous avez déchiré son cœur.. *Cécile reste encore.*
Eh! laissez-nous.

Cécile sort avec dépit.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *s'asseyant aux côtés de la Comtesse, & serrant ses mains.*

MADAME..

LA COMTESSE D'ORCÉ *toujours dans les sanglots, & n'écoutant point Mélanie.*

Quoi! c'est-là cette loi bienfaisante,
Cette religion douce & compatissante!
Où chercher la pitié? de qui l'attendre? ô ciel!

MÉLANIE.

De mon cœur. Croyez-moi, c'est aux pieds de l'autel
Que l'humanité pleure & gémit sans contrainte;
Dans l'ame de Cécile elle n'est point éteinte;

La Comteſſe leve la tête, s'apperçoit que Cécile eſt retirée, & regarde Mélanie avec attendriſſement.

Daignez lui pardonner. Sa ſombre piété
Paraît s'enorgueillir de ſa ſévérité :
Mais elle vous plaindra.. non, il n'eſt pas poſſible..
Qui pourroit vous entendre, & n'être pas ſenſible ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je ne viens point, Madame, implorer des ſecours,
Ni d'opprobres ſouiller le dernier de mes jours :
Car je ſens qu'au tombeau je ſuis prête à deſcendre.
Puiſſe, ô Dieu, ta rigueur s'arrêter à ma cendre !
Je connais les moyens de hâter ce moment,
De finir, en un mot, ma honte & mon tourment :
Mais Dieu ſeul, qui me frappe, a des droits ſur ma vie ;
Par ſes coups ſeuls, il faut qu'elle me ſoit ravie.
Je dois donc m'abaiſſer ſous le fléau vengeur ;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur,
Pour obéir au ciel, ſupporter l'exiſtence,
Faire plus, étouffer l'orgueil de ma naiſſance.
J'eus autrefois un rang, des biens, & des honneurs :
L'infortune a détruit tous ces ſonges flatteurs.
Et, qui m'a pu reduire à ce ſort déplorable ?.

Elle pleure.

Excuſez ce déſordre.. un trouble affreux m'accable ;

Le malheur juſques là peut-il humilier ?
Je venois .. quel aveu ! je venois vous prier
De ſoutenir mes pas au bout de ma carriere ..
De me placer enfin, pour traîner ma miſere,
Au rang. . *avec des ſanglots*, de domeſtique.

MÉLANIE *avec des larmes.*

Arrêtez.. vous, ſervir !
Non, Madame.. à vos maux tout ſçaura compatir ;
C'eſt vous, qu'on ſervira. Je donnerois ma vie,
Pour dérober vos jours à cette ignominie.
L'amitié .. la tendreſſe .. on eſſuyera vos pleurs.
Qui ne s'attendriroit, hélas ! ſur vos malheurs ?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embraſſant.*

Ah ! je vous dois déjà de la reconnaiſſance :
Mais, mon honneur s'oppoſe à votre bienfaiſance ;
Je ſçaurai m'abaiſſer, ſervir enfin .. mourir,
Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
Les dons, de quelque main qu'ils ſoient offerts, Madame,
Offenſent la nobleſſe & la fierté de l'ame.
J'expire .. & ce qui rend le trait plus aſſaſſin,
Madame.. *avec des pleurs.* c'eſt un fils.. qui me perce le ſein.

MÉLANIE *avec un cri.*

Un fils ! le monſtre affreux ! & quelle ame aſſez dure
Peut trahir à ce point le ſang & la nature ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui.. c'eſt un fils, un fils par ce ſein allaité,
Madame; il fut à peine en mes bras apporté,
Qu'il réunit mes ſoins, mes craintes, mes careſſes,
Le tendre amour de mere, & toutes ſes faibleſſes;
Je lui ſacrifiai les plaiſirs & les rangs,
Mon pere, mon mari, tous mes autres enfants;
Pour un ſeul de ſes jours je me fuſſe immolée,
Et mourant à ſes yeux, j'euſſe été conſolée;
Je ne voyois, n'aimois, n'adorois que ce fils..
Ses freres, au tombeau, de mon époux ſuivis,
Lui laiſſerent des droits qu'appuya ma tendreſſe:
De ſon ſeul intérêt je m'occupois ſans ceſſe;
Que dis-je? avec ces droits je cédai tous les miens,
Et maître de mon cœur, il le fut de mes biens.
Mes moindres revenus, tout devint ſon partage,
Tout; je ne demandois que l'unique avantage
De vivre près de lui, près de lui de mourir,
Et que ce fils ſi cher eut mon dernier ſoupir.
Les penchants trop marqués d'une ame corrompue
Sous des traits embellis ſe montroient à ma vue;
Envain tout m'éclairoit: j'aimois à m'abuſer;
Tant l'amour maternel ſçait nous en impoſer!

Je n'appercevois pas dans ma folle tendreſſe,
Que ce fils égaroit ſa coupable jeuneſſe,
Qu'aux plus honteux excès de la perverſité
Il joignoit l'avarice & l'inhumanité..
Qu'il étoit un ingrat. Enfin il ſe marie:
Une femme ſouvent, dans une ame endurcie,
Porte cette douceur, cet attendriſſement,
Principe des vertus, ſource du ſentiment:
Son épouſe, au contraire encor plus inhumaine,
Échauffa contre moi les poiſons de ſa haine;
Ce fils, ſur qui j'avois épuiſé mes bontés,
M'accabla de mépris, d'horribles duretés,
Unit l'inſulte amere au plus cruel outrage,
Des pleurs qu'il fit couler, détourna ſon viſage..

En pleurant.

Il me chaſſe, quel mot! de ce même château,
Séjour de mes ayeux, notre commun berceau:

Il me chaſſe. Si quelques perſonnes, qui ſans doute auroient peu vécu, pouvoient penſer aſſez bien de la nature humaine, pour ſoupçonner d'invraiſemblance ce caractère odieux, on leur répondroit par un trait emprunté non d'un roman, mais des *petites affiches* de Paris, du 2 Février de la préſente année 1767. » La » nommée *Anne de Laloy* femme de *Jean d'Uron*, eſt morte le » 14 Janvier au village de Vaux-ſur-Seine, près Melun, âgée

J'embraſſe ſes genoux ; éplorée & mourante ;
Je m'écrie : » O mon fils ! une mere expirante,
» Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait,
» Seul prix de cet amour, qui pour vous a tout fait ;
» Le trépas va bientôt terminer mes miſeres :
» Que je meure du moins dans le lit de mes peres !
Il ne m'écoute pas : « Vous, qu'a nourri mon ſein,
» Vous voulez donc, mon fils.. que j'expire de faim !
» Je vous ai donné tout ; en proye à l'amertume,
» Je n'ai gardé.. qu'un cœur que le chagrin conſume.
» Vous aurez des enfants ; je devrois ſouhaiter..
» Ah ! puiſſent-ils, cruel, ne vous pas imiter !
Sa femme, en ce moment, plus barbare peut-être,
Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître,
Où s'attachoient encor mes regards expirants..
Ciel ! & j'ai pu ſurvivre à ces coups accablants !
Que vous dirai-je, enfin ? tout s'éclipſe à ma vue ;
Je cours chez une amie, & je ſuis méconnue ;

» de 99 ans 3 mois & 2 jours ; elle n'a ceſſé de travailler à la » culture des terres qu'environ trois mois avant ſon décès, & *elle* » *a fini ſes jours dans une étable à vaches où on lui permettoit par* » *charité de ſe retirer. Elle a eu 58 enfants ou petits enfants, &* » *elle en laiſſe 53 vivants* ». Les peres & meres ont-ils jamais offert des exemples d'une pareille inhumanité ?

Traînant envain partout les horreurs de mon sort,
J'arrive en ce séjour.. pour y trouver la mort!

MÉLANIE.

Non, vous ne mourrez point; vous aurez deux amies;
Que pour vous consoler le ciel a réunies;

La Comtesse pleure avec plus d'amertume.

Vous gémissez! vos pleurs, en repoussant ma main,
Avec plus d'amertume inondent votre sein!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah! Madame, la source en doit être éternelle.
Vous connaissez mes maux & ma douleur mortelle;
Apprenez donc mon crime, & jugez si je puis
Mettre fin à mes pleurs, à mes cruels ennuis;
Ce fils.. ce même enfant, qui m'arrache la vie..
Eut une sœur..

MÉLANIE *avec un nouvel intérêt.*

Parlez.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Elle étoit embellie
De tous ces agrémens, dont l'assemblage heureux
Touche encor plus le cœur, qu'il ne séduit les yeux;
Pour me plaire, grand Dieu, tes mains l'avoient formée;
Je lui fermois mon sein, & j'en étois aimée;

Ma fille, à mes rigueurs oppoſant ſon amour,
Plus ſoumiſe à mes loix, plus tendre chaque jour,
Sembloit me pardonner, ignorer que ſon frere
Emportoit tous les ſoins de ſon injuſte mere;
Un jeune homme modeſte, aimable, vertueux,
D'un rang égal au ſien, fit éclatter ſes feux,
Demanda que l'hymen l'unit à ma famille;
Ils s'aimoient: inſenſible aux larmes de ma fille,
Je l'immole à ſon frere, éloigne ſon amant,
Dans le cloître l'entraîne, y preſſe ſon tourment,
L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée,
Bien différent des nœuds d'un flatteur hymenée!

MÉLANIE *troublée, à part.*

De ſemblables revers..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider ſon ſort,
J'allai de ſon amant lui confirmer la mort;
Sa douleur à ces coups ſuccombe; une parente
Accourt, de ſon couvent la retire expirante;
Cette parente meurt, & je ne puis ſçavoir
Où ma fille a porté ſes pas, ſon déſeſpoir;
Ma fille eſt dans la tombe.. & c'eſt moi, malheureuſe!
J'ai rendu pour un fils, ſa deſtinée affreuſe.

MÉLANIE *encore plus troublée.*

J'ai peine à réſiſter.. &.. plus je vous entends..
Madame, en ce ſéjour.. depuis près de dix ans..

LA COMTESSE D'ORCÉ *vivement.*

Depuis dix ans.. eh bien!

MÉLANIE.

J'ai la plus tendre amie;
D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pourſuivez.. une mere..

MÉLANIE *rapidement.*

A cauſé ſon malheur;
Un ſort auſſi funeſte entretient ſa douleur;
Elle ſçait reſpecter l'infortune timide:
Souvent dans cet aſyle elle lui ſert de guide;
Son ſein compatiſſant à vos pleurs s'ouvrira;
Elle plaindra vos maux.. elle vous chérira.

Elle ſe leve avec empreſſement.

Madame.. il faut la voir; vous l'aimerez, Madame.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſe levant avec la même vivacité.*

O ciel!.. il ſe pourroit.. que vous troublez mon ame!
Guidez mes pas vers elle; au comble du malheur,
Grand Dieu, tu permettrois..

SCÈNE X.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *donnant le bras à la Comteſſe & apercevant Euphémie.*

VENEZ, venez, ma ſœur,
A la noble infortune ouvrir vos bras..

LA COMTESSE D'ORCÉ *tombant évanouie ſur ſa chaiſe, & avec un cri.*

Conſtance!

EUPHÉMIE *aux pieds de ſa mere.*

Ma mere!

MÉLANIE.

Eſt-il bien vrai? ſa mere! ô Providence!

LA COMTESSE D'ORCÉ *revenant à elle, avec un ſigne d'effroi & de douleur.*

Ciel! qu'ai-je vu? ma fille attachée aux autels!.
Pour jamais!. j'ai formé ces liens éternels!
Ce voile, ce bandeau m'accuſeront ſans ceſſe..
Par quel événement.. inſtruis-moi.. ta tendreſſe..
A de ſi doux tranſports tu peux t'abandonner!

Avec des larmes, & embraſſant ſa fille.

Va, le ſuprême effort eſt de me pardonner.

EUPHÉMIE.

Ma mere.. que j'embraſſe !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mere ;
Ta mere infortunée.

EUPHÉMIE.

Elle m'en eſt plus chere.

Elle ſe releve.

Qui peut avoir cauſé ce changement affreux ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frere.

EUPHÉMIE.

Mon frere !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux,
Qui m'a fait méconnaître, & haïr ma famille,
Ce fils.. *prenant la main d Euphémie, & en pleurant.*
A qui j'ai pu ſacrifier ma fille..

EUPHÉMIE *vivement.*

Je ne ſens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens poſſeſſeur,
Sourd à la voix du ſang, au cri de la douleur..
Ma fille.. (j'eus pour toi la même barbarie)
Il a chaſſé ſa mere avec ignominie.
Le ciel étoit, hélas ! contre moi couroucé.
Juge de mes malheurs ! La Comteſſe d'Orcé,

Qu'aveugla ſi long-tems le rang & l'opulence ;
En proye à ces horreurs, qui ſuivent l'indigence ;
Sans amis, ſans eſpoir, ſans nul ſoulagement,
Victime du beſoin.. du beſoin conſumant,
Venoit en cet aſyle, ouvert à la diſgrace,
Attendant le tombeau, mandier une place..
L'emploi.. de domeſtique..

EUPHÉMIE *tombant dans les bras de ſa mere, & après une longue pauſe.*

A peine je reviens..

Avec tranſport & en pleurant.

Vous ne deſcendrez point à ces honteux moyens,
Pour ſoulager le poids d'une horrible infortune ;
Je ſouffrirai pour vous une vie importune ;

Vivement.

Je ne vais m'occuper, m'arrachant à la mort
Que de l'unique ſoin d'adoucir votre ſort,
De vous venger d'un fils.. je peux.. cette parente,
Qui du cloître en ſes bras me tranſporta mourante,
Qui ſeule dans ces murs me vit rendre à des fers,
Que je voulois cacher à vous, à l'univers,
Ce cœur ſi généreux m'a laiſſé l'héritage
D'un leger revenu.. *rapidement.* qu'il ſoit votre partage ;
J'ajouterai, ma mere, à ce faible ſecours,
Le travail de mes mains.. j'immolerai mes jours,

Tout..

Tout.. je mourrois cent fois, ô mere que j'adore,
Pour vous prouver l'amour ..

LA COMTESSE D'ORCÉ *l'embraſſant.*

Tu peux m'aimer encore,
O ma fille ! oublier..

EUPHÉMIE.

Je ne ſonge qu'à vous.

En montrant Mélanie.

Voici votre autre fille ; elle eſt digne de nous ;
Senſible à l'amitié, le malheur l'intéreſſe ;
Elle réunira ſes ſoins & ſa tendreſſe.

LA COMTESSE D'ORCÉ *d'un ton pénétré.*

En ma faveur déjà ſon cœur s'eſt déclaré,
Et d'un juſte retour le mien eſt pénétré..

En lui tendant la main.

MÉLANIE *à la Comteſſe.*

Je ne vous ai donné qu'un ſentiment ſtérile.
Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile,
Je rendrois grace au ciel, qui vous doit ſon appui ;
Le calme, le bonheur ne viennent que de lui ;
Lui ſeul peut conſoler, relever l'infortune.
Mais ma préſence ici pourroit être importune.

Elle fait quelques pas pour ſe retirer.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſe levant.*

Non, demeurez. Pour vous aurions-nous des ſecrets,
Madame ? *montrant ſa fille.* Publiez ſes vertus, mes regrets,

Mon repentir, les pleurs que le remords me coûte,
Tous ſes bienfaits..

EPUHÉMIE *embraſſant ſa mere.*

C'eſt vous qui m'obligez ſans doute;
Nous pourrons vivre enſemble & pleurer toutes deux..
Ma mere.. hélas! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'eſt toi, qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHÉMIE.

Ne ſongeons qu'au plaiſir de ſoulager ma mere.
Allons.. *Elle donne la main à ſa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *appercevant le cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu! qu'ai-je vû?

MÉLANIE *à la Comteſſe.*

Notre loi, chaque nuit;
Nous ramene au cercueil, où la terreur nous ſuit,
Nous préſente la fin qui nous eſt deſtinée.

EUPHÉMIE *à ſa mere avec un gémiſſement.*

Oui... voilà mon aſyle, & mon lit d'hymenée!

La Comteſſe à ce dernier mot pleure, regarde tendrement ſa fille, & tombe dans ſes bras. Euphémie, après une longue pauſe, dit à ſa mere:

Vous ſçaurez tous mes maux.
à Mélanie.
Ne m'abandonnez pas;
Que ce jour voie enfin terminer mes combats!
Hâtez l'heureux inſtant, où mon ame accablée
Par cet ange de paix doit être conſolée.

Le rideau ſe baiſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La toile ſe lève. On voit une chapelle, un autel ſur le côté, un périſtille dans l'enfoncement.

SCÈNE PREMIERE.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, *toutes deux proſternées, l'une en face de l'autel, & l'autre à un des côtés.*

MÉLANIE.

O Toi dont les bienfaits annoncent la grandeur,
Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
O mon Dieu, prens pitié des erreurs d'une amie,
Entends mes vœux, deſcends dans le ſein d'Euphémie;
Subſtitue aux tranſports d'un aveugle penchant,
Le feu pur de ta foi, ton amour ſi touchant;
Seigneur, contre les ſens viens lui donner des armes;
Pourrois-tu rejetter nos prieres, nos larmes?
Hélas! ſon cœur eſt fait pour connaître ta loi,
Pour t'aimer, t'adorer, pour ſe remplir de toi.

Tu vois ſon déſeſpoir, ô Dieu puiſſant, acheve;
Acheve, & qu'elle céde au remords qui s'élève..

EUPHÉMIE

De la triſte infortune aſyle protecteur,
Autel d'un Dieu clément, d'un Dieu conſolateur;
Seul appui dans mes maux.. *Elle embraſſe avec tranſport le coin de l'autel.*
Que ma faibleſſe embraſſe,
D'un fardeau de douleurs impatiente & laſſe,
Mon ame, en gémiſſant, vient répandre à vos piés
Ses ennuis.. ſes remords dans les larmes noyés;
Elle ſe tourne vers Mélanie.
J'ai voulu les cacher aux regards de ma mere,
Et ces pleurs..dont, grand Dieu, la ſource encor m'eſt chere,
Retenus trop longtems demandent à couler..
Mes ſoupirs étouffés brûlent de s'exhaler;
Cette coupable ardeur malgré moi me dévore;
C'eſt un fantôme vain que j'aime, que j'adore,
Qui ſans eſpoir excite un ſacrilège feu,
Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu;
Sinval, toujours vainqueur, s'éleve de la terre,
Pour combattre le ciel, & me livrer la guerre;
L'amour.. a dans mon ſein enfoncé tous ſes traits;
Une affreuſe tempête y gronde pour jamais!
Je ne puis décider quels ſentiments m'inſpirent:
Deux ames tour à tour m'emportent, me déchirent;

O ma religion.. la plus faible eſt pour toi !
Il faut pourtant, il faut que tu règnes ſur moi ;
Tout m'en fait un devoir, le ciel, l'honneur lui-même ;
Tout, Sinval, me condamne & défend que je t'aime ;
L'épouſe d'un mortel lui doit ſa foi, ſon cœur ;
Et l'épouſe d'un Dieu.. ciel ! je me fais horreur..

Elle regarde du côté du périſtile.

Son miniſtre à mes yeux ne s'offre point encore !

Elle ſe proſterne plus profondément.

O mon Dieu que j'offenſe, ô mon Dieu que j'implore,
Tu m'as rendu ma mere ; ah ! comble tes bienfaits,
Ou.. que dans mon cercueil je trouve enfin la paix !
Ce repos, où mes vœux n'oſeroient plus prétendre,
Le refuſeras-tu, Dieu vengeur, à ma cendre ?

Elle apperçoit ſa mere ; à part & avec ſurpriſe.

Ma mere !

SCÈNE II.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHÉMIE *troublée & ſe levant.*

OÚ venez-vous ? *Mélanie ſe retire.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſerrant ſa fille dans ſes bras.*

Dans tes bras, partager
Tes maux, que je voudrois, ma fille, ſoulager..
Ah ! ce ſeroit à moi d'éviter ta préſence.
On craint ſes bienfaiteurs : mais j'aime aſſez Conſtance,
Pour voler au-devant de ſes ſoins généreux.
Et.. tu gémis ? ton ſort..

EUPHÉMIE.

Mon ſort ! il eſt heureux :
A mes embraſſements le ciel vous a rendue ;
N'accuſez point mon cœur ; ſi je fuis votre vue..
Elle eſt agitée.
Non.. je ne vous fuis pas.. je venois en ce lieu..
Ma mere.. je venois.. j'étois aux pieds d'un Dieu..
Hélas ! je l'implorois..

Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tes accents s'affaibliſſent. :
Tu détournes les yeux.. des larmes les rempliſſent !

EUPHÉMIE *comme emportée par la douleur, tombant dans les bras de ſa mere, en fondant en larmes.*

Après une longue pauſe.

Ah ! ma mere.. ne puis-je en ce torrent de pleurs
Exhaler mes ennuis, mes regrets, mes douleurs,
Dans ces larmes mourir ? . Ma raiſon impuiſſante,
Envain, les repouſſoit dans mon ame expirante ;
Je me ſuis efforcée, envain, de vous cacher
Un cœur.. que tout trahit : contraint de s'épancher ;
Il va vous découvrir ſes allarmes cruelles,
Ses agitations, ſes bleſſures mortelles,
Que loin de les calmer aigrit encor le tems ;
Vous connaîtrez mes maux, l'excès de mes tourments..
Rappellez-m'en la cauſe, &.. vous devez m'entendre..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sur ton ſort quel retour que je ne puis comprendre ?
Qui ? moi, j'irois, ma fille, à tes yeux retracer
Un tableau, qu'aujourd'hui je voudrois effacer
De mes pleurs, de mon ſang.. Ma chere bienfaitrice,
Écartons cette image : elle fait mon ſupplice,
Et tu m'as pardonné..

EUPHÉMIE *baisant la main de sa mere*

Ma mere, c'eſt à vous
D'accorder un pardon, que j'implore à genoux;
Criminelle à regret, c'eſt moi qui vous offenſe.
Gardons ſur mes malheurs un éternel ſilence.
Un Dieu, ſans doute, un Dieu qui règle nos deſtins;
M'appelloit dans ces murs, m'en ouvroit les chemins.
Parlons de ma tendreſſe attachée à vous plaire,
Du bonheur que j'aurois de conſoler ma mere;
Sa voix s'attendrit davantage.
Parlons.. non, je ne puis ſurmonter le deſir,
L'impatiente ardeur de m'en entretenir;
Parlons.. de cet objet..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui?

EUPHÉMIE.

Mes pleurs, mon trouble
Vous le nomment aſſez.. mon ſupplice redouble..
Après une longue pauſe.
De Sinval..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval!

EUPHÉMIE.

Oui, du maître adoré
D'un cœur.. toujours épris, toujours plus déchiré.

LA

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai-je fait ? ciel ! l'amour poſſede encor ton ame !
Quoi ! ma fille, ce feu..

EUPHÉMIE *avec tranſport.*

Plus que jamais m'enflamme ;
Mon repos, mes devoirs lui ſont ſacrifiés.
Je le dis en pleurant, en mourant à vos piés,

Elle montre l'autel.

En atteſtant ce Dieu, qui me laiſſe à moi-même,
Qui me voit, chaque jour, dans ce déſordre extrême,
Me traîner aux autels.. qui ne m'écoute pas..
Dix ans de déſeſpoir, de larmes, de combats,
Une haire ſanglante à mon cœur attachée,
La terreur avec moi dans mon cercueil couchée,
Le tems, la mort, la mort par qui tout ſe détruit,
Rien n'a pu m'arracher au trait qui me pourſuit.
Une ombre, ſur mes pas ſans ceſſe ramenée,
Emporte tous mes vœux, & me tient enchaînée ;
L'ombre, hélas ! de Sinval : voilà.. quels attentats..
O ciel ! tu peux m'entendre, & tu ne tonnes pas !
Dans l'horreur de la nuit, au lever de l'aurore,
Voilà l'unique Dieu que je ſers, que j'adore,
A qui je cours offrir mon encens ſur l'autel !
Pour des cendres, enfin, je trahis l'Éternel.

Qu'ai-je dit, malheureuſe ? ah! Dieu vengeur, pardonne;
Pardonne.. ma raiſon.. ta grace m'abandonne.

Avec tranſport.

Ma mere ! il n'eſt donc plus ? & quel funeſte ſort..
Notre amour.. mon deſtin .. j'aurai cauſé ſa mort.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſerrant ſa fille dans ſes bras, & en pleurant.*

O ma fille ! à mes yeux combien je ſuis coupable !
Ta mere.. c'eſt ma main, Conſtance, qui t'accable !
J'ai creuſé ſous tes pas cet abîme de maux !
J'ai porté dans ton ſein ces éternels bourreaux,
Cette ardeur ſacrilége, & de remords ſuivie,
Cet indomptable amour, qui conſume ta vie !

Elle la tient toujours dans ſon ſein.

A mes crimes, ma fille, oppoſe ta vertu.
Si Sinval au tombeau n'étoit point deſcendu..

EUPHÉMIE *avec rapidité.*

S'il reſpiroit ! Sinval !. heureuſe en ma miſere,
Que ma chaîne à ce prix me paraîtroit legère !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ma fille.. je pourrois adoucir ton tourment !
Apprends.. tous mes forfaits.

EUPHÉMIE *avec tranſport.*

Sinval ſeroit vivant !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je voulois avancer la fatale journée,
Qui devoit aux autels fixer ta deſtinée,
Pour jamais t'éloigner & du monde, & de moi;
Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi:
Je ſuppoſai la mort..

EUPHÉMIE.

Sinval voit la lumiere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage dumoins à le croire.

EUPHÉMIE.

O ma mere;
Mon cœur ne ſuffit pas; mes tranſports.. mon bonheur..
Il vit.., ciel, ſur mes jours épuiſe ta rigueur..
Serrant les mains de ſa mere.
Que ne vous dois-je point? Sinval.. Sinval reſpire..
O Dieu, qu'il ſoit heureux! &.. que cent fois j'expire!
Après une pauſe.
Mais.. il m'aimoit: comment a-t-il pu me laiſſer?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tu ne ſçais pas encor.. que vais-je t'annoncer?

EUPHÉMIE *rapidement.*

Il ceſſa de m'aimer? gardez-vous de m'inſtruire.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval.. il t'adoroit. Faut-il donc te redire

Ce que mon cœur voudroit, ma fille, ſe cacher;
Ce que ſans ceſſe, hélas! je dois me reprocher?

EUPHÉMIE.

Parlez..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte!
Sinval.. que tu crus mort, à ſon tour te crut morte.

EUPHÉMIE.

En eſt-ce aſſez, grand Dieu?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré,
Il fuit loin de mes yeux.. ſon ſort eſt ignoré..

EUPHÉMIE.

Sinval ne ſera plus. J'éprouve trop moi-même
Combien il eſt affreux de perdre ce qu'on aime.
Je n'en ſçaurois douter: il eſt dans le tombeau..
Mais, pourquoi m'arrêter à ce ſombre tableau?
Sinval, à mon trépas peut être moins ſenſible,
Aura pu ſoutenir cette diſgrace horrible,
Se conſoler.. quel cœur aima comme le mien?
Qu'ai-je dit? captivé par un nouveau lien,
Peut-être dans les bras.. dans le ſein d'une épouſe..
Il manquoit à ma flamme, ô ciel, d'être jalouſe!
Et d'un ſemblable feu je puis encor brûler!
Où m'emporte un amour, qui veut tout s'immoler?

En ce moment, c'eſt moi, moi ſeule que je pleure.
Ne voyons que Sinval, qu'il vive, &.. que je meure!
Et n'eſt-il pas heureux, s'il a pu m'oublier?
Voudrois-je à mes tourments, Sinval, t'aſſocier?
Incertaine en mes vœux, de raiſon incapable,
Toujours plus malheureuſe, & toujours plus coupable,
Mon cœur.. mon cœur ne ſçait, aveugle en ſes tranſports,
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts,
Que Sinval, loin de moi, jouiſſant de la vie;
Non, je ne puis dompter l'affreuſe jalouſie.
Vous avez cru, *à ſa mere.* jugez de mon égarement,
Vous avez cru m'offrir quelque ſoulagement,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures;
Tous les poiſons, les feux enflamment mes bleſſures;
Je ne me connais plus.. je repouſſe en fureur
L'autel, où j'ai formé mon éternel malheur;
J'ouvre mon ſein brûlant au trait qui le déchire;
L'amour au déſeſpoir eſt tout ce qui m'inſpire..
Je rejette mon voile.. en outrageant l'époux;
En outrageant le Dieu,. dont je crains trop les coups.

SCÈNE III.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

CÉCILE *à Euphémie.*

CE miniſtre inſpiré par un zèle ſublime,
Cet organe du ciel, le ſage Théotime..

EUPHÉMIE *avec vivacité.*

Eſt ici?

CÉCILE.

Dans ce lieu, bientôt, vous le verrés.

EUPHÉMIE *vivement.*

Ah! s'il rendoit le calme à mes ſens égarés!
Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,
D'épancher mes ennuis, dans ſon ſein de répandre
Mon ame, mes erreurs..

CÉCILE.

Dites des attentats
Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHÉMIE.

Hé quoi! toujours armer ſa main compatiſſante!

CÉCILE.

Avant que Théotime à vos yeux ſe préſente,
Je voudrois un moment lui parler : laiſſez-nous,
Et ſongez que le ciel s'appeſantit ſur vous,

Qu'il n'eſt pour vous ſauver qu'un ſeul inſtant peut-être.
On vous avertira, quand vous devrez paraître.

EUPHÉMIE *d'un ton touchant.*

Ah! ma ſœur!

CÉCILE *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit;
Ma ſœur ſuit mon exemple, & le ciel la bénit;
Allez.

Euphémie accablée de douleur eſt emmenée par ſa mere, qui la tient dans ſes bras.

SCÈNE IV.

CÉCILE *ſeule.*

O DIEU vengeur, punis, frappe le crime,
Et que le feu du ciel conſume la victime!
Ta gloire, ta juſtice, exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence, & la livre au trépas;
Pour éclater, répands ſur la terre embraſée
Les flammes de la foudre, & non pas la roſée;
L'indulgence aux mortels te manifeſte peu:
C'eſt à des châtiments que l'on connaît un Dieu;
Sur ſa tête Euphémie appelle l'anathême;
Il faut un pur hommage à ta grandeur ſuprême;
Proſternée aux autels, & ſoumiſe à tes loix,
Je te ſers, & te crains..

SCÈNE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Théotime annonce dans toute ſa perſonne un grand recueillement ; il a la tête enſevelie dans ſes habits de religieux.*

CÉCILE *allant au-devant de Théotime ; & faiſant une inclination.*

PARDONNEZ, ſi ma voix,
Mon pere, interrompant votre ſaint miniſtere,
Oſe attirer vos pas en ce lieu ſolitaire,
Quand l'autel..

THÉOTIME.

Etre utile eſt le premier devoir ;
La main, qui peut ſervir, doit quitter l'encenſoir ;
Que voulez-vous ?

CÉCILE.

J'ai cru ſur votre renommée..

THÉOTIME.

Mon oreille à ces mots n'eſt point accoutumée.
Laiſſons, laiſſons au monde, à ſon orgueil trompé
Tous ces hommages vains, dont il eſt occupé :
Ici, la vérité doit tous deux nous conduire,
Et ce n'eſt point à nous de chercher à ſéduire.

Je

Je vous l'ai dit : je n'ai qu'un ſtérile deſir
D'obliger les humains & de les ſecourir.
Quel ſujet en ces murs auprès de vous m'appelle ?

CÉCILE.

Ce n'eſt point pour mon ame à ſes devoirs fidelle ;
Et qui craignant ſon Dieu, s'abaiſſe devant lui,
Que mon zèle importun réclame votre appui :
C'eſt pour une compagne à la terre attachée,
Dont la honteuſe ardeur ne peut être cachée,
Qui porte à nos autels des éclats ſcandaleux,
Les révoltes d'un cœur indocile à ſes vœux ;
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devroit éteindre ;
Qui meurt d'un fol amour..

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Elle eſt ſans doute à plaindre !

CÉCILE.

Je venois vous preſſer d'employer la terreur,
De menacer au nom d'un Dieu juſte, & vengeur ;
D'oppoſer ſon tonnerre au feu qui la conſume,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume..

THÉOTIME.

Je lui préſenterai, plus ſûr de la gagner,
Un Dieu qu'on doit chérir, & qui ſçait pardonner.

CÉCILE.

Mon pere, vous croiriez ce moyen infaillible..

THÉOTIME.

Repoſez-vous ſur moi.. *une pauſe.* ſur une ame ſenſible,
Du ſoin de ramener à ſon joug oublié
Votre ſœur malheureuſe, & digne de pitié;
Je l'attens.

SCÈNE VI.

THÉOTIME *ſeul.*

QUEL orgueil! ſa piété farouche
Se forme un Dieu cruel, qui tonne par ſa bouche!
Ne verrons-nous jamais une ſage union
Rapprocher la nature & la religion?
Haïra-t-on ſans ceſſe au nom du Dieu ſuprême?..
O malheureux humains!

SCÈNE VII.

THÉOTIME, MÉLANIE.

THÉOTIME.

MA ſœur, le ciel lui-même
S'apprête à vous entendre, à calmer vos ennuis..

MÉLANIE *avec modeſtie.*

Je connais ma faibleſſe, & le peu que je ſuis;
J'ai beſoin du ſecours de la faveur céleſte;
L'homme toujours éprouve une guerre funeſte;
Mon pere; je ſçais trop qu'à nos ſens attachés,
Nous ſommes ſur l'abîme inceſſamment penchés:
Mais le ſort d'une ſœur dont je reſſens la peine,
Eſt aujourd'hui l'objet, qui devant vous m'amene;
C'eſt elle dont la voix vous demande en ces lieux;
Hélas! qu'elle vous doive un deſtin plus heureux!
Une ſombre langueur ſe répand ſur ſa vie;
Je viens vous implorer pour cette ſœur chérie,
Digne d'aimer un Dieu, qui voit couler ſes pleurs:
Son cœur, né trop ſenſible, a fait tous ſes malheurs.

C'eſt à vous d'éclairer, de conſoler ſon ame ;
D'élever ſes tranſports ſur des aîles de flamme,
Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux ;
Daignez lui préſenter la clémence des cieux ;
Mon pere, pardonnez, ſi ma main téméraire
Touche au flambeau ſacré, qui par vous nous éclaire :
Mais .. je connais ma ſœur ; facile à s'allarmer ..

THÉOTIME.

Qu'elle eſpére en ce Dieu, que vous faites aimer.
De la religion voilà bien le langage !
Malheur au zèle impie, au cœur dur & ſauvage,
Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté,
Arme toujours le ciel contre l'humanité !

SCÈNE VIII.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE.

Euphémie a le voile baiſſé & s'avance avec timidité.

MÉLANIE *à Théotime.*

MON pere, la voici.. *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas ſur la ſcène.*

Venez, ma tendre amie;
Ne craignez point : le ciel vous rappelle à la vie;
Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.
Nous poſſédons enfin ce ſaint conſolateur;

Elle l'amène au-devant de Théotime.

Je vous laiſſe avec lui.. *en ſe retirant.* Remporte la victoire,
O mon Dieu; ce triomphe intéreſſe ta gloire.

SCÈNE IX.

THÉOTIME, EUPHÉMIE.

Euphémie paraît troublée ; elle eſt encore éloignée de Théotime, & a toujours ſon voile baiſſé.

THÉOTIME.

Approchez-vous, ma ſœur ; qui pourroit vous troubler?
Mon devoir, mon penchant eſt de vous conſoler,
De guérir vos erreurs, en partageant vos peines.
Hélas ! qui n'a connu les paſſions humaines ?
Qui n'a ſenti leurs maux, tous les chagrins cruels,
Suite des faux plaiſirs, qui trompent les mortels ?

EUPHÉMIE *faiſant quelques pas, & portant ſon mouchoir à ſes yeux.*

Ah ! mon pere !

THÉOTIME.

Ma ſœur, que ces troubles s'appaiſent.
Confiez à mon cœur les ennuis qui vous péſent.
Plus d'une épouſe ſainte a comme vous gémi :
Épanchez vos douleurs dans le ſein d'un ami.
Aſſeyez-vous.

EUPHÉMIE *reſte un moment, & s'aſſied enſuite ainſi que Théotime ; leurs ſièges ſont d'une certaine diſtance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond ſoupir, & demeure quelques inſtants ſans parler.*

Hélas ! par où commencerai-je ?
Vous me voyez, d'un Dieu l'épouſe ſacrilège,

Tour à tour embraſſant, repouſſant ſon autel,
Oppoſant à ſa chaîne un lien criminel,
Échauffant mes tranſports, contre moi révoltée,
Du crime au répentir tour à tour emportée,
Ne pouvant étouffer un ſentiment vainqueur,
Le voile ſur le front, &.. l'amour dans le cœur..

Elle dit ces derniers mots d'une voix baſſe.

THÉOTIME *troublé*

L'amour.. *il ſe raſſure.* il faut le vaincre..

EUPHÉMIE.

Eh! donnez-m'en la force.

THÉOTIME *continuant.*

Avec ſoi s'impoſer un éternel divorce:
Il faut que vers Dieu ſeul le cœur ſoit emporté.
Éloignons, un moment, la ſainte vérité,
Et n'empruntons ici que la faible lumiere
Qu'à nos regards préſente une raiſon groſſiere:
De cette paſſion, ſi féconde en malheurs,
Qui mène au précipice, en le couvrant de fleurs,
De l'amour.. ſi trompeur, examinons la ſuite:
Quel avenir attend l'ame qu'il a ſéduite?
L'intérêt, le parjure, un caprice odieux
Nous enlevent l'objet, qui fixoit tous nos vœux;

Sa voix ici eſt troublée.

Ou.. brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle :
Quel revers accablant ! la mort.. la mort cruelle
Nous ravit cet objet, que nous pleurons envain ;
A nos gémiſſements ſourd.. inſenſible enfin...

Après une longue pauſe & avec précipitation.

C'eſt Dieu qu'il faut aimer, croyez-en Théotime.

EUPHÉMIE.

La ſageſſe du ciel, mon pere, vous anime :
Mais vous ne pouvez pas ſçavoir ce que l'amour..

THÉOTIME *vivement.*

Je ſçais..

Il ſe remet de ſon trouble, & changeant de ton.

Parlez, ma ſœur : depuis quand ce ſéjour,
D'un trait ſi dangereux voit-il votre ame atteinte ?
L'amitié vous écoute : expliquez-vous ſans crainte.

EUPHÉMIE *d'une voix traînante.*

Mon triſte cœur.. nourrit ce feu depuis dix ans.

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Depuis dix ans !

EUPHÉMIE.

Ma flamme augmente avec le tems.
Envain pour me dompter j'unis toutes les armes ;
Envain je crie à Dieu, je mouille de mes larmes
Son temple, ſes autels, cet affreux lit de mort,
D'où ſe leve avec moi le crime, le remord :

Je

Je porte cet amour jusques au sanctuaire !
En ce moment encore, à vos genoux, mon pere,
Plus que jamais, son trouble égare ma raison ;
Tous mes sens sont remplis de ce fatal poison.

Quatre lustres à peine avoient marqué mon âge :
J'aimois, j'étois aimée ; & qui m'offroit l'hommage
De son cœur, de sa main, du sort le plus flatteur,
De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur ?
Un mortel.. des humains le plus parfait peut-être ;
Avec tous ses présents, le ciel l'avoit fait naître ;
Aimable, vertueux, digne d'être adoré.

THÉOTIME *vivement.*

Que dites-vous, ma sœur ? par l'amour égaré,
Votre cœur..

EUPHÉMIE.

Est toujours rempli de cette image ;
Je voudrois.. ô mon Dieu, malgré moi je t'outrage.
De l'hymenée enfin les flambeaux s'allumoient ;
Déjà ses chastes nœuds aux autels se formoient ;
Ils alloient nous unir : une main.. qui m'est chere,
Rompt ces nœuds, nous sépare & comble ma misere ;
Me traîne dans le cloître, y cache mon destin ;
De ce tombeau je sors, & j'y rentre soudain ;

J'y rentre, pour jamais n'être au monde rendue ;
Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue,
Pour expirer en proye à de ſombres fureurs.
On m'avoit dit, hélas ! que l'objet de mes pleurs,
Que tout ce que j'aimois n'étoit plus .. il reſpire,
Voit ce jour, qui bientôt va ceſſer de me luire,
Mon pere, & je devrois.. je devrois moins ſouffrir..
Mes tourments.. c'en eſt fait.. je ne puis.. que mourir.
Non, je ne puis me vaincre, effacer de mon ame
Cette image gravée avec des traits de flamme ;
Non, je ne puis haïr, déteſter mes forfaits ;
O mon pere.. *en pleurant.* je l'aime encor plus que jamais.

Euphémie a la tête baiſſée ſur ſes deux mains jointes.

THÉOTIME.

Que je reſſens vos maux, ô chere infortunée !
Ah ! je dois compâtir à votre deſtinée ;
Si vous ſçaviez.. moi-même ainſi que vous troublé..
Dans mon cœur.. dans mon cœur vos larmes ont coulé.
Oui, je pleure avec vous ; j'appris trop à vous plaindre.
Triſte reſſouvenir, c'eſt à moi de vous craindre !
Je m'égare, ma ſœur.. il nous faut ſurmonter
Cette compaſſion, qui pourroit vous flatter ;
La voix de mon devoir à regret vous découvre
Le précipice affreux, qui ſous vos pas s'entr'ouvre ;

Rejettez cet amour, ſource de tant d'erreurs,
Dont les plus doux tranſports ſont même des fureurs;
Il eſt crime ſouvent, preſque toujours faibleſſe:
Il eſt pour vous l'excès d'une coupable ivreſſe.
Ma ſœur, je vous l'ai dit: Dieu ſeul doit entraîner
Nos penchants, nos eſprits, lui ſeul nous dominer,
Nous détromper enfin des menſonges du monde;
Sur Dieu ſeul, le bonheur, le pur amour ſe fonde;
Et vous, vous ſon épouſe, au pied de ces autels,
Vous traînez le parjure & des liens mortels!

Il lui montre l'autel.

Ce tabernacle ſaint, où Dieu même repoſe,
Ce voile, ce bandeau, tout contre vous dépoſe;
Ces murs, ces murs témoins du trouble où je vous vois,
Tout, pour vous accuſer, ſemble élever la voix;
Tout va porter aux cieux, vos larmes, votre honte;
Ce Dieu, ce Dieu jaloux, il vous demande compte:
Il lève ſa balance, y pèſe ſes bontés,
Vos chûtes, vos refus, vos infidélités;
Que lui répondrez-vous?

EUPHÉMIE *troublée.*

Arrêtez, ô mon pere;
Pour appaiſer le ciel, dites, que faut-il faire?
Je me ſoumets à tout.

THÉOTIME *avec attendriſſement.*

Oublier cet objet..

EUPHÉMIE.

L'oublier!

THÉOTIME.

Effacer juſques au moindre trait
D'une image trop chere à votre ame attendrie,
Éloigner, en un mot, à Dieu ſeul aſſervie,
Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux;
Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHÉMIE.

Quoi! du monde & des ſens pour jamais ſéparée,
Sur les bords du tombeau, de mes pleurs enivrée,
Je ne pourrois garder, ſans offenſer les cieux,
De faibles monuments d'un amour malheureux!

THÉOTIME *d'un ton touchant.*

Le moindre ſouvenir eſt un crime, ſans doute.

EUPHÉMIE *avec nobleſſe & chaleur.*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.
Eh bien! cruel.. Mon pere, arrachez-moi le cœur.

Elle met la main dans ſon ſein.

Voici ces monuments.. de la plus vive ardeur,

Des lettres chaque jour de mes pleurs arroſées ;
Dans mon ſein.. dans mon ame en ſecret dépoſées ;

Elle tire de ſon ſein un paquet de lettres qu'elle tient à la main.

D'un trop fatal amour cher & ſeul aliment..
Il faut donc tout m'ôter, tout, combler mon tourment.

Donnant les lettres.

Les voici : c'eſt envain que je les ſacrifie :
Ecrites dans mon cœur.. ah ! j'en perdrai la vie.
N'importe. Mon trépas, ciel, va te déſarmer !
Liſez, voyez, jugez ſi je devois aimer..

Pendant ces derniers vers, Théotime jette la vue ſur les lettres & tombe ſans connaiſſance.

Vous ne répondez point.. parlez.. mon ame émue..

Elle lève ſon voile.

Mon pere.. Dieu ! la mort ſur ſon front répandue..
Dieu, le puniriez-vous de ſentir mes malheurs ?

Elle court à lui.

Secourons-le.. *Dans ce moment, Théotime a la tête entierement hors de ſon habillement.*

Sinval ! je ne puis.. je me meurs.

Elle va tomber à ſon tour évanouie ſur ſa chaiſe.

THÉOTIME *revenant à lui par degrés ; ouvre enfin les yeux, les tourne ſur Euphémie, & court ſe jetter avec précipitation à ſes pieds, en lui prenant la main qu'il arroſe de ſes larmes.*

Conſtance m'eſt rendue ! ô ma chere Conſtance !
Je ſuis à tes genoux ! *avec fureur.* Que le ciel s'en offenſe :

Tous mes ſerments, mes vœux, mes liens ſont rompus.
O ma religion.. je ne la connais plus..

EUPHÉMIE *reprenant ſes ſens.*

Sinval ! c'eſt vous, Sinval !. *elle retombe dans ſon accablement.*

THÉOTIME *toujours à ſes genoux.*

Oui, c'eſt moi qui t'adore,
Que l'amour, la douleur, depuis dix ans dévore ;
C'eſt moi, qui n'ai ceſſé d'aimer, de te pleurer ;
C'eſt moi.. qui veux dumoins à tes pieds expirer.

EUPHÉMIE.

En jettant les yeux de tous côtés.

Ah ! Sinval !. dans quels lieux le deſtin nous raſſemble !
Ne pouvant être à nous..ah !. nous mourrons enſemble.

THÉOTHIME.

Non, tu ne mourras point.. tu vivras.. tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus, tes appas..

EUPHÉMIE.

Que dis-tu, malheureux ? quelle erreur nous égare ?
Regarde, tremble, & vois tout ce qui nous ſépare.

THÉOTIME *ſe relevant avec précipitation..*

Nous ſerons réunis.. *rapidement.* Sans pouvoir t'oublier,
Au miniſtère ſaint j'ai couru me lier.

Sur la foi d'un récit infidèle & funeſte ;
J'ai pu former des vœux. . des vœux que je déteſte :
Mais mon premier ſerment, mon vœu le plus ſacré
Ont été de t'aimer. . & je les remplirai.

EUPHÉMIE *ſe levant.*

Nous ! aimer ! nous ! brûler d'un feu ſi condamnable !
Eh ! quel eſt ton deſſein ?

THÉOTIME *avec toute la fureur de la paſſion.*

D'être encor plus coupable,
De rompre tous ces fers, dont je ſuis enchaîné,
De rapporter un cœur vers toi ſeule entraîné,
D'exciter ton courage à briſer tes entraves,
A laiſſer dans ces murs gémir tes ſœurs eſclaves ;
De t'arracher d'ici, de traverſer les mers,
De voler, s'il le faut, au bout de l'univers,
De chercher, de trouver quelque lointain rivage ;
Un rocher eſcarpé, l'antre le plus ſauvage,
Où loin de ces humains, dégradés par leurs lois,
De l'homme naturel reprenant tous les droits,
Content de t'adorer, de conſacrer ma vie
A ce pur ſentiment dont mon ame eſt remplie ;
Je puiſſe, maître enfin de mon ſort, de mes goûts,
A la face du ciel m'avouer ton époux.

Vivement.

Oui, nous ſerons unis par la vérité même :
L'hymen, n'en doute point, eſt une loi ſuprême.
Eh ! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel ?
C'eſt un traité ſacré ; c'eſt l'ouvrage du ciel,
Le ſeul qui ſoit vainqueur de l'humaine impoſture ;
Et c'eſt le premier vœu qu'ait formé la nature.
Elle nous prêtera ſes bienfaiſants ſecours.
Nous n'aurons pas beſoin, pour ſoutenir nos jours ;
D'aller ſolliciter la pitié languiſſante ;
Laiſſons à ces cœurs durs leur richeſſe inſultante :
Nous vivrons ſans rougir ; nous vivrons ſans remords ;
J'aime : de mon courage attends tous les efforts.
Il n'eſt point d'état vil pour le mortel qui penſe ;
C'eſt dans le crime ſeul qu'eſt l'abjecte éxiſtence.
Sous mes mains.. ſous mes pleurs la terre s'ouvrira ;
En ta faveur la terre à mes ſoins répondra.
Dieu, qui verra nos ans couler ſous ſes auſpices,
De nos ſimples travaux recevra les prémices.
Plus tendres, plus heureux, plus zèlés chaque jour,
Nous bénirons ce Dieu dans notre chaſte amour ;
Nos enfants rediront notre hommage ſincère ;
Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere ;
Nous ne l'offenſons point ce maître de nos cœurs,
Qui ſans doute a nourri d'innocentes ardeurs.

Avant

Avant que l'hymenée eut fait briller ſa flamme,
Un penchant mutuel t'avoit ſoumis mon ame.

Après un inſtant de ſilence.

Dieu, j'oſe à cet autel atteſter ta grandeur:
Voilà, j'en fais ſerment, *il met une de ſes mains ſur l'autel, & de l'autre, prend celle d'Euphémie.*
l'épouſe de mon cœur,
Celle à qui pour jamais, l'honneur, le ciel m'engage.

A Euphémie.

Suis-moi.

EUPHÉMIE *s'arrêtant.*

De Théotime eſt-ce-là le langage?

THÉOTIME.

C'eſt celui de Sinval.. d'un amour furieux.

EUPHÉMIE.

Que me propoſes-tu?

THÉOTIME.

Le bonheur de tous deux.

EUPHÉMIE.

Notre honte. Eſt-ce à moi, qui meurs de ma tendreſſe,
De ſauver ta vertu d'une indigne faibleſſe,
De rappeller tes pas dans le crime engagés,
D'offrir à tes regards nos devoirs outragés?
Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour ſe retirer.*

THÉOTIME *la ſuivant.*

Écoute..

EUPHÉMIE.

Ah ! fuis loin de ma vue.

THÉOTIME *la ſuivant.*

Tu m'entendras . .

EUPHÉMIE.

Va, pars, fuis . . mon ame éperdue.

Pourrois-tu m'exciter à briſer mes liens ?
Non, que tes yeux jamais ne s'ouvrent ſur les miens ;
Que de tes pas ici diſparaiſſe la trace !
Que de mon ſouvenir ton nom même s'efface !
Cher amant . . qu'ai-je dit ? il faut nous ſéparer ;
Fuis, laiſſe-moi mourir, &.. vis pour me pleurer.

Elle fait quelques pas, s'arrête.

Laiſſe-moi. . ſois d'un Dieu le miniſtre ſuprême.

THÉOTIME.

Duſſé-je être frappé du céleſte anathême !

Euphémie s'avance vers le fond du théâtre.

Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHÉMIE.

Quel aveugle tranſport !
Que veux-tu, malheureux ?

THÉOTIME *la ſuivant toujours.*

Ou Conſtance, ou la mort.

La toile tombe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le rideau ſe lève. Le théâtre repréſente un caveau funéraire, tel qu'il en exiſte encore dans nos anciennes égliſes. On voit pluſieurs tombeaux de forme différente, quelques-uns ruinés par le tems; des ſépulchres entr'ouverts, dont les pierres ſont à moitié briſées; les murs chargés d'épitaphes; d'un des côtés du théâtre, un eſcalier autour duquel règne une baluſtrade de pierre; vis-à-vis de l'eſcalier, une voûte ſouterraine à perte de vue; à l'extrémité du caveau, on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes ſurmontées d'urnes qui ſont l'emblême de l'éternité; il y a une de ces colonnes ſur le devant du théâtre. On obſervera que les tombeaux ſont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au ſpectateur, & qu'elle ſe paſſe au milieu de la nuit.

SCÈNE PREMIERE.

EUPHÉMIE *ſeule.*

Elle paraît ſur le perron de l'eſcalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, lève les yeux au ciel, s'avance en tremblant, deſcend quelques degrés, lève encore les yeux au ciel, s'appuie, comme accablée de douleur la main, & enſuite la tête ſur la baluſtrade, déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter, tombe avec un gémiſſement à la ſeconde marche, demeure quelques momens dans cette ſituation douloureuſe, ſe relève, continue de deſcendre avec le même trouble, & fait quelques pas ſur la ſcène.

DE lugubres horreurs.. de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante.. incertaine.. égarée..

Emportant avec moi les enfers, le remord,
Je marche.. à la lueur.. du flambeau de la mort..
Elle fait quelques pas.
Que ſa barbare main ne m'a-t-elle frappée!
Elle poſe ſa lampe ſur un tombeau de forme carrée ; Euphémie y appuye pendant quelques momens les deux mains & la tête, enſuite la retire, laiſſant une de ſes mains ſur le tombeau, & tournant ſes regards vers le ciel.
O Dieu! quelle promeſſe à ma bouche échappée,
Qu'ai-je dit? à mon cœur! mon cœur l'a pu former,
Et je reſpire encor! Dieu! j'ai promis.. d'aimer,
De trahir.. tous mes vœux! Aujourd'hui, dans une heure,
Je comble mes forfaits! je fuis cette demeure!
Sinval, *elle tourne les yeux vers le ſouterrain.*
Par ce détour, découvert à mes yeux,
Et qui ſecretement conduit hors de ces lieux,
Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres,
Près de moi, doit ſe rendre en ces retraites ſombres,
Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
M'enlever.. pour jamais.. & l'inſtant eſt venu!
A ce terme fatal, mon ame s'épouvante;
Transfuge des autels, je ne ſuis plus qu'amante;
Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
Eſt prête à rejetter de mon front ſans pudeur
Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
Pour y ſubſtituer l'appareil du parjure,

Tous les ſignes du monde, & d'un art ſuborneur,
Monuments de mon crime, & de mon deshonneur!
De climats en climats étrangere, avilie,
Je m'expoſe au malheur, qui ſuit l'ignominie,
Au ſort de l'apoſtat, à la néceſſité
D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
Que ſçais-je? Dieu lui-même.. A mes fureurs livrée,
J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
Ma mere, dont mes ſoins, dont mes faibles ſecours
Conſoloient l'infortune, & ſoutenoient les jours;
Je la laiſſe expirer de douleur.. de miſere..

Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du théâtre.

Qui peut trahir ſon Dieu, peut bien trahir ſa mere.
Non, je n'oublierai point mes ſerments, mon devoir;
Sur Euphémie; ô Dieu, reprens tout ton pouvoir;
Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
O ciel! acheverai-je? &.. ſois le ſeul que j'aime;
Ceſſe de m'éprouver par des combats nouveaux;
Eſt-ce à toi, Dieu puiſſant, de craindre des rivaux?
Détruis, anéantis l'amante criminelle,
Et ranime la foi de l'épouſe fidelle;
Que le profane amour cède à l'amour ſacré,
Ou qu'enfin ſous ton bras je meure..

Avec force.

Je mourrai.

Il m'eſt aiſé de perdre un vain reſte de vie :
Mais perdre mon amour, Sinval ! que je t'oublie !
Que mon cœur ſe refuſe au deſtin ſi flatteur
De vivre pour toi ſeul, de faire ton bonheur,
De t'aimer, toujours plus ! . non, il n'eſt pas poſſible.
Sois encor plus ſévere, ô Dieu, plus infléxible ;
Redouble mon ſupplice ; arrache-moi le jour ;
Tu ne ſçaurois détruire un malheureux amour.

Elle va au milieu de la ſcène en ſe joignant les mains, & les levant enſuite vers le ciel.

Ah ! femme trop coupable, où t'emporte l'ivreſſe
De cet amour, qu'attend la foudre vengereſſe ?
Dieu, dis-tu, ne ſauroit vaincre ces mouvements,
Ces tranſports criminels, qui ſoulèvent tes ſens :
Las d'un ſervice ingrat, Dieu t'a congédiée ;
Pour ſon épouſe enfin, Dieu t'a répudiée ;
Il n'eſt plus que ton maître, un juge courroucé,
Et ton arrêt de mort eſt déjà prononcé.
Arrête, Dieu terrible. . *avec attendriſſement.*
Hé quoi ! ſans qu'il t'offenſe,
Le cœur ne peut jouir de ſa faible exiſtence,
S'ouvrir au doux plaiſir d'aimer, & d'être aimé !
L'amour y fut, hélas ! de ton ſouffle allumé ;
Oui, tu créas l'amour, pour eſſuyer nos larmes,
Pour conſoler la vie, & lui prêter des charmes ;

Tout annonce l'éclat de la Divinité,
Sa grandeur.. & l'amour fait ſentir ſa bonté.
Soumiſe à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
L'épouſe de Sinval t'eut mieux aimé peut-être..

Elle fait quelques pas.

Malheureuſe! pourſuis, oſe inſulter aux cieux..
Triſte jouet d'un cœur, égaré dans ſes vœux,
Je n'ai plus de raiſon; je me cherche & m'ignore..

Elle va vers le ſouterrain.

Sinval dans ces tombeaux ne paraît point encore!

Elle revient vers le tombeau.

Ah! qu'il ne vienne point.. qu'il me fuye.. à jamais..
Qu'il me fuye.. eſt-il vrai? ſont-ce-là mes ſouhaits?
Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendreſſe!
O Sinval! ô mon Dieu! je retombe ſans ceſſe;
Dans ces affreux combats je ne me ſoutiens plus,
Et ma faibleſſe cède à mes ſens éperdus.

Elle tombe accablée ſur une des marches du tombeau, les deux bras étendus ſur elle.

SCÈNE II.

EUPHÉMIE, THÉOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les ſignes de l'inquiétude ; il avance, & jette ſes regards de tous côtés ; la ſcène eſt toujours faiblement éclairée.*

THÉOTIME.

MEs regards inquiets cherchent envain Conſtance !
Qui peut la dérober à mon impatience ?

Il l'apperçoit ſur les marches du tombeau, & court à elle.

Que vois-je ? en quel état !

EUPHÉMIE *comme revenant d'un profond accablement.*

Ah ! Sinval, eſt-ce vous ?

THÉOTIME *vivement.*

C'eſt moi, c'eſt ton amant, c'eſt ton fidèle époux,
Qui ferme pour jamais la ſource de tes larmes ;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes ?

EUPHÉMIE *regardant Sinval avec attendriſſement.*

Pourquoi, Sinval ?

THÉOTIME *lui tendant la main.*

Quittons un ſéjour déteſté :
Tout eſt prêt.

EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE *avec trouble.*

Tout eſt prêt !

THÉOTIME *vivement.*

Reprens ta liberté ;
Lève-toi. *Il la relève.*
Suis mes pas ; des amis nous attendent ;
Lui prenant la main.
Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent ;
Ne tardons point..

EUPHÉMIE *appuyée ſur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval..

THÉOTIME.

Tu pleures ! tu gémis !
Tu repouſſes ma main ? . ne m'as-tu point promis ?

EUPHÉMIE.

J'ai promis.. de mourir.

THÉOTIME.

Maîtreſſe de mon ame,
Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme !
Tu ne m'aimerois plus !

EUPHÉMIE.

Ah ! cruel ! ah ! Sinval !

Cher amant... *le regardant avec un attendriſſement marqué.*

Un Dieu ſeul peut être ton rival.

THÉOTIME.

Que veux-tu dire ? hé quoi ! n'es-tu pas mon épouſe ?

EUPHÉMIE *a quitté le tombeau.*

Je ſuis celle d'un Dieu dont la grandeur jalouſe
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THÉOTIME *au déſeſpoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroye aujourd'hui !
De quoi me parles-tu ? de nœuds que l'artifice,
Que la trahiſon même unie à l'injuſtice,
Que l'erreur t'a contrainte à ſerrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'as donné ta foi ;
Oſe me démentir.

EUPHÉMIE.

Il eſt vrai ; l'hymenée
A ton ſort promettoit d'unir ma deſtinée :
Mais, réponds : ſi Conſtance, entraînée aux autels,
D'un autre avoit reçu les ſerments ſolemnels ;
Si l'on m'avoit forcée à devenir ſa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame ;
Si le devoir enfin m'eût ſoumiſe à ſes loix,
Pour rompre cet hymen, parle : aurois-tu des droits ?

THÉOTIME *avec fureur.*

Les mieux fondés, les droits d'une prompte vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offense ;
De cent coups de poignards, & jusques dans ton cœur,
Ma rage auroit percé celui du ravisseur..
Mais ce Dieu que j'adore, & que pour mon supplice,
De ses crimes la terre a rendu le complice,
Ce Dieu que le mensonge & la crédulité
Font servir de prétexte à leur férocité,
Au gré de leur caprice indulgent ou sévère,
Il voit du haut des cieux, il voit avec colère,
Tous ces humains grossiers lui prêter leurs erreurs ;
Consacrer de son nom leurs stupides fureurs ;
Non, jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves,
Ce joug sous qui s'abaisse un vil peuple d'esclaves ;
Sa bonté, sa grandeur de ces fers sont blessés ;
Un volontaire hommage, & non des vœux forcés,
Voilà le seul tribut que la raison lui donne,
Voilà le pur encens, qui s'élève à son thrône.

Rapidement.

Ingrate, c'étoit lui, ce Dieu si bienfaisant,
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux instant,
Qui brisoit tes liens, qui terminant nos peines,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles chaînes ;

Me nommoit ton époux, m'appelloit dans tes bras,
Ordonnoit notre hymen .. tu ne m'écoutes pas;
Tes yeux couverts de pleurs .. *avec tendreſſe.*
O maîtreſſe adorée;
Il lui prend la main.
Chère épouſe, ſuis-moi.. mon ame eſt déchirée;
Ne me réſiſte plus; n'attendons point le jour;
Jette-toi dans mon ſein; fuyons de ce ſéjour;
Fuyons .. *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne funéraire qui eſt ſur le devant du théâtre; Théotime l'y ſuit.*
Hé quoi! toujours à mes deſirs rebelle.
Il revient au milieu de la ſcène.
Tu ne m'aimas jamais! il falloit donc, cruelle,
Il falloit me montrer, ſans nul déguiſément,
Ce cœur, qui peut jouir de mon affreux tourment;
Il falloit t'oppoſer au penchant qui m'entraîne,
Combattre mon projet, ſatisfaire ta haine,
T'applaudir de ces nœuds, que l'enfer a tiſſus;
Oſer me dire enfin .. que tu ne m'aimois plus,
Que tu me laiſſerois une vie odieuſe,
Que tu voulois ma mort.. la mort la plus affreuſe..
Avec attendriſſement.
Ah! Conſtance, & ces coups .. *en pleurant.*
Ils partent tous de toi!

EUPHÉMIE *revenant à Sinval avec précipitation.*

Écoute, cher amant.. Sinval, écoutez-moi ;
N'attends pas que jamais Conſtance diſſimule.
Cédant à ma tendreſſe, à ce feu qui me brûle,
Oui, j'avois tout promis ; je ne le cache pas ;
Oui, je t'immolois tout ; je volois ſur tes pas ;
Inſenſible aux dangers, aux menaces de l'onde,
Je te ſuivois par-tout, juſqu'aux bornes du monde ;
Je portois mon amour aux plus ſombres déſerts :
Avec toi partagés, ils me devenoient chers ;
Je te ſacrifiois mon repos, ma patrie,
Mes ſerments, mon devoir, ma déplorable vie,
Mon honneur, mille fois préférable à mes jours ;
Tout, en un mot ce Dieu que j'offenſe toujours ;
Pour combler mon ſupplice, en ce moment encore
Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore ;
Je le dis à ces lieux par la mort habités,
A ce ciel dont j'entens les foudres irrités...
Prête à tomber enfin ſur les bords de l'abîme,
Mes yeux ſe ſont ouverts, & j'ai vu.. tout mon crime.
Tu t'élèves envain contre ces nœuds ſacrés,
Par la religion, par la loi conſacrés :
Avec nobleſſe.
Sois mon juge, Sinval ; j'en appelle à toi-même ;
Prononce ; oſe oublier que mon arbitre m'aime ;

Oſe écarter l'amour de tes ſens prévenus ;
Conſulte ta raiſon, & dix ans de vertus,
Dix ans, qu'un jour peut-être, un inſtant va détruire ;
L'équité te conduit ; la probité t'inſpire ;
Parle : j'ai contracté, Sinval, avec un Dieu ;
Un Dieu même a reçu ma parole, & mon vœu,
Sinval ; & tu voudrois que malgré ma promeſſe,
Malgré tous mes ſerments, que je démens ſans ceſſe,
Ma lâche trahiſon m'arrachant à l'autel,
Rompît ouvertement ce contrat ſolemnel !

Elle fait quelques pas, en regardant le ciel.

Le crime eſt digne aſſez, grand Dieu, de ta colere,
D'apporter dans ton temple un hommage adultère,
De nourrir dans mon ſein des parjures ſecrets,
Sans ajoûter encor l'audace à mes forfaits ;
Non, ne t'en flatte pas, Sinval ; ma perfidie
Reſpectera dumoins la chaîne qui me lie ;
Je ſçaurai m'y ſoumettre, attendant que le ciel
Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel,
Y dompte ton image, ou que la mort plus prompte
Vienne dans mon cercueil enſevelir ma honte.
Si Conſtance t'eſt chere, oſe donc l'imiter ;
Renferme ton ardeur ; cherche à te ſurmonter ;
A nos propres regards méritons notre eſtime ;
Rappelle ta vertu ; montre-moi Théotime ;

Ce nom t'inſtruit, Sinval, de ton devoir, du mien :
Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien ;
Je dois, ſans doute, à Dieu cette force ſuprême ;
Je pourrois retomber.. ſauve-moi.. de moi-même.

Pendant tout ce couplet, Théotime donne divers ſignes d'agitation.

Ah ! Sinval, qu'ai-je dit ? . je connais mon amour.

Elle s'avance vers le ſouterrain.

Va.. ſéparons-nous, fuis par ce même détour
Qui ta vu.. pour ma honte en ces lieux t'introduire..
Laiſſe-moi ſur mon cœur conſerver cet empire..
Adieu..

THÉOTIME *montrant ce ſouterrain, & parcourant le théâtre avec une ſombre fureur.*

Ce n'eſt pas là, barbare, mon chemin.

Il revient ſur ſes pas.

EUPHÉMIE.

Que dis-tu ? répons-moi.. quel ſeroit ton deſſein ?

Il parcourt le devant de la ſcène, & Euphémie le ſuit.

Tes regards enflammés ! . eh ! que prétends-tu faire ?

Il va du côté de l'eſcalier ; elle court à lui.

Ah ! Sinval ! où vas-tu ? .

THÉOTIME *ſe retournant.*

Je vais.. te ſatisfaire.

EUPHÉMIE.

Quoi ? .

THÉOTIME *avec impétuoſité.*

C'eſt peu que Sinval expire de tes coups ;
Le trépas te paraît un ſupplice trop doux ;
Ta cruauté demande un plus grand ſacrifice :
Tu veux que, ſans mourir, ſur moi je réuniſſe,
Les maux les plus affreux, tous les fléaux divers ;
Une éternelle mort, les tourments des enfers ;
Tu connais les tranſports de ces ames ſacrées,
Et d'encens & de fiel à la fois enivrées..
Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs ;
Sécher dans des cachots inondés de mes pleurs ;
Chaque jour y maudire une horrible éxiſtence..
De ces antres profonds, creuſés par la vengeance ;
Puiſſent mes cris perçants juſqu'à toi retentir,
Te troubler, t'arracher un trop vain repentir !
Oui, pour les épuiſer ces châtiments terribles,
Je vais porter mon cœur, à ces cœurs infléxibles ;
Par un aveu ſincère allumer leur courroux,
Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux ;
Le cloître, dont le zèle éxige des victimes,
Le cloître va ſçavoir mes erreurs, tous mes crimes ;
Il ſçaura que j'ai pris pour la religion,
Pour de ſaints mouvements, mes feux, ma paſſion,

Que

Que, lorſqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidèle hommage,
C'étoit toi, c'étoit toi dont j'adorois l'image;
Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir;
Qu'à tes pieds gémiſſant, il n'a pu te fléchir;
Qu'une ame ſans pitié, barbare, eſt ton partage;
Que.. je meurs de douleur, de déſeſpoir, de rage;
Et j'y cours.. *Il va du côté de l'eſcalier.*

EUPHÉMIE *voulant le retenir.*

Ah! Sinval, arrête..

THÉOTIME *marchant toujours.*

C'eſt en vain.

EUPHÉMIE *le ſuivant.*

Arrête..

THÉOTIME.

Laiſſe-moi..

EUPHÉMIE.

Tu me perces le ſein!
Eh! cruel, eſt-ce à toi d'augmenter mes allarmes?
Elle ſe jette avec précipitation à ſes pieds.
Vois Conſtance à tes pieds, les baigner de ſes larmes;
Demeure..

THÉOTIME *la relevant.*

De tes pleurs tu ſçais trop le pouvoir.
Il la regarde avec tendreſſe.
Conſtance.. j'obéis.. *Il fait quelques pas en revenant ſur la ſcène.*
Mais remplis mon eſpoir..
Il ſe jette à ſes pieds.
C'eſt moi dont la douleur, c'eſt moi dont la tendreſſe
Embraſſe tes genoux, te conjure, te preſſe..

Épouſe de mon cœur, ne me refuſe pas ;

Il ſe relève avec vivacité, la ſerre dans ſes bras.

Viens, ſortons de ces lieux, précipitons nos pas.

EUPHÉMIE *en pleurant,*

Que veux-tu ?

THÉOTIME.

Mon bonheur.

EUPHÉMIE.

Ma mort.

THÉOTIME.

Ah ! dis la mienne ;

Si tu tardes encor.. *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHÉMIE.

Je me ſoutiens à peine.

Pour mes ſens déſolés, quels combats ! quel tourment !

A Théotime.

O ma religion .. je me meurs .. un moment ;

Sinval, écoute-moi : *elle s'arrête.*

Sçais-tu que la miſère,

Le chagrin dans ces murs ont amené ma mère ?

THÉOTIME *avec ſurpriſe & indignation.*

Ta mere ! ici ! quel nom ! . l'auteur de tous nos maux !

EUPHÉMIE *avec attendriſſement.*

Sinval ! elle a repris des ſentiments nouveaux ;

Sinval ! elle eſt ma mère.. hélas ! par notre fuite,

Au malheur, au beſoin elle ſe voit réduite.

THÉOTIME *s'eſt arrêté avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant.. à moi,
Qui n'adorai jamais, n'idolâtrai que toi!
Ah! tu n'as pas mon cœur: la mere de Conſtance
Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.
Malgré les bords lointains qui nous ſépareront,
Sur ſon adverſité nos ſecours s'étendront,
Et.. *Il entraîne une ſeconde fois Euphémie.*
Partons. L'heure fuit; fous ces voûtes funèbres,
J'apperçois s'éclaircir, & tomber les ténèbres.

EUPHÉMIE.

Trahir.. non.. je ne puis.. *Elle tombe ſur ſes genoux, les mains levées vers Théotime, comme pour le prier.*

THÉOTIME.

Ne crois plus me toucher;
De ces lieux, malgré toi, je ſçaurai t'arracher..
Il la ſoulève avec violence & marche vers le ſouterrain.

EUPHÉMIE *éplorée.*

Que fais-tu, malheureux? Sinval.. mon Dieu! j'expire!..
Son voile eſt en déſordre.
Sous tes coupables mains, mon voile ſe déchire!.
Arrête.. ciel! ô ciel!. la terre m'engloutit!

Une des tombes qui ſont ſur la ſcène, s'ouvre ſous les pas d'Euphémie; la pierre ſe briſe, & roule avec bruit. Euphémie eſt entraînée dans la chûte, & ſe trouve à moitié engloutie dans ce ſépulchre. La Comteſſe d'Orcé paroît ſur l'eſcalier, un flambeau à la main, & conduite par Mélanie.

SCÈNE III.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

MÉLANIE *appercevant Sinval.*

THÉOTIME!

LA COMTESSE D'ORCÉ *laissant échapper le flambeau de ses mains, & tombant dans les bras de Mélanie.*

Sinval!

CÉCILE *ouvrant une porte qui donne dans le caveau, recule d'étonnement. Euphémie & Théotime sont frappés de terreur, & cet état les empêche d'appercevoir les autres personnages.*

EUPHÉMIE *à peine revenue de son accablement.*

Enfin, Dieu me punit;
Je tombe sous son bras; c'est ici qu'il m'appelle;
C'est ici qu'il détruit ma substance mortelle,
Qu'il a marqué le terme à mes égarements,
Que vont rouler pour moi des siècles de tourments,
L'éternité.. terrible à mes regards offerte;
Ici, j'attends la mort.. & ma tombe est ouverte.

Théotime veut la relever: elle le repousse avec indignation.

Homme trop criminel, va, fuis loin de ces lieux;
Et puisse mon trépas te dessiller les yeux!

N'as-tu point dans cette ame, à mon repos fatale,
Entendu retentir la pierre ſépulchrale ?
N'as-tu point vu ce Dieu la briſer ſous mes pas ?
Lui-même eſt accouru m'arracher de tes bras ;
Dans ce tombeau, lui-même il m'a précipitée ;
Aux pieds de ſa juſtice, il m'a déjà citée ;
Il t'y traîne avec moi ; ne crois pas échapper
A ſon glaive.. il menace, il s'apprête à frapper ;
Son flambeau te pourſuit à travers ces ténèbres ;
Lis ton arrêt écrit ſur ces marbres funèbres..
La foudre approche, éclate.. elle fond ſur nous deux ;
L'enfer s'ouvre. : ô Sinval, quels fantômes hideux !
Des ſpectres agités errent dans ces lieux ſombres ;
Sous le même linceul, je vois un peuple d'ombres ;
Tous les morts, réunis dans ces murs pleins d'effroi,
Du fond de leurs tombeaux s'élevent contre moi ;
Ils m'entraînent !. je vais auprès de vous m'étendre,
A vos triſtes débris mêler ma froide cendre ;
Par vos accents plaintifs ceſſez de m'accuſer.
La colère du ciel ne ſçauroit s'appaiſer !
O maître des humains, qu'ont laſſé mes offenſes,
Sur moi ſeule répans la coupe des vengeances ;

Avec attendriſſement.

De Sinval, ô mon Dieu, détourne ton courroux,
Et qu'un remords heureux le dérobe à tes coups !

En se retournant, elle apperçoit la Comtesse.

Ah! ma mere, c'eſt vous que ma faibleſſe implore.
Oui, vous voyez Sinval, pour qui je brûle encore,
Ma mere; en ce moment, j'allois.. j'allois vous fuir,
Infidèle à mes vœux, les rompre, les trahir..
De cet aſyle ſaint je marchois vers l'abîme,
Et j'engageois Sinval à partager mon crime;
Je l'entraînois.. un Dieu, trop lent à ſe venger,
Dans cette tombe enfin eſt venu me plonger..
J'y veux mourir. *Elle ſe jette ſur la tombe & l'embraſſe avec emportement.*

LA COMTESSSE D'ORCÉ.

O ciel!

THÉOTIME *à la Comteſſe.*

Vous voyez votre ouvrage!

Tous les perſonnages reſtent pendant quelque temps dans un ſilence profond.

EUPHÉMIE *ſe relevant avec fureur, & jettant les yeux ſur Théotime.*

Je te revois encor! que veux-tu davantage?
Le ciel frappera-t-il ſans ébranler ton cœur?
Cruel, n'eſt-il pas tems que ce ciel ſoit vainqueur?
Criminels dévoués au terrible anathême,
Combattrons-nous toujours contre ce Dieu ſuprême?
Attendrons-nous l'inſtant où raſſemblant ſes coups,
Son tonnerre, qui gronde, ait éclatté ſur nous.

Qu'il nous ait engloutis, pour venger ſes injures,
Dans une éternité de feux, & de tortures?
Du ſort qu'il nous prépare, il vient de m'avertir:
Sinval, cède à ma voix, au cri du repentir,
A la religion, à Conſtance, à toi-même;
Pour la derniere fois je te dis que je t'aime,
Que je dois, que je veux dompter ces mouvements.
Que je veux étouffer les moindres ſentiments.
Si l'amour.. qu'ai-je dit? ſi la pitié t'inſpire,
Si mes larmes encore ont ſur toi quelque empire,
Théotime s'attendrit par degrés.
Laiſſe-moi retourner aux pieds de nos autels,
Y porter mes remords, mes tourments éternels;
Laiſſe-moi m'immoler à ce Dieu que j'offenſe..
Je vois couler tes pleurs: ils prennent ma défenſe;
Te parlent pour ce Dieu, qui te r'ouvre les bras,
Qui rentre dans ton ſein.. ne le repouſſe pas,
Sinval, cours à ſes pieds dépoſer nos allarmes;
Sinval.. le repentir pour Dieu même a des charmes;
Nos maux l'attendriront; il ſe déſarmera;
Un pas vers lui de plus, il nous pardonnera.

THÉOTIME *en pleurant amerement; & après une longue pauſe.*

Il l'emporte, ce Dieu; ſa grace eſt dans ta bouche;
Je cède à ſon pouvoir: c'eſt par toi qu'il me touche;

Tu me rends aux autels, à mes devoirs, à moi,
A dix ans de vertus que je perdois ſans toi;
Mon cœur envain s'éleve & t'oppoſe un obſtacle :
Tes larmes.. ſur ce cœur vont produire un miracle.
Eh bien ! ce mot affreux, le puis-je prononcer ?
Je vais.. à mon amour.. Conſtance... renoncer,
Oui.. te quitter.. te fuir.. fuir.. tout ce que j'adore,
Finir loin de ta vue un deſtin que j'abhorre,
T'arracher, te bannir de mes ſens éperdus..
O ciel ! en eſt-ce aſſez ? . que te faut-il de plus ?

EUPHÉMIE.

Euphémie, ô mon Dieu, retrouve Théotime ?

THÉOTIME.

Ah ! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
Mon cœur l'éprouve trop ; c'eſt peu que de mourir :
Connais, ſens tous les maux que l'homme peut ſouffrir ;
Vois l'abîme effroyable où je me précipite :
Je m'éloigne.. je pars.. Conſtance, je te quitte..
Je pars.. je t'obéis bien plus encor qu'à Dieu ;
Conſtance.. tu reçois mon éternel adieu,
Mon ame, de regrets, de douleurs conſumée,
Pour toujours !. quand jamais tu ne fus plus aimée.

Il ſe fait violence & ſort précipitamment.

EUPHÉMIE *le ſuivant des yeux juſqu'à ce qu'elle ne l'apperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir.

Elle tombe les bras étendus ſur une des pierres ſépulchrales.

SCÈNE

SCÈNE IV, *& derniere.*

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *embraſſant Euphémie avec tranſports.*

Tu triomphes enfin !
Les tranſports de la grace ont paſſé dans ton ſein !
O mon Dieu, ma priere eſt enfin éxaucée ;
Au rang de tes élus Euphémie eſt placée.

A Euphémie.

Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur :
Dieu lui-même eſt venu, de ſon bras protecteur,
T'applanir le chemin qui mène à la victoire ;
Goûte bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où ſe détruit l'humaine paſſion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce ſublime effort, je demeure interdite !

A Mélanie.

J'obſervois tous ſes pas ; je révélois ſa fuite :
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au ciel, quand elle a combattu.

MÉLANIE *occupée à secourir Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante.. inanimée..
Sur ſon front pâliſſant la mort même imprimée !

A la Comteſſe avec vivacité.

Secourons votre fille.. empreſſons-nous.. ô cieux !
Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux !

A Euphémie avec tendreſſe.

Ma ſœur . .

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Voilà le fruit des rigueurs d'une mere !
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractère,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel
Qui punit les erreurs de l'amour maternel !

La Comteſſe, Mélanie & Cécile ſe réuniſſent pour arracher à cette ſituation Euphémie mourante.

La toile ſe baiſſe.

FIN.

MÉMOIRES
D'EUPHÉMIE.

MÉMOIRES
D'EUPHÉMIE.

OUI, ma chere fille, car ma tendre amitié me permet de vous donner ce nom & de prendre avec vous celui de mere, oui, vous aurez ce fidele tableau de mes malheurs, que vous me demandez avec tant d'inſtance; hélas! vous le trouverez inondé de mes larmes; la ſource en eſt intariſſable. La ſeule choſe qui me fait ſupporter la douleur de revenir ſur le cours de la vie la plus infortunée, c'eſt que cette image de mes peines pourra vous être de quelque utilité; mes revers vous inſtruiront; ils vous feront deſcendre en vous-même, examiner avec une attention réfléchie, ſi le deſir de vous conſacrer à Dieu dans les mortifications du cloître, eſt une vocation bien déterminée, ſi l'impulſion du bras céleſte ſe fait ſentir dans le pieux tranſport qui vous anime. Sans contredit, notre état eſt le plus heureux que l'on

puiſſe embraſſer, lorſqu'on ſe ſent appellé par cette voix intérieure & irréſiſtible qui nous force, nous entraîne & nous arrache à tous les ſonges & à toutes les illuſions de la terre. Mais ſommes-nous retenus encore par ces liens funeſtes ; portons-nous aux autels une ame offuſquée de ces ténébres que la grace ſeule peut diſſiper : quelle guerre inteſtine, quels pénibles combats nous nous préparons à ſoutenir ! Qu'une pareille ſituation eſt un tourment affreux, & que nous offenſons ce maître ſuprême, à qui nous devons un compte exact de nos moindres ſentiments !

Vous me croirez, ma chere enfant ; je n'ai nul intérêt à vous déguiſer la vérité : je touche au moment terrible où cette vérité ſe laiſſe voir ſans nuages ; c'eſt en quelque ſorte des bords de la tombe que je vous écris. Tous les cœurs ſenſibles ſe reſſemblent à peu près, & par malheur pour le mien, il eſt en droit de donner des conſeils aux autres : il n'y en a jamais eu de plus tendre & de plus douloureuſement affecté. Je mourrai contente, ſi vous profitez de ma triſte expérience. Les infortunés doivent goûter une eſpece de conſolation, quand ils peuvent empêcher qu'on ne s'expoſe aux épreuves qu'ils ont eſſuyées. Il me ſemble que je recommence avec vous

la carriere de la vie, & l'idée que mon exemple pourra vous préſerver des cruels évenements dont j'ai été la victime, répand de l'adouciſſement ſur mes derniers jours.

La Bretagne m'a vû naître. J'apportai au monde quelques-uns de ces avantages humains qui n'ont que peu de valeur à des yeux éclairés par la religion ou même par la ſeule raiſon; de la nobleſſe, un extérieur agréable, cette vivacité qu'on appelle de l'eſprit, voilà les premieres chimères qui purent m'en impoſer; elles me furent cependant encore moins préjudiciables qu'une ſenſibilité extrême qui ſe fortifia & s'accrut avec l'âge. Il n'y a point de faibles mouvements pour les cœurs de cette trempe; tout y prend le caractere énergique des paſſions; ils s'enflamment avec d'autant plus de facilité, qu'ils attachent de la vertu à perſéverer dans leurs penchants. J'avois beaucoup de tendreſſe pour ma famille; je ſentis qu'il pouvoit être encore des affections plus vives, & qui rempliſſent davantage ces deſirs inſatiables qui nous tourmentent. Il ne faut point ſe le diſſimuler: il n'eſt que l'amour qui porte avec ſoi cette plénitude de ſentiments, & qui fixe l'inquiétude de ces deſirs rarement ſatisfaits. Quel bonheur pour une ame ſuſcep-

ble de toute l'étendue de cette paſſion, quand un Dieu même en eſt l'objet ! qu'alors elle eſt ſuivie de plaiſirs purs & inaltérables ! Mais ma deſtinée étoit d'errer longtems dans les routes trompeuſes du monde, & je devois ſervir d'inſtruction aux eſclaves inſenſés des attachemens terreſtres.

Un des amis de mon pere nous préſenta le chevalier de St. Albon comme un parti qui pouvoit me convenir pour la fortune & pour la naiſſance ; ce fut à mes yeux ſes moindres qualités. Une phyſionomie noble & intéreſſante, des graces ſans affectation ; une taille élégante & majeſtueuſe, le ſentiment même qui parloit par ſa bouche, un air d'honnêteté & de vertu répandu ſur toute ſa perſonne, ce charme enfin qui nous attire, nous ſubjugue, & qu'on ne peut définir : voilà ce qui me frappa tout à coup, & ce qui décida de mon cœur pour la vie. Il ſembloit que la nature eût choiſi de tout tems St. Albon pour être mon époux ; nous avions les mêmes inclinations, la même ſenſibilité ; nos ames furent bientôt enchaînées l'une à l'autre par des liens dont peut-être je traîne encore les reſtes juſque ſur le tombeau qui va m'engloutir. Faibles créatures que nous ſommes, pouvons-nous bien nous connaître, & diſtinguer la

véritable cauſe de nos ſentimens ? Hélas ! Je frémis de m'interroger, de porter la lumiere dans ce cœur expirant, & déchiré par mille bleſſures ! Malheureuſe ! Eſt-il bien vrai que ce ſoit Dieu ſeul qui fait couler tes larmes ?

Les parents du chevalier & les miens étoient d'accord ; mon pere ſurtout ne déſiroit rien tant que ce mariage ; il m'aimoit tendrement, c'étoit dans ſon ſein que j'allois me conſoler des duretés de ma mere ; mon frere étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qui l'occupoit ; elle lui eut ſacrifié mon pere même ; avec de telles diſpoſitions, il eſt aiſé de juger qu'elle m'étoit peu favorable. Mon mariage cependant, malgré tous les obſtacles qu'y apportoit ma mere, n'avoit pu ſe differer ; je touchois au moment qui devoit ſceller mon bonheur. Jamais St. Albon ne m'avoit paru plus digne d'être aimé ; il réuniſſoit tous les agréments, toutes les vertus. Le jour eſt fixé où ces nœuds ſi chers doivent ſe former. La veille de ce jour heureux, je ſens une mélancolie ſubite s'emparer de moi ; quand j'aurois du me livrer à la joie, je m'abandonnois à la plus profonde triſteſſe ; je m'enfonçois dans un morne accablement ; mes regards ſe partageoient entre mon pere & le chevalier, & par un mouvement involontaire, des pleurs coulo ient dans

mon ſein ; une voix ſecrete y gémiſſoit ſourdement. Le ſoir, avant que de me retirer, j'embraſſe mon pere, je lui demande pluſieurs fois ſa bénédiction ; je revenois ſans ceſſe dans ſes bras ; il ſembloit éprouver le même trouble : nous pleurions enſemble. Enfin nous nous quittons, comme ſi cette ſéparation devoit être éternelle, & je me traîne à mon lit avec une épouvante que je ne pouvois repouſſer. Envain je me diſois que mon ſort alloit être lié à celui d'un homme adoré, qui n'avoit d'autre deſir que de me rendre la plus heureuſe des épouſes, qui ſeroit le plus tendre ami de mon pere ; cette perſpective ſi flatteuſe que j'enviſageois, faiſoit place, malgré moi, à des images lugubres, à des preſſentiments funèbres. Fatiguée de ce tumulte d'idées ſombres & ſiniſtres, je céde au ſommeil.

Je n'ignore point qu'ajouter foi aux ſonges eſt une de ces faibleſſes de l'eſprit humain, que rejette abſolument la raiſon : mais le mien a tant de rapport avec les triſtes évenements de ma vie, qu'il m'eſt indiſpenſable de vous en parler ; je le mets à la tête de mes infortunes ; c'eſt par ce ſonge effrayant que j'entre en quelque ſorte dans cette longue carriere de diſgraces, où la mort eſt prête à terminer mes pas.

Je me promenois dans un jardin ſpacieux, j'en admirois la beauté. Ce ſpectacle change. Je ne vois plus qu'un déſert, qu'un lieu de déſolation; je ſuis retirée de la triſteſſe que m'inſpiroit ce ſéjour, par de longs gémiſſemens qui redoublent ma terreur. Je me trouve dans une égliſe d'une hauteur immenſe, & toute tendue de noir; on y récitoit l'office des morts. Un autel de marbre blanc s'élevoit au fond de l'édifice; il étoit éclairé d'une lampe d'où dégoûtoit du ſang, & au-deſſous de laquelle ſe liſoit une inſcription que je n'ai jamais pû me rappeller; tout ce dont je me reſſouviens, c'eſt que cette inſcription m'épouvanta. St. Albon me donnoit la main, il étoit pâle & en habits de deuil. Un inconnu nous annonce qu'on nous attend à l'autel pour nous marier; à peine y ſommes nous arrivés, qu'on déploye ſur nous un linceul funéraire qui enveloppoit auſſi le prêtre; l'anneau qu'il met à mon doigt ſe briſe en pluſieurs morceaux. La foudre tombe; je demeure ſans connaiſſance. Je r'ouvre les yeux: je roulois dans une foſſe profonde, & un monceau de terre s'ébouloit avec bruit ſur ma tête; j'appellois St. Albon: une porte s'ouvre; un ſpectre hideux s'avance & me crie d'une voix ſépulcrale: ſuis-moi; il me conduit par un long ſouterrain; il diſparaît. Je parviens à un

caveau : j'y apperçois un homme enchaîné, qui pleuroit, les deux mains étendues ſur une tête de mort. J'étois enſevelie dans une piece de drap noir, & cependant je marchois vers un cimetiere au milieu d'un lugubre convoi ; le mort qu'on portoit ſe leve du cercueil, me preſſe dans ſes bras ; le froid qu'il répand dans mon ſein, produit une impreſſion ſi forte que je m'éveille en ſurſaut.

Mes ſens diſputoient encore contre les traces de ce ſonge horrible : j'entends ouvrir ma porte ; la peur me ſaiſit ; je demande qui peut entrer à cette heure dans mon appartement. On me répond : venez promtement, mademoiſelle ; il n'y a point de tems à perdre ; monſieur votre pere veut vous voir. — Mon pere me voir ! — Oui, mademoiſelle, ne differez point, il ſe meurt.

Je veux interroger le domeſtique : il étoit déjà loin. Je vole chez mon pere. Quel ſpectacle me frappe ! mon malheureux pere ſuccombant ſous une attaque d'apoplexie, & expirant entre les bras d'un prêtre & d'un médecin ; ma mere pleurant à ſes côtés, & mon frere aux pieds du lit, regardant ces objets de terreur d'un œil aſſez indifferent, & comme préparé au déſaſtre qui nous menaçoit. Ah ! c'eſt vous, ma fille,

me dit mon pere d'une voix embarraſſée & preſque éteinte ; venez, ma chere Conſtance, approchez, je n'ai plus que quelques moments à vivre ; je veux que ce ſoit vous qui me fermiez les yeux. Madame, ajoute-t-il, en ſe tournant vers ma mere, ſi je puis me flatter d'avoir encore après ma mort quelques droits ſur votre amitié, daignez vous intéreſſer au bonheur de notre chere fille ; hâtez ſon mariage. Mon fils ne me déſavouera point ; il ne doit pas être jaloux des marques de bontés que vous accorderez à ſa ſœur ; je vous en conjure : faites-lui oublier ma perte ; qu'elle me retrouve en vous. A ces mots, je tombe, en fondant en larmes, dans le ſein de mon pere, qui faiſoit des efforts pour ſe lever & pour m'embraſſer ; j'étois mourante avec lui. Je ſors de cet abîme de douleurs pour entendre s'écrier : il n'eſt plus ! Je retombe dans mon anéantiſſement, & j'en reviens pour ſentir davantage toute l'horreur du coup qui venoit de m'accabler.

En effet, je perdois tout dans ce pere ſi chéri. C'eſt alors que je commençai à entrevoir le funeſte avenir qui m'attendoit. Je ne pouvois me cacher que mon mariage déplaiſoit à ma mere ; elle étoit maitreſſe de tous les biens, & mon frere avoit toute ſa tendreſſe.

La préſence du chevalier adouciſſoit ma triſteſſe ſans la diſſiper ; mon eſtime égaloit mon amour ; je trouvois l'ami le plus zélé, le plus reſpectable dans le plus tendre des amants ; il n'avoit point employé la ſéduction pour me plaire : c'étoit ſon cœur ſenſible & généreux, qui m'avoit charmée ; j'oſe dire qu'il étoit un aſſemblage des perfections humaines, & je me défiois enfin de l'eſpérance flatteuſe, qui m'avoit trop abuſée, de poſſéder un époux ſi accompli : j'avois éprouvé que le ciel ſe plaît à trahir nos vœux à l'inſtant même qu'il paraît nous favoriſer le plus. Ma mere ne tarda point à réaliſer mes craintes. Mademoiſelle, me dit-elle, peu de jours après ce triſte événement, ſongez à m'obéir, préparez-vous à un voyage qu'exige la décence ; ce ſoir, vous ne ſerez plus ici. Je veux repliquer : on m'impoſe ſilence, & je retourne à mon appartement, incertaine ſi j'exiſtois encore.

Eh bien ! m'écriai-je, mes preſſentimens étoient-ils fondés ? avois-je tort de regarder la mort de mon pere comme la ſource de toutes mes afflictions ? O mon pere, vous n'êtes plus ! vous n'êtes plus ! le ciel ne m'a laiſſé la vie que pour vous pleurer éternellement ; & pourquoi ne m'a-t-il pas précipitée

avec vous au tombeau ? mon cercueil du moins ſeroit près du vôtre.... Voilà donc le ſort qui m'étoit réſervé ?... Où eſt St. Albon ? où eſt-il ? que vais-je devenir ? je ne le verrois point ? je m'éloignerois de ces lieux, ſans être aſſurée qu'il m'aimera toujours ; que notre amour triomphera des obſtacles ! il y faut renoncer.. Non, St. Albon ne ſera point mon époux.. il ne ſera point mon époux !..

Je m'arrache à l'excès de mon déſeſpoir, pour eſſayer ſi j'aurai la force d'écrire au chevalier. Déja ma main tremblante avoit tracé quelques lignes ; ma mere entre avec fureur, & me demande ce que je fais : mon embarras me trahit ; elle ſurprend ce billet commencé & le déchire en m'ordonnant de la ſuivre ; je me jette à ſes pieds.—Ma mere, où voulez-vous me conduire ? Du moins, avant mon départ, que je voye, un inſtant, un ſeul inſtant, l'époux que vous me deſtiniez. N'eſt-ce pas vous & mon pere qui m'aviez permis de lui donner ce nom ? N'aviez-vous point flatté mon pere expirant.... Ma mere, vous ne m'entendez point ; vous ne voyez point ma douleur ; j'embraſſe vos genoux, je les arroſe de mes larmes ; plongez-moi dans un cachot ; donnez-moi la mort, la mort la plus cruelle ; mais que je voye encore St. Albon,

que je lui diſe encore.... Ne ſuis-je plus votre fille? Déchirez donc mon cœur; reprenez la malheureuſe vie que je vous dois.... Quel eſt mon crime ? Vous m'avez été toujours chere ; oui ma mere, je vous ai toujours aimée, malgré vos rigueurs.... Eſt-ce vous qui me percez le ſein ?

J'étois mourante à ſes pieds que je ne voulois point quitter. C'eſt donc là, mademoiſelle, répond ma mere, le fruit de la ſage éducation que vous avez reçue ? Vous avez abuſé de l'aveugle tendreſſe de votre pere; & depuis quand une fille de votre âge a-t-elle le droit de céder à ſes caprices, aux égaremens de ſon cœur ? Qui vous a dit que j'approuvois votre mariage avec St. Albon ? Les tems ſont changés, mademoiſelle ; je ſuis maîtreſſe de votre ſort, & ma volonté doit déterminer tous vos ſentimens. Je n'ai point d'éclairciſſemens à vous donner ſur ce que je déciderai à votre égard: il vous ſuffit d'apprendre, en ce moment, que mon deſſein eſt que vous m'obéiſſiez ſans réplique. Auſſitôt des domeſtiques me portent expirante, dans un carroſſe, où ma mere étoit déja montée avec mon frere ; tous deux pendant près de cinq jours m'accablent de leur inhumanité. Nous arrivons aux portes d'un couvent ; c'eſt là, mademoiſelle, me dit ma

mere du ton le plus dur, le nouveau ſéjour que je vous ai choiſi. Souvenez-vous que je réglerai ma conduite ſur la vôtre, & que votre deſtinée eſt entre vos mains: ce furent ſes dernieres paroles; elle ne me laiſſa pas le tems de lui répondre; nous étions entrées dans le couvent; j'étois tranſportée dans un monde inconnu, enfermée dans une eſpece de priſon, loin de la maiſon paternelle, loin de tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, loin du chevalier; & tous ces coups de foudre m'avoient écraſée à la fois.

Quelle image effrayante, lorſque revenue de ce tumulte de chagrins imprévus, je pus me rendre compte de mon horrible ſituation! Je ne voyois autour de moi qu'un abîme immenſe de maux; il ne me reſtoit pas même la derniere reſſource des infortunés, cet eſpoir conſolant, le ſeul ami qui nous ſuive juſqu'au tombeau. J'étois partie ſans avoir vu St. Albon! je me croyois certaine, oui certaine que je ne le verrois plus, qu'il ceſſeroit de m'aimer.. je repouſſois toute idée moins affligeante. Ah Dieu! & l'ame ne ſuccombe point à de pareils aſſauts!

Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds d'un crucifix que je trouvai dans

ma chambre ; je l'embraſſai en verſant un torrent de larmes ; je lui adreſſai une priere étouffée dans les ſanglots.

Ah ! ma chere fille, c'eſt bien dans le malheur qu'on ſent l'exiſtence d'un Dieu ! l'infortune ſe jette avec tranſport au-devant de ce ſuprême conſolateur ; elle le voit, lui parle, lui offre ſes peines ; elle éprouve qu'elle n'a point d'autre refuge, d'autre ami ſur la terre, non, il n'y en a point d'autre. Mon Dieu, mon Dieu, lui criois-je du fond de mon cœur, je n'ai d'appui, de parents que vous, que vous ſeul, ô mon Dieu ; prenez pitié d'une malheureuſe qui ne vous demande que la mort.

Deux ſœurs converſes entrent & fouillent dans mes poches, en rejettant ce procédé ſur des ordres précis de ma mere. On m'ôta un crayon, des lettres du chevalier, qui étoient l'unique adouciſſement à mes maux ; on ne me laiſſa de livres que l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Que la religion, ma chere amie, a d'onction & de douceur dans ce livre admirable ! il n'y a point de traité de morale, point de philoſophe ancien ou moderne, qui approche de cet excellent ouvrage ; on diroit qu'un Dieu de bienfaiſance l'a dicté. Qu'il m'a été utile dans le cours de ma vie, & combien

de

de fois a-t-il reçu comme un fidèle ami, le dépôt de mes larmes!

Cependant un ſouvenir trop cher, loin de s'affaiblir, prenoit chaque jour un nouveau dégré d'intérêt. St. Albon n'avoit jamais eu plus d'empire ſur mon ame; je lui confiois mes peines, comme s'il eût été préſent; je lui répétois les ſermens d'un amour éternel; je lui demandois ſi le ſien ne s'étoit pas rallenti, & je finiſſois tous ces entretiens par ne point douter que le chevalier ne m'eût oubliée. Il ſemble que la ſenſibilité s'attache plus aux images funeſtes, qu'aux promeſſes d'un ſort flatteur; on diroit que le malheur eſt l'état naturel de l'homme; c'eſt toujours ſur cette triſte perſpective que retombent ſes regards, & les miens ne ceſſoient de s'y fixer.

Je paſſai pluſieurs années dans un accablement qui différoit peu de la mort. Je ne recevois aucune nouvelle de ma mere. Ma douleur, mes vives ſollicitations, rien n'avoit pu fléchir la ſévérité du cloître. Tout m'étoit étranger; tout ſe retiroit de moi; c'étoit dans moi-même qu'il me falloit chercher des conſolations que je n'y trouvois point. Enfin, ne pouvant plus ſupporter cet horrible fardeau

de mes chagrins, je conçois le deſſein de m'affranchir de l'eſclavage. Cette réſolution d'abord m'effraya ; je ne me diſſimulai pas les ſuites qui en réſulteroient, la difficulté d'employer des moyens honnêtes de ſubſiſter, la néceſſité de me ſoumettre à toutes les épreuves humiliantes qu'entraîne l'infortune, plus que tout cela, les ſoupçons inévitables auxquels je m'expoſerois. Je m'écrie : non, je n'exécuterai point ce projet qui me couvre de honte à mes propres regards. Quelle eſt mon eſperance ? De recouvrer ma liberté ? Et pourrai-je vivre un inſtant, ſi je ſuis deshonorée ? Que dira-t-on de moi ? On me croira coupable ; je ſerai condamnée à un aviliſſement éternel ; je mourrai dans le déſeſpoir, & mon opprobre me ſurvivra ; peut-être que St. Albon lui-même... s'il alloit me ſoupçonner...

Un moment après, j'embraſſois des idées contraires. — Mais je ſuis une miſérable priſonniere qui briſe ſes fers ; il n'y a que la fuite qui puiſſe m'arracher de cette eſpece de tombeau, où, ſelon les apparences, je dois être enſevelie pour toujours ; je ne vois pas enfin St. Albon ; du moins je ſçaurai s'il vit encore, duſſé-je apprendre qu'il ne m'aime plus... Je m'arrêtai à cette derniere idée, qui bien-tôt eut détruit toutes

celles qui s'oppoſoient à un parti auſſi violent. Que m'importe, me diſois-je, ce qu'on penſera de moi ? la vertu dépend-elle du bruit public ? Ne me ſuffira-t-il point d'avoir mérité le témoignage de ma conſcience ? Que me fait le jugement, le cri de l'univers entier, ſi la voix de mon cœur n'a rien à me reprocher ? J'aurai l'eſtime, j'aurai la tendreſſe de St. Albon ; il ſçaura que lui ſeul m'a pu déterminer à cette démarche.

Voilà, ma chere fille, où nous conduiſent les paſſions ; l'excès de leur déreglement, eſt de s'efforcer de couvrir nos fautes d'un voile ſpecieux.

L'amour l'a donc emporté ſur la bienſéance, le devoir, l'honnêteté, la religion ! Je fais des cordes de mes draps, & je deſcends par ma fenêtre dans le jardin ; j'y avois déja fait quelques pas : un chien s'élance ; je tombe en pouſſant des cris affreux, & je perds l'uſage de mes ſens. En revenant à moi, je me trouvai dans les mains de pluſieurs religieuſes, qui étoient accourues au bruit : elles me traînent chez la ſupérieure, qui ordonne que je ſois enfermée plus étroitement & condamnée au pain & à l'eau, juſqu'à ce qu'on écrivît à ma mere, & que ſa réponſe décidât de mon ſort.

Rendue à ma priſon, je m'endormis, ſi l'on peut le dire, dans l'accablement de mes maux. Cet anéantiſſement attaché aux grandes douleurs, ſeroit-il un bienfait de la nature, ou plutôt de l'Etre ſuprême, qui veille ſans ceſſe à notre conſervation? Il vouloit ſans doute me punir; il permit que je fuſſe réveillée de cette létargie par de nouveaux coups de tonnerre. Une des ſœurs converſes qui me ſervoient, me fait ſigne qu'elle avoit quelque choſe à me communiquer; j'ai l'adreſſe d'écarter pour un moment ſa compagne: auſſitôt toute mon ame vole au-devant d'un billet que cette fille tire de ſon ſein: à peine m'en ſuis-je ſaiſie, que j'ai déjà lu ces mots qui me renverſent à terre comme frappée de la foudre. » Il vous eſt reſté, mademoiſelle, des » amis qui ne ceſſent de s'intéreſſer à votre ſort. » On ne ſçait comment vous préparer à l'événement » dont il faut, de toute néceſſité, que vous ſoyez in- » formée; vous êtes dans l'aſyle de la religion: c'eſt » elle qui vous ſoutiendra contre ce revers inatten- » du... Le chevalier de St. Albon n'eſt plus digne » de votre tendreſſe... ſon cœur a changé; en un » mot, mademoiſelle, il s'eſt élevé entre vous & » lui une barriere inſurmontable ... le chevalier vient » de ſe marier... » On continuoit dans cette lettre

de me plaindre, & de me donner des conſeils; on m'exhortoit encore à la fermeté & à la religion; il ne m'échappa qu'un cri: le chevalier eſt marié! Enſuite je ne parlai plus, je n'entendis plus; il n'y avoit que mon cœur qui exiſtât pour ſentir tout l'excès du déſeſpoir. Je reſtai pluſieurs ſemaines dans ce déplorable état. Si je formois encore quelques vœux, c'étoit pour être délivrée promptement d'une exiſtence qui m'étoit odieuſe. J'allois expirer: je touchois à ce moment où l'on goûte une ſorte de ſatisfaction à quitter la vie, comme un malheureux, qui, gémiſſant ſous un fardeau, ſe trouveroit ſoulagé, s'il venoit à en être débarraſſé. Une voix, qui ne m'étoit pas étrangere, ſe fit entendre à mon oreille; je leve les yeux: je reconnais ma mere, ma mere, l'auteur de tous mes maux; la nature avoit encore des droits ſur mon cœur preſque éteint: je l'embraſſe avec tranſport. Il m'a donc trahie! il en a épouſé une autre!... ces mots me ſont à peine échappés, que je retombe ſans force ſur mon lit. Que voulez-vous dire, ma fille, me répond ma mere? St. Albon n'a point été marié...Je me releve.—St. Albon m'aimeroit encore?... Hélas! pourſuit ma mere, puiſſes-tu l'oublier! il

faut se résigner à Dieu ; il tient nos destinées dans ses mains. Non, le chevalier n'est point marié, ajouta-t-elle avec un profond soupir, mais... — Achevez ma mere, qu'allez-vous m'apprendre ? — St. Albon... — Eh bien !... St. Albon... — Est-ce que tu ne m'entends point ? Mon embarras t'en dit assez. St. Albon... Ma fille... Il n'est plus. — Il n'est plus ! — Il est mort, il y a déja quelque tems ; & aussitôt elle me presse contre son sein.

Ma mere passa une quinzaine de jours avec moi ; je n'avois à la bouche que le nom du chevalier ; chaque instant que je me trouvois seule, je voulois me percer le cœur ; l'instrument homicide étoit sur ma poitrine : la religion venoit m'arrêter la main. Hélas ! si ce n'étoit à l'Etre suprême qu'est réservé le droit de prononcer sur nos jours, pourquoi supporterions-nous une existance importune ? Quelle ressource pour les malheureux, que de pouvoir se jetter dans les bras de la mort !

Ma mere écrivit à une de mes tantes paternelles ; Cette respectable parente ne tarda pas à se rendre auprès de moi ; elle fut touchée de mes maux : elle m'emmena avec elle dans une petite terre, où elle s'étoit retirée loin du monde ; son revenu médiocre

lui ſuffiſoit pour ſoutenir l'état borné qu'elle avoit embraſſé. Ma mere m'avoit fait entendre que mon frere étoit ſur le point de ſe marier, & que j'avois peu de bien à eſpérer; je n'eus pas de peine à concevoir qu'il falloit que je renonçaſſe à rentrer dans la maiſon qui m'avoit vû naître.

Ma tante employoit tous les moyens de me conſoler; je pleurois librement devant elle; j'avois perdu St. Albon; tout m'étoit devenu inſupportable; je voyois par-tout l'ombre du chevalier; je l'entendois gémir & me reprocher ſa mort; Je me rediſois ſouvent: c'eſt moi, c'eſt moi qui l'ai précipité dans cette tombe, où je brule de le rejoindre; notre ſéparation lui aura couté la vie, & ne ſçais-je pas combien il eſt affreux d'être privé de ce qu'on aime? St. Albon, quoi! tu n'es plus! & je n'ai point recueilli tes derniers ſoupirs! tu n'as pas reçu les miens! je ne ſuis point expirée à tes yeux! je mourrai, je mourrai après toi! j'oſe vivre encore, & tu n'exiſtes plus!

Il n'y avoit que Dieu ſeul qui pût guérir de ſi profondes bleſſures: je réſolus de recourir à lui. Je priai ma tante de ſouffrir que je m'enſevelisſe dans un couvent, & que j'y fuſſe attachée par un lien éternel:

cette digne parente perſiſta longtems dans ſes refus; j'obtins enfin ſon conſentement ; ce fut elle-même qui me conduiſit à l'abbaye de ** ; je l'engageai à garder le ſilence ſur ma démarche, & ſurtout à ne point en inſtruire ma famille qui paraiſſoit s'intéreſſer ſi peu à mon ſort. Ma tante céda à cette nouvelle demande. Que vous dirai-je, ma chere fille ? Mon noviciat expiré, je pris le voile; j'avois meſuré toute l'étendue de mon tombeau : je m'y plongeai vivante ; mes vœux, mes vœux furent prononcés ; quel mot ! quelle image ! je promis enfin à Dieu de n'aimer plus que lui. Concevez tout ce que m'impoſoit ce ſerment terrible ; eh ! combien de fois s'eſt-il élevé contre moi !

Ma tante fidelle à l'obſervation de ſa promeſſe, n'étoit point accompagnée de domeſtiques, lorſqu'elle venoit me voir ; ſa préſence & ſon entretien étoient un ſoulagement au chagrin dévorant qui me conſumoit. Une maladie ſubite m'enleve cette chere bienfaictrice, & elle emporte avec elle dans le cercueil, le ſecret de ma nouvelle ſituation & de ma retraite.

Cette perte me cauſa une affliction qui me fit ſentir que la douleur eſt ſans bornes. Je ne tenois plus à la ſociété que par ce lien, & il venoit d'être rompu. Mon état étoit préciſément celui d'un être malheu-

reux qui juſqu'alors auroit eu la tête élevée hors du précipice, & qui, à cette affreuſe nouvelle, y ſeroit retombé pour jamais.

Me voilà donc ſeule livrée à tous les ennemis qui étoient au dedans de moi-même ! Que je m'étois trompée, quand j'avois cru trouver la paix aux pieds des autels ! hélas ! en changeant d'habit, avois-je changé de cœur ? avois-je pu faire des ſerments qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de remplir ? comment donner à Dieu une ame où dominoit le ſouvenir d'un homme ? St. Albon n'étoit plus : mais il vivoit encore pour un amour qui ſe nourriſſoit de ſes larmes. Il m'échappoit des regrets ſur le ſacrifice de ma liberté, ſans pouvoir me dire pourquoi je les formois ; quand j'avois perdu tout ce qui auroit pu en être l'objet, quel autre bien, quelle autre ſituation convenoient plus à mes malheurs que l'obſcurité du cloître, & une eſpece de mort perpétuelle ? dans quel ſein m'étoit-il permis de répandre des pleurs, ſi ce n'étoit dans celui de Dieu ? & cependant mes jours n'étoient qu'un tiſſu de parjures & d'infidélités envers lui ; St. Albon en quelque ſorte lui déroboit l'hommage que tout ce qui reſpire doit à ce ſuprême bienfaiteur. Que le cœur humain eſt enveloppé d'épaiſſes ténebres ! & ſi l'on avoit le ſecret d'y lire, qu'on trouveroit peu

d'hommes qui ne fuſſent point coupables ! je l'étois ſans doute, quand ſous un maintien religieux, je conſervois en moi des ſentiments ſi oppoſés à la véritable piété.

Les gens du monde n'imaginent pas qu'une paſſion dont l'objet eſt détruit, puiſſe ſubſiſter & même s'augmenter ; ma fille, ce n'eſt que dans la retraite que l'on aime ainſi ; le cœur n'y connaît point cette diſſipation qui le fait errer dans ſes goûts, & qui lui ôte de ſes forces en multipliant ſes deſirs ; une ame iſolée, ſolitaire, ſe concentre dans une affection, en fait ſon unique penſée, ſon ſeul aliment, s'y attache toute entiere ; c'eſt pour elle qu'il n'y a ni tems, ni eſpace, que l'objet abſent prend tous les charmes de l'objet préſent, que les morts revivent, que les images ſe réaliſent ; c'eſt dans l'ombre & l'effroi du ſilence que la ſenſibilité vient à bout de ſurmonter tous les obſtacles, & qu'elle déploye toute l'étendue de ſes facultés. Hélas ! cette ſenſibilité faiſoit mon éternel ſupplice ; c'étoit un vautour qui dévoroit mon cœur ſans ceſſe renaiſſant pour lui ſervir de pâture. Rien n'avoit pu affaiblir la violence de mes maux ; toujours criminelle envers Dieu, toujours conſumée pour St. Albon d'un amour auſſi inſenſé que coupable, me jettant en pleurant aux pieds

des autels, les embraſſant avec fureur, y portant toute la ſincérité, toute l'ardeur du vrai repentir, & rentrant dans mon ame pour me retrouver encore plus tendre & plus condamnable ; tel étoit l'excès des tourments que j'avois à ſouffrir, & qui ne devoient avoir de fin que celle de ma vie.

Une religieuſe, qu'on nommoit Sophie, voulut bien partager ce fardeau de mes peines ſecretes ; elle pleuroit avec moi, & eſſayoit de me conſoler ; ſon ame pure & exempte de faibleſſe, jouiſſoit de ſa premiere innocence ; c'étoit une glace que le moindre ſouffle n'avoit jamais ternie ; ſon premier ſoupir s'étoit élancé vers Dieu ; elle lui avoit conſacré toutes ſes penſées, tous ſes ſentiments ; elle joignoit à ſon goût pour la religion une profondeur de raiſonnement qui prêtoit de nouvelles forces à ſa piété ; arrivée à cet âge où l'on voit tout avec les yeux prévenus de l'illuſion, elle avoit eu le bonheur d'enviſager le monde tel qu'il eſt en effet ; il lui paraiſſoit une carriere immenſe de faux plaiſirs, d'apparences trompeuſes, de miſéres réelles, de viciſſitudes contraires qui emportent à la mort, ſans qu'on ait eu le tems de vivre un moment, & elle avoit jugé que les attachements humains, quelques flatteurs qu'ils nous ſemblent, n'ont jamais la

douceur & la vérité de cette ardeur, de cette flamme ſi épurée qui nous éleve vers le Souverain des êtres, nous concentre dans un amour ſans trouble, ſans remords, toujours déſirant, toujours ſatisfait, & toujours vertueux. Cette nobleſſe de ſentiments & cette délicateſſe de morale n'empêchoient point Sophie de regarder autour d'elle, & de plaindre les infortunés que les paſſions égarent ſur la terre; elle voiloit les défauts d'autrui avec ſoin; ſévere juſqu'à la dureté pour elle-même, & indulgente à l'excès pour ſes compagnes, elle avoit ſçu concilier la ſainteté de la religion, & la ſenſibilité de la nature. J'oſai verſer les larmes de l'amour profane dans ce ſein brulant de l'amour divin. O ma chere Sophie, daigne me tendre les bras du haut des cieux, où ſans doute tu as reçu la récompenſe que tu méritois, daigne encore me protéger, m'aimer, prendre pitié d'une ſœur malheureuſe qui a tout à craindre de l'éternelle juſtice; applanis-moi le chemin du tombeau, ce chemin qui m'effraye. Hélas! il faut avoir vêcu comme toi pour ne pas redouter la néceſſité de mourir.

Cette amie reſpectable, en me condamnant, me plaignoit avec bonté; le charme de ſes exhortations ſuſpendoit mes chagrins, & ſembloit me faire goûter pour quelques inſtants les douceurs de la paix inté-

rieure ; c'étoit un rayon conſolant qui luttoit contre l'obſcurité d'une nuit profonde ; elle m'eut rendue maitreſſe de cette funeſte paſſion qui m'attachoit encore au ſouvenir du chevalier, ſi ce miracle n'eut pas appartenu à Dieu ſeul.

Sophie un jour entre dans ma cellule avec précipitation ; elle s'aſſied en verſant des larmes. Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chere bienfaictrice ? pourquoi cette douleur imprévue ? Ah ! ma fille, me répond-elle, je viens d'avoir ſous les yeux l'exemple le plus touchant des calamités dont la terre abonde. Laiſſez-moi un moment reprendre mes eſprits ; je ſuis pénétrée de ce ſpectacle. O malheureux humains ! n'eſt-ce pas aſſez d'être faibles ? pouvez-vous être barbares & dénaturés à ce point ?

Ma curioſité augmente ; je preſſe Sophie de la ſatisfaire. Je ne ſçais trop, pourſuivit-elle, ſi j'aurai la force de vous apprendre ce prodige d'inhumanité. Elle garde quelque tems le ſilence & continue ainſi : votre ſenſibilité, ma chere Euphemie, va être miſe à une cruelle épreuve : mais il eſt ſi doux de pleurer ſur le ſort des malheureux & de les plaindre, que je me reprocherois de ne vous point faire partager tout ce que j'ai reſſenti !

J'étois au parloir. Une de nos ſœurs converſes eſt

venue de la part d'une inconnue me demander un entretien ſecret. Quelques moments après a paru une dame d'un certain âge ; tout annonçoit en elle l'adverſité ; il étoit cependant aiſé de s'appercevoir qu'elle s'efforçoit de conſerver la dignité du malheur ; l'intérêt qu'elle excitoit, n'avoit rien de cette compaſſion qui ſouvent humilie l'objet qui la fait naître. Je me ſuis empreſſée de faire aſſeoir cette dame & de l'interroger ſur les moyens de conſolation qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner ; elle m'a répondu par un torrent de pleurs ; j'en ai été attendrie juſqu'à pleurer moi-même. Madame, lui ai-je dit, verſez vos larmes dans un ſein qui vous eſt ouvert ; ne me cachez rien ; parlez ; c'eſt un avant-goût du bonheur ſuprême de pouvoir ſoulager les infortunés ; j'ai peu de facultés, mais mon cœur même ſera à vous. Madame, a-t-elle interrompu au milieu des ſanglots & en me ſerrant les mains, je n'implore point de ſecours honteux : je ne reclame que des ſentiments de pitié dont je n'aye point à rougir. Je me ſuis informée, madame, à des perſonnes obligeantes qui habitent ce couvent ; on vous a nommée, & je n'ai point appréhendé de m'offrir à vos yeux pour vous prier, s'il étoit poſſible... (& là elle a

baiſſé la tête avec une eſpece de confuſion & en balbutiant) pour vous prier de me placer auprès de quelque dame en qualité de domeſtique. A ce mot, elle a penſé ſuffoquer dans l'abondance de ſes pleurs.

O ma chere Sophie, m'écriai-je au milieu de ce récit, il faut lui épargner un tel abbaiſſement; il eſt des ſecours plus cruels que le malheur même...

Écoutez-moi, pourſuivit Sophie, penſez-vous que votre amie n'ait pas votre délicateſſe? Madame, ai-je répondu en lui tendant les bras, vous ne ſerez point réduite à cet extrêmité; on tachera de vous obliger d'une façon plus convenable.. Elle ne m'a point donné le tems d'achever, & a repris vivement: je n'accepterai pas d'autres bienfaits; je ſçaurai deſcendre aux emplois les plus bas, me cacher dans la pouſſiere; j'ai ſi peu de jours à vivre! Il faut dévorer ma douleur, me courber ſous la main de Dieu.. madame, il me chatie juſtement; j'ai mérité ſes coups.. A peine a-t-elle prononcé ces dernieres paroles, qu'elle change de couleur, & perd connaiſſance; mes ſecours la font revenir. Elle reprend: ah! madame; pourquoi le ciel nous a-t-il défendu d'attenter à notre vie? que je me débarraſſerois avec joie de la mienne! mais je reſpecte la ſuprême Provi-

dence qui m'a frappée ; oui, je le répéte, c'eſt ſa juſtice même qui me punit, & elle eſt aſſez vengée. — Eh, madame, quelles ſont donc vos diſgraces ? n'y auroit-il pas moyen d'y remédier, ſans intéreſſer la délicateſſe d'une vanité permiſe aux yeux du monde ? —Oui, madame, repart-elle avec un profond ſoupir, j'ai pu avoir quelque vanité, & c'eſt ce qui me rend mes revers plus difficiles à ſupporter. Je ſuis née, madame, bien éloignée de l'état déplorable où vous me voyez. Je ſuis femme de condition, j'ai eu un rang, des richeſſes, de l'éclat, & je ſerois trop heureuſe aujourd'hui de trouver une place de femme de chambre. (Ce mot lui perçoit toujours le cœur.) Encore une fois, lui ai-je dit, vous ne ſervirez point, madame.. Il eſt inutile, répliqua-t-elle, de me parler d'autres bienfaits, je ſçaurai .. je ſçaurai mourir.. — Mais vos adverſités ſont-elles d'une nature à ne pouvoir être adoucies? —J'ai perdu mon bien, madame, toute conſolation, toute eſpérance ; j'ai tout perdu, & ce qui augmente mes maux, c'eſt qu'ils partent d'une main .. d'une main qui me fut bien chere... Croiriez-vous, madame, que le cruel ; que le barbare, qui m'a plongé dans cet abîme de miſere .. c'eſt mon fils .. c'eſt mon fils !.. —

Votre

Votre fils ! — Oui, madame, mon fils .. mon fils que j'ai nourri de mon propre ſein, mon fils que j'ai préféré à toute ma famille, mon fils pour qui j'ai oublié mes devoirs, la nature, Dieu même. Je ne vous entretiendrai point de mes faibleſſes & de mon idolâtrie pour cet ingrat ; reſtée veuve, je lui ai ſacrifié tous mes droits, tous mes biens ; il s'eſt marié : ſa femme a achevé d'endurcir ce caractere monſtrueux. J'ai eſſuyé, madame, des outrages, des opprobres ; rien n'a pu émouvoir ces deux cœurs dénaturés. Ne me refuſez point, leur diſois-je, la grace l'unique grace que je vous demande à genoux ; laiſſez-moi expirer dans un coin de ce château : mais que du moins ma cendre ſoit réunie à celles de mes peres ! J'ai ſi peu de tems, mon fils, à vous importuner de mes gémiſſemens ! mon cher fils, ſouvenez-vous que je vous ai allaité .. ſouffrez que mes derniers regards ſe fixent ſur un lieu qui a été mon berceau, qui a été le vôtre, où je vous ai élevé dans mes bras.. Ah ! mon fils, étoit-ce à vous d'être mon bourreau ?

Mes ſollicitations, mes prieres, mon déſeſpoir, tout fut inutile. Enfin, madame, le mari & la femme m'ont forcée de quitter ce ſéjour, qui

m'étoit ſi cher, où je voulois mourir ; ils m'ont abandonnée à l'adverſité, au beſoin .. quel mot, madame ! & mes amis ont tous ſuivi leur exemple.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier une ſeconde fois : ma tendre amie, il faut ſecourir promptement cette mere affligée. Hélas ! j'eus une mere ! quel monſtre que ce fils ! où eſt cette infortunée ? que la voye, que j'eſſuie ſes larmes ! Vous n'avez entendu, continue Sophie, qu'une partie de ſes peines : elle eſt d'autant plus malheureuſe, qu'elle eſt déchirée de remords. Non, m'a-t-elle dit, ce n'eſt pas aſſez d'être la plus infortunée des femmes, j'en ſuis encore la plus criminelle. La plus criminelle, ai-je répliqué avec étonnement ! eh bien, madame, jettez-vous dans le ſein de la Bonté divine. Elle m'en a repouſſé pour jamais, répond l'inconnue ; eh comment appaiſer le cri de ma conſcience, ce cri éternel qui m'accuſe, qui me condamne ? C'eſt dans mon cœur qu'eſt la ſource intariſſable de mes larmes, c'eſt-là qu'eſt mon ſupplice. J'ai offenſé la nature, le ciel. Comment tout ne ſeroit-il pas déclaré contre moi ? Je ne puis me réconcilier avec moi-même ; rien, madame, ne peut réparer l'énormité de mes fautes.

A ce dernier mot, ſa douleur augmente ; je lui parle avec plus de tendreſſe ; je lui remets devant les yeux le ciel toujours prêt à pardonner, Dieu comme un bon pere qui ne ſe laſſe point d'ouvrir ſes bras à ſes malheureux enfans ; je lui repréſente que le remords a des droits ſur ſa juſtice, que ſon amour & ſa miſéricorde ſont infiniment au-deſſus de ſa ſévérité, que s'il eſt le plus puiſſant, le Souverain des êtres, il eſt auſſi le meilleur. Je ſçais, madame, interrompt-elle, que Dieu met ſa grandeur à faire éclater ſa bienfaiſance : mais quelques inépuiſables que ſoient ſa clémence & ſa bonté, il eſt des forfaits.. Je repars avec vivacité : il n'en eſt point, madame, que le repentir n'efface à ſes yeux. Quoi ! madame répliqua-t-elle, vous croyez que Dieu peut pardonner à la plus barbare des meres ? J'eus une fille, madame..

J'interromps Sophie : elle eut une fille ?..

Sophie reprend : Et j'ai cauſé tous ſes maux ; pourſuit cette mere digne de pitié ; elle m'aimoit malgré ma barbarie, & comme la plus cruelle des marâtres, je lui ai toujours fermé mon ſein..

Je n'en puis entendre davantage, dis-je à Sophie ; il faut abſolument que je lui parle ... Ma chere

amie ! ſi ma mere éprouvoit un ſort auſſi affreux ; quel plaiſir je goûterois à lui pardonner ! Généreuſe Sophie, hâtez-vous...

A peine prononçois-je ces derniers mots, qu'on vient avertir ma compagne que l'abbeſſe la demande, & que cette étrangere qu'elle avoit déjà vue, deſiroit encore l'entretenir. Sophie rentre avec précipitation : ma chere Euphémie, voici cette dame... Cette dame, m'écriai-je !.. Madame, dit mon amie à l'inconnue en ſe tournant de ſon côté, je vous laiſſe avec une autre moi-même ; n'héſitez point à lui confier vos peines ; elle y ſera ſenſible .. je reviens, je reviens.

Elle nous quitte. Je continue vivement : Approchez, madame, approchez ; ne craignez point ; oui, je brule de vous connaître, d'ouvrir mon cœur à vos larmes, d'adoucir ... Que vois-je ? ma mere !. & je tombe évanouie. En effet, c'étoit ma mere ... c'étoit ma mere qui arroſoit mes mains de ſes pleurs. Je reprends l'uſage des ſens. Quoi ! c'eſt ma fille, me dit-elle ! je retrouve ma fille liée par des nœuds éternels ! Ah ! voilà mon ouvrage ! — C'eſt vous, ma mere ! c'eſt vous ! à ce point malheureuſe !.. mon amie m'a fait part de toutes vos infortunes, & ...

Ma mere, dans quel état !.. je vous en aimerai davantage .. ô frere barbare !

Elle entre avec moi dans les détails de ſon affreuſe ſituation ; ſa voix étoit étouffée par les ſanglots. Je ne ceſſois de dire : oui, ma mere, oui ma tendre mere, je mettrai tous mes efforts à vous conſoler, à vous ſoulager ; ne parlons plus de ce frere dénaturé. Eh ! quoi, ma chere fille, reprenoit-elle à chaque inſtant, tu peux m'aimer ! j'ai fait tous tes maux !—Ah ! ma mere, je mourrai dans votre ſein.. —Toi, mourir, ma fille ! tu es malheureuſe ! —Ma mere...je n'achevai point ; le déſordre étoit dans mon ame ; il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer le bouleverſement que j'éprouvois. Je voulois ... je voulois parler à ma mere, de St. Albon : je n'en eus pas la force ; je devois reſpecter ſa miſere : c'étoit par ſes coups que je ſouffrois ; & quand j'étois aſſez heureuſe pour lui être de quelque ſecours, étoit-ce à moi de lui rappeller un événement qui l'humilioit à mes yeux ? c'auroit été r'ouvrir ſes bleſſures. Si elle eut joui de ſa fortune, ſans doute je n'aurois pas eu cette diſcrétion. Que le malheur a d'empire ſur les ames ſenſibles, & qu'on lui doit d'égards ! Je pouſſai le ſacrifice juſqu'à détourner ma mere d'un entretien

qui eut amené néceſſairement le récit de mes peines ; je me contentai de lui apprendre que ma tante m'avoit laiſſé, en mourant, une petite rente qui me procureroit les moyens de la ſoulager ; j'ajoutai que je joindrois à ce faible revenu le travail de mes mains.

Je l'inſtruiſois des arrangements que je prendrois pour la retenir dans l'abbaye où j'étois alors : tout à coup elle pâlit, ne parle plus qu'à peine ; je la vois expirante. Qu'avez-vous, ma mere, lui dis-je toute effrayée ? Ma fille, répond-elle d'une voix éteinte, ſeroit-ce à vous que je cacherois tout l'excès de ma miſere ? vous voyez ma nourriture depuis plus de huit jours ; (elle me montre un morceau de pain noir) il eſt arroſé de mes larmes ; je ſuis déja tombée en faibleſſe en préſence de votre amie ; ma fille ... je ſuccombe de beſoin.

Quels traits me percerent, me déchirerent ! Je ne pus que lui dire, ſuffoquée par les ſanglots : ma mere.. & je courus à ma cellule, j'en rapportai de quoi ſoulager ſa faim. Ce fut à mon retour que mon ame ſe fixa toute entiere ſur l'horreur de cette ſituation. Une femme de ce rang, ma mere, mourant de faim ! Comment n'aurois-je pas oublié ſes torts à mon

égard, quand je la voyois réduite à cette affreuſe extrémité ? Elle vouloit tenir ſon nom caché, & qu'il n'y eût que moi ſeule dans le ſecret, parce que l'orgueil, diſoit-elle, s'inſinue quelquefois juſques dans ces retraites qui doivent être l'azile de l'humilité, & qu'il y regne avec plus de hauteur que dans le monde ; elle imaginoit que cette attention de ſa part me flatteroit, comme ſi j'avois pu rougir d'une mere infortunée !

Non ma mere, lui dis-je avec tranſport, je ne déguiſerai pas la vérité ; je m'honorerai de porter le nom de votre fille ; vous êtes malheureuſe : vous en êtes plus reſpectable, plus chere à mon cœur ; la honte eſt pour ces lâches, pour ces inhumains qui n'oſent aimer des parents que le malheur pourſuit ; l'infortune ajoute encore à vos droits ſacrés.

Sophie rentre dans ce moment. Je m'élance vers elle. — C'eſt ma mere, ma tendre amie... J'ai retrouvé ma mere !.. Ah ! que vous avez augmenté mon amitié, ma reconnaiſſance ! que je vous ai d'obligation d'avoir montré tant de ſenſibilité pour cette mere, dont le ſort eſt ſi à plaindre !

Sophie étoit demeurée immobile de ſurpriſe : elle ſe livre enſuite à tout l'excès du ſentiment ; elle

m'embraſſe, & baiſe les mains de ma mere que nous faiſons entrer dans l'intérieur du couvent ; j'obtins de l'abbeſſe qu'elle reſteroit avec moi. Je paſſois les nuits à des travaux à l'éguille, dont j'ajoutois le produit à cette petite rente dont je vous ai parlé, & que j'employois à l'entretien de la comteſſe. Qu'il eſt doux de conſerver la vie de ceux dont on l'a reçue ! Il ſemble que notre amour pour eux augmente, lorſque nous pouvons leur être utiles ; & qu'alors on ſent tout le charme & tout l'attendriſſement attachés aux noms de fille & de fils !

Je ne ceſſois de regarder ma mere ; je laiſſois couler des larmes. Elle m'avoit interrogée pluſieurs fois ſur la cauſe de cette ſombre triſteſſe que je m'efforçois de lui cacher : mais qu'il en coûtoit à mon cœur, qu'il ſe dédommageoit de cette cruelle contrainte, par les tourments ſecrets qu'il me faiſoit ſouffrir ! que le nom de St. Albon fut ſouvent prêt de m'échapper ! Il y avoit des momens où j'aurois deſiré que ma mere eût pénétré le ſujet de mon chagrin. Non, mon adorable bienfaictrice, diſois-je à ma chere Sophie, non, je ne puis étouffer un amour inſenſé ; la préſence de ma mere n'a fait que prêter de nouveaux aliments à ce feu qui me

conſume; ſa ſociété auroit du adoucir mes ennuis; le plaiſir de l'avoir obligée, l'extrême envie que j'aurois de la conſoler, ces ſentiments ſans doute me touchent & m'occupent: mais je n'entends point parler de St. Albon; comment peut-il avoir perdu la vie? m'aura-t-il nommée en expirant? il m'aimoit, il n'aura pu ſurvivre au regret de notre ſéparation: l'amour eſt une paſſion qui a tant de violence! Euphémie, me répondoit cette amie ſi reſpectable, vous devez croire que mon attachement ſaiſit toutes les occaſions de ſe montrer: mais ſeroit-ce vous obliger que de flatter & d'entretenir votre faibleſſe? c'eſt à moi de vous armer contre vous-même; voilà les devoirs de la véritable amitié. Je vous aime, Euphémie, vous n'en doutez pas: mais votre honneur m'eſt encore plus cher que vos jours, & vous devez regarder cet effort comme l'excès même de la ſenſibilité; j'aurois pu dans les entretiens que j'ai avec votre mere, m'éclaircir ſur ce qui concerne le chevalier; j'ai banni de mon eſprit juſqu'à l'idée d'en parler; je veux que tout vous eſtime, que votre mere même vous croye plus forte, plus courageuſe que vous n'êtes. Eh! ma chere Exphémie, ſongez-vous à quel point vous of-

ſenſez le ciel ? ſongez-vous que votre cœur ne doit être rempli que de l'amour divin ? Je ſçais tous mes devoirs, m'écriai-je, je connais, je vois tous mes crimes, oui, tous mes crimes ; mes remords ne me font point grace, ils ſont moins indulgents que vous, Sophie, & je ne puis m'empêcher d'être coupable !

Que vous dirai-je ? malgré Sophie, malgré le ciel, malgré moi, cette paſſion auſſi chimérique que criminelle étoit au moment d'éclater ; je laiſſois voir à ma mere cette ame fatiguée de combattre ; je lui révelois tout ; j'allois parler de St. Albon.

Ma mere avoit eſſuyé trop de chagrins pour que ſa ſanté ne fût pas altérée ; mes ſoins, ſon entiere réſignation à Dieu, rien ne pouvoit diſſiper la mélancolie répandue ſur ſes jours ; elle tombe malade ; ſa maladie augmente ; jamais elle ne m'avoit paru plus digne de ma tendreſſe ; j'allois répandre mes craintes & mes inquiétudes dans le ſein de Sophie, & je revenois auprès de ma mere pour eſſayer de la conſoler, moi qui avois tant beſoin de conſolation. Elle demande un jour à reſter ſeule avec moi. Ma fille, me dit-elle, j'ai un ſecret à vous confier ; c'eſt un fardeau pour mon cœur que je ne veux point emporter dans la tombe. Ces premiers mots exciterent ma curioſité.

Je ſens, ma fille, continue-t-elle, que je touche à cet inſtant terrible qui va nous ſéparer pour jamais... Ce n'eſt pas à toi de répandre des larmes : c'eſt moi qui dois expirer dans les regrets, dans les ſanglots. Ma fille, quel compte j'aurai à rendre au Juge ſuprême ! puiſſe ma mort ſatisfaire ſa juſtice ! que je l'ai offenſé, ma chere Conſtance ! je ne puis me diſſimuler que j'ai été la plus barbare des meres, que c'eſt moi qui ai cauſé tous tes malheurs.. Ah ! ma mere, ne parlons point de mes malheurs ; parlons de vous, de votre ſanté : voilà tout ce qui m'occupe ; le comble de mes maux ſeroit de vous perdre. Conſtance, répond-elle en s'appuyant ſur un bras, tu ne ſçais pas tous mes crimes. J'ai ſurpris le ſujet de cette profonde douleur qui te détruit ; l'amour, ma fille, eſt encore dans ton cœur ! Alors je tombe dans ſon ſein en pleurant amérement. Elle pourſuit : tu donnes des pleurs au ſouvenir du chevalier ! pourrois-je, avant que d'expirer, goûter la conſolation d'apporter quelque adouciſſement à tes peines ? ſeront-elles moins violentes, ſi je t'apprends que St. Albon n'eſt point mort.. — Il n'eſt point mort ! Un cri m'échappe avec ce mot : toute mon ame vole au-devant

de ce que je vais entendre. Non, il n'eſt point mort; continue ma mere. Elle veut achever : il lui prend une faibleſſe; elle eſſaye vainement de me parler; elle me fait quelques ſignes que je ne puis comprendre; enfin, ma chere amie, le ciel, qui ne ſe laſſoit point d'éprouver ma ſenſibilité m'enleve ma mere; elle expire peu d'inſtants après dans mes bras. Sophie entre & me trouve mourante & ſans connaiſſance; je reviens de cet accablement. — Ma mere n'eſt plus! le chevalier n'eſt point mort! c'eſt tout ce que mon horrible ſituation me permet de dire..

Je reſtai pluſieurs jours dans un état qu'il eſt impoſſible de repréſenter. On imagineroit qu'en ce moment tous les coups m'avoient frappée; moi-même, je croyois avoir épuiſé ma malheureuſe deſtinée: j'étois cependant réſervée à des diſgraces encore plus accablantes.

L'image de St. Albon vivant, venoit ſe joindre à celle de ma mere, & je l'avouerai à ma honte, le premier de ces objets abſorboit mon ame. Ma mere n'avoit mes larmes qu'après le chevalier; une foule de ſentimens oppoſés m'agitoit. Je me diſois : quoi!

St. Albon n'eſt point dans le tombeau ! il reſpire ! je n'ai point à pleurer ſa mort ! Ah ! tous mes maux ſont finis ; il voit la lumiere : il m'importe peu d'en être bientôt privée pour jamais ... Si du moins il ſçavoit combien je l'aime, que c'eſt pour lui que je meurs ! Enſuite j'ajoutois : il vit, & il ne s'informe pas ſi j'exiſte, quelle eſt ma ſituation ; ſi je brule encore !.. il m'aura oubliée !.. Je finiſſois par me livrer à toutes les fureurs de la jalouſie ; je m'écriois : oh ! il en aime une autre ; une autre eſt ſon épouſe, ſon amante..Mon ame étoit ramenée ſans ceſſe ſur ce dernier tableau, & qu'il me déchiroit le cœur ! Le dirai-je ? il y avoit des inſtans où je doutois ſi je n'aurois pas mieux aimé St. Albon parmi les morts, que St. Albon jouiſſant de la vie ; des larmes données à ſa mémoire, avoient une certaine douceur que ne pouvoient avoir des pleurs que peut-être faiſoit couler le ſoupçon de ſon infidélité ; car je cherchois en vain à m'en impoſer : ſi mon cœur héſitoit encore, mon eſprit ne balançoit plus à croire que le chevalier m'avoit trahie ; l'idée la plus favorable qu'il m'étoit permis d'embraſſer comme une illuſion qui trompoit ma douleur, c'étoit qu'il ignoroit mon ſort. Bientôt je repouſſois toutes ces affreuſes images. — Eh bien, qu'il vive ! qu'il ſoit

heureux ! ſon bonheur me ſuffit ; eſt-ce à moi de connaître un ſemblable ſupplice ? ô mon Dieu, mon Dieu, une ame qui t'aime uniquement, eſt-elle expoſée à de pareilles agitations ?

Ce n'étoit donc pas aſſez de tous mes tourments : la jalouſie étoit venue me conſumer de ſes feux ; cette furie impitoyable me pourſuivoit par-tout ; je la portois dans mon ſein, juſqu'au ſanctuaire ; j'implorois vainement un remede contre ce fatal poiſon. Sophie, malgré ſon extrême piété, ne ſe laſſoit point de me plaindre & de me repréſenter mes devoirs ; elle employoit la voix de l'amitié, celle de la religion ; elle me montroit un Dieu infini dans ſa clémence, mais cependant fatigué d'offrir au coupable un pardon qu'il s'obſtine à ne point mériter.

On parloit beaucoup à notre abbaye d'un religieux célébre par le nombre de converſions qu'il avoit opérées : je conçus le deſſein de le voir, & de réclamer ſes ſecours contre une malheureuſe paſſion que le tems ne pouvoit détruire. Sophie approuva mon projet ; elle écrivit à ce religieux : il répondit qu'il ſe rendroit inceſſamment auprès de nous. Ah ! ma chere amie, dis-je à ma bienfaictrice, je

brule de voir cet homme reſpectable ; Dieu peut-être l'a deſtiné pour marquer un terme à mes peines ; je lui avouerai tout, ma chere Sophie, je lui avouerai tout ; il lira dans mon cœur ; il connaîtra toutes mes bleſſures : eh ! me refuſeroit-il ſa compaſſion ? Qui la mérite plus que moi ? s'il alloit triompher d'un ſouvenir que je dois rejetter ! s'il alloit me rappeller à la tranquillité, à la religion ! ſi je pouvois enfin étouffer ce ſentiment, la ſource de toutes mes afflictions, & de toutes mes faibleſſes !

Ce religieux arrive ; on l'appelloit Théodoſe. Sophie me conduit dans une chapelle peu éclairée ; j'avois mon voile baiſſé ; & je marchois en tremblant. Mon pere, dit mon amie, voici ma ſœur pour laquelle j'ai ſollicité votre appui ; elle en a beſoin ; & elle eſt digne de recevoir vos conſeils. Mes conſeils, répond Théodoſe, ſeront ſincères : je deſire qu'ils produiſent un heureux effet ; j'oſe avancer que la vérité même les dictera, & j'y ajouterai la conviction de l'expérience. Le ton de voix de ce religieux jetta dans mon ame un trouble dont je ne pouvois démêler la cauſe. Sophie nous laiſſe ſeuls ; il me fait aſſeoir à quelque diſtance de lui. Je reſte un peu de tems ſans ouvrir la bouche ; enfin je prends la parole

au milieu des larmes.— Ces pleurs, mon pere, ſont moins le fruit du repentir que d'un ſentiment peu fait pour mon état ; je m'en accuſe ſans ceſſe devant Dieu, & je ne lui offre que d'impuiſſants remords. Mon deſſein eſt de vous déclarer toute l'étendue de mes fautes, de vous en montrer le principe, les progrès, la violence : vous daignerez me prêter des armes pour me vaincre. Oui, mon pere, vous voyez une femme malheureuſe, une femme coupable, indigne de porter ce bandeau ſacré, révoltée contre la raiſon, l'honneur, contre Dieu, Dieu lui-même ; l'amour le plus profane & le plus criminel me dévore. Vous aimez, interrompt Théodoſe avec vivacité & en gardant le ſilence quelques minutes ! ma ſœur, je vous condamne, & je vous plains. L'amour eſt la plus dangereuſe des paſſions ; hélas ! c'eſt peut-être celle qui nous égare davantage ; mon devoir me deffend de vous le diſſimuler : l'amour eſt pour vous un crime qui vous attirera toute la colere du ciel ; Dieu ſeul doit être l'objet de vos penſées ; voilà votre unique époux. Ne vous aveuglez point : on ne peut lui être infidele impunément ; & ſi nous écartions la religion, & que nous ne vouluſſions nous en rapporter qu'aux lumieres de cette raiſon humaine ſi bornée dans

dans ſes connaiſſances ; je vous demanderois quel eſt votre eſpoir. — Mon eſpoir, mon pere, mon eſpoir eſt ... de mourir déchirée de regrets, de douleur, de remords, odieuſe à moi-même, redoutant de lever les yeux vers ce ciel que j'offenſe... Ah ! mon pere, ramenez-moi à Dieu ; je brule d'y retourner, & je n'en ai pas la force ; aidez-moi, aidez-moi ; que mes regards ne s'abbaiſſent plus ſur le monde, ſur ce monde où j'ai trouvé mes maux, ma ruine.... — Puiſſé-je, ma ſœur, combattre un penchant ſi funeſte, deſſiller vos yeux, vous faire enviſager la vérité, le ſort terrible qui vous attend ! Que l'homme eſt malheureux, quand il ne ſçait point s'armer contre ſon propre cœur ! Ma ſœur ... je l'ai éprouvé.

Théodoſe accompagne ces mots d'un profond ſoupir ; il pourſuit :

Je ne puis vous épargner le récit des circonſtances de cette paſſion malheureuſe. — Cette paſſion, mon pere, eſt née en quelque ſorte avec moi ; j'aimois un jeune homme qui avoit pour moi la même tendreſſe ; il aſpiroit à ma main ; nos familles étoient d'accord ; ma mere enſuite s'oppoſa à notre mariage, elle m'apprit la mort de mon amant : j'avois tout perdu, je

l'aimois plus que jamais ; je renonçai à la ſociété ; je m'enchaînai à Dieu par des nœuds, qui me coûtent bien des larmes, & depuis, j'ai appris que cet objet de mon amour éternel, de mes fautes, étoit vivant.

Je compris par le ton de Théodoſe, que ces dernieres paroles l'avoient troublé. Ma ſœur, répliqua-t-il avec un embarras qui le trahiſſoit... ma ſœur... de ſemblables revers ... je connais une perſonne qui en a eſſuyés d'auſſi cruels, oui, d'auſſi cruels ... voici de quelle façon elle s'eſt conduite : privée de tout ce qui pouvoit l'attacher ſur la terre, elle a couru dans les bras du ſuprême conſolateur ; elle lui a offert ſes larmes ; elle repouſſe une image qui vient toujours la déſoler : mais elle ne ceſſe de pleurer devant Dieu, & Dieu en aura pitié.. Croyez-moi, ma ſœur, tout change, tout varie, tout meurt autour de nous, tout meurt, & en élevant nos penſées à Dieu, nous nous uniſſons à lui, nous jouiſſons d'avance des douceurs de l'immortalité. Ah ! ma ſœur.. —Vous pleurez, mon pere ! eh pourquoi ces pleurs ? —Pourquoi ces pleurs ? vous me rappelez .. ma ſœur, armons-nous tous deux de fermeté ; c'eſt à moi d'avoir plus de courage que vous, de vous tracer le chemin où déſormais vous devez marcher. Il faut donc vous ſubjuguer, briſer votre cœur,

ne plus détourner les yeux sur ce monde qui passe, qui se détruit ; n'ayez vos regards fixés que sur ce grand tableau devant lequel s'évanouissent tous les autres objets, l'éternité, ma sœur, l'éternité : voilà tout ce que vous devez envisager ; songez qu'il est un terme à la vie, & que nous renaissons pour une félicité durable, ou pour des tourments sans fin ; contemplez-vous sans cesse étendue sur le lit de mort, relevant votre paupiere appesantie pour voir fumer le flambeau funéraire, pour voir votre linceul se déployer... C'est alors, ma sœur, que nous voudrions n'avoir jamais aimé que Dieu. — Eh bien, mon pere, que faut-il faire ? parlez, parlez ; ordonnez. — Ce qu'il faut faire, ma sœur ? chasser loin de vous tout ce qui vous retraceroit la plus faible idée de cet amour criminel ; oublier tout ; vous consacrer toute entiere à l'unique soin de plaire à Dieu, ne vivre que pour lui, que pour lui seul.

J'écoutois ce religieux avec attention ; ses discours passoient dans mon ame, s'y imprimoient en caracteres de feu ; je m'écrie : mon pere, je vous obéirai ; oui, je vous obéirai ; je vais m'arracher le cœur, remettre dans vos mains un monument de tendresse, l'ouvrage de mon amour, que j'ai composé d'après

une image trop profondément gravée dans ma mémoire : le voici ce fatal portrait que j'avois caché juſqu'ici à tous les yeux, que j'ai tant de fois arroſé de mes larmes, à qui j'ai tant de fois adreſſé mes ſoupirs, mes gémiſſements ; mon pere, il faiſoit toute ma conſolation : mais il faut tout vous ſacrifier, s'immoler entierement à Dieu ... qu'il prenne donc ma vie.

Auſſitôt je donne à ce religieux le portrait de St. Albon, que j'avois retiré de mon ſein. Théodoſe ne l'a pas plutôt reçu, que j'entends un cri, & preſque en même tems le bruit d'une chûte ; je leve mon voile : j'apperçois ce religieux étendu ſans connaiſſance ſur la terre ; je vole à lui pour le ſecourir ; je reconnais ... St. Albon ... St. Albon lui-même ; il tenoit encore mon portrait d'une main tremblante.

Laiſſez-moi, ma fille, m'arrêter quelques inſtans ſur cette ſituation ſi frappante pour la triſte Euphémie : elle remplit encore mon ame.

Je n'eus pas la force de prononcer une parole ; je tombai évanouie ; revenue à moi, je vis le chevalier à mes pieds. C'eſt-vous, s'écrie-t-il ! c'eſt-vous, ma chere Conſtance ! quoi ! vous vivez ! vous vivez ! levez donc les yeux ſur l'amant le plus tendre, le plus fidele & le plus infortuné... Non, je n'ai jamais ceſſé de t'adorer, je te re-

trouve ! tu vis ! & tu es liée aux autels !.. je romprai tous ces nœuds. — Que dites-vous, St. Albon ? quel eſt votre égarement ? oui, je reſpire, mais pour mourir mille fois à chaque inſtant, mais pour n'être jamais à vous ; St. Albon..... j'appartiens à Dieu, nous l'offenſons ; ah ! étoit-ce là le ſecours que j'attendois ?

Le chevalier, tranſporté de fureur, éclatoit en ſanglots, en menaces ; toute l'impétuoſité des paſſions l'agitoit ; je partageois la violence de ſes mouvements ; je parlois de mon amour, de mes devoirs ; j'accuſois la terre, le ciel ; mon ame étoit emportée par des orages ſucceſſifs, de la religion à la tendreſſe, du repentir à de nouveaux parjures ; j'appris à St. Albon tout ce que j'avois ſouffert depuis notre ſéparation ; que j'avois reçu une lettre d'un caractere inconnu, où l'on m'annonçoit qu'il étoit marié ; que ma mere enſuite étoit venue me dire qu'il avoit perdu la vie ; qu'enfin quelques moments avant que d'expirer, elle m'avoit déclaré que la nouvelle étoit fauſſe. St. Albon à ſon tour me dit qu'on avoit employé le même artifice pour le tromper ; ma mere m'avoit fait paſſer pour morte ; frappé de cet évenement imprévu, plongé dans la douleur la plus ſombre, il s'étoit déterminé tout à coup à quitter le monde, & à en-

braſſer l'état monaſtique, perſuadé qu'il n'y avoit que Dieu ſeul qui pût occuper dans ſon cœur la place que ma mémoire y avoit toujours conſervée. Il m'avoua qu'il s'étoit abuſé, quand il avoit pris pour de purs ſentiments de religion, cette ſenſibilité qui n'avoit ceſſé de l'animer ; il éprouvoit, continua-t-il, que jamais l'amour n'étoit ſorti de ſon cœur ; ſon ame en me retrouvant, avoit repris toute la fureur des paſſions ; il ſe rejettoit ſur l'abominable trahiſon qu'on nous avoit faite ; il prétendoit que nous pouvions nous affranchir de nos fers ; jugez, ma chere fille, de l'excès de notre aveuglement : il me propoſoit de m'emmener en Hollande, au bout de la terre, s'il le falloit ; tous les lieux, ajoutoit-il, me ſont égaux, pourvu qu'il me ſoit permis de vivre avec tout ce que j'aime ; tu embelliras les climats les plus ſauvages ; je n'ai vu que toi dans l'univers ; toi ſeule ſuffiras à mon bonheur ; que dis-je ? je te devrai d'éternels plaiſirs ; la vertu ne ſera point ſéparée de notre amour. Dieu nous avoit faits l'un pour l'autre : je l'adorerai dans toi, dans toi que je nommerai ma tendre amie, mon épouſe ; non, je ne crois point que notre union ſoit un crime aux yeux de ce bienfaiteur ſuprême ; il la bénira, il acceptera nos vœux & nos hommages ;

n'appréhende pas que la misere empoisonne nos jours ; Constance, aime moi, & je me soumettrai à tout avec joie ; si tu vis, si je te suis toujours cher, il n'est point d'état vil à mes yeux ; je déchirerai le sein de la terre, je l'arroserai de mes sueurs, de mes larmes, je n'en rougirai point ; on sçaura que je suis prêt à tout faire, à tout souffrir pour l'amour, pour Constance...

Je voulus surmonter ma faiblesse, opposer au chevalier l'honneur, mon devoir, le ciel, lui montrer plus de courage que je n'en avois en effet. Refuses-tu de me suivre, poursuit-il ? as-tu cessé de m'aimer ? je me jette à tes genoux ; vois mon désespoir : il égale mon amour, c'est te dire à quel point la fureur me transportera, si je ne puis te toucher ; parle, quel est ton dessein ?

Je lui marque encore la plus forte répugnance au sacrifice qu'il exige de moi ; cependant je lui demande quelques jours pour me décider. Quelques jours, me répond-il ? ce soir, à minuit, je t'arrache de ces lieux, ou je me perce le cœur de cent coups de poignard ; toi-même tu l'auras conduit dans ce cœur qui n'adore que toi ; si tu évites ma vue, j'ordonnerai qu'on apporte mon cadavre à tes pieds ; ton

inhumanité du moins ne te défendra point de lui accorder des larmes. — St. Albon, que dites-vous ? ce que j'ai réſolu de faire, continue-t-il, telle eſt ma deſtinée, ſi tu héſites un ſeul inſtant.

Hélas ! livrée à vingt combats différents, partagée entre Dieu & un homme, cédant enfin à cet éternel tiran de ma vie, à mon amour, je donnai ma parole, je promis tout ; & St. Albon, le ſoir même, devoit, par une iſſue ſecrete qui aboutiſſoit à une chapelle ſouterraine, ſe rendre auprès de moi ; j'abandonnois pour jamais le cloître, l'honneur, la religion ; tous mes liens étoient rompus : voilà où m'avoit entraînée ma paſſion !

Quelle journée pour moi ! quel bouleverſement dans mon ame ! Sophie n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir de mon trouble : tout me trahiſſoit & déceloit mon agitation ; cette reſpectable amie me demanda la cauſe de cette émotion ſurnaturelle ; j'eus la force de me taire ; elle étoit bien éloignée d'imaginer que l'auteur de ce déſordre affreux étoit ce Theodoſe dont elle m'avoit vanté le zele & les lumieres ; je comptois les heures, les minutes ; j'attendois avec impatience le fatal inſtant, & je le redoutois comme celui de la mort même ; je voulois tout dévoiler à

Sophie, & je rejettois enſuite cette réſolution ; je ne ſçavois à quelle idée, à quel ſentiment m'arrêter. D'un côté j'entendois la religion me rappeller dans ſon ſein comme une mere tendre qui gémiroit après ſon fils unique qui voudroit l'abandonner ; je voyois Dieu ſe lever, prendre la foudre, m'en écraſer : de l'autre côté c'étoit le corps tout ſanglant de St. Albon qui frappoit mes regards ; il me montroit ſon cœur déchiré, ſon cœur palpitant ; il me diſoit : contemple ton ouvrage ; voilà ce cœur qui t'a aimé ; c'eſt ſous tes coups qu'il a perdu la vie.

Il étoit décidé que l'amour feroit à jamais mes crimes & mes malheurs : il l'emporte. Dix heures venoient de ſonner ; toute la communauté repoſoit. Je paſſe devant la cellule de Sophie ; je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques moments à ſa porte, de me dire à moi-même ; je trahis donc auſſi mon amie ! elle, dont la tendreſſe étoit ſi pure, qui ne m'entretenoit que de la vertu, de cette vertu à laquelle je renonce pour toujours. Tu dors, Sophie ! ah ! le crime ne connait point le repos.

Je me rends donc à cette chapelle que j'avois indiquée à St. Albon. Dans toute autre circonſtance, la

terreur eut glacé mes ſens. Cette chapelle étoit conſacrée à la ſépulture de l'ancienne maiſon de ***; c'étoit un amas de vieux tombeaux mutilés par le tems, & ſur leſquels mon imagination allarmée me repréſentoit la mort aſſiſe. A peine eus-je fait quelques pas dans ce réduit ſombre, que la peur combattit encore davantage un amour trop audacieux. Je ſentois la terre trembler & mugir ſous mes pas; je voyois s'entrouvrir ces maufolées, les pierres de ces ſépulcres s'agiter, ſe lever, les morts qu'ils renformoient en ſortir dépouillés de leurs linceuls, croître, s'aggrandir, toucher de leurs front pâles & livides la voute de la chapelle; je les voyois venir à moi, m'arrêter; ils me reprochoient d'un ton lugubre ma démarche ſacrilége; ils m'entraînoient avec eux dans la tombe; j'entendois de tous côtés retentir une voix ſombre & menaçante: malheureuſe! tu vas donc perdre le fruit de dix ans de vertus qui t'avoient tant couté! tu vas te livrer au deshonneur, à l'opprobre! tu trahis tout! tu mourras de miſere & de honte; tu reclameras ce Dieu que tu outrages: mais il ne t'écoutera plus, il ne ſera plus tems de l'implorer; il te frappera, & ſes chati-

mens ne finiſſent jamais. Je répondois dans le fond de mon cœur : mais on a ſurpris notre crédulité ; c'eſt la trahiſon qui nous a liés par ces nœuds ſacrés ; nos ames ne ſont-elles pas l'ouvrage de la divinité ? elle nous avoit unis, avant qu'on eût abuſé du miniſtere de la religion ; je retrouve mon premier époux ... Ton premier époux, me diſoit cette voix funèbre qui me pourſuivoit ! eh ! n'as-tu pas engagé ta foi à celui qui briſe tous les nœuds, & dont les liens ſont indiſſolubles ? qu'eſt-ce qu'un homme, l'univers, tout ce qui exiſte, devant Dieu ? Mon ame n'oppoſoit à cette conviction qu'un ſeul ſentiment qui revenoit toujours m'épouvanter : ſi je ne cede point à St. Albon, ſi je ne le ſuis pas, il ſe donnera la mort ; je le perdrai !

J'errois dans ce caveau, accablée de ma ſituation ; j'appuyois ma tête ſur ces tombeaux ; je m'en relevois pour regagner l'eſcalier qui conduiſoit à notre couvent ; je revenois, j'allois vers le ſouterrain par où St. Albon devoit s'introduire dans cette retraite ; je retournois à ces tombeaux ; je demeurois immobile, anéantie ; je tombois ſur mes genoux ; j'implorois le ciel. Minuit approchoit ; je me ſens toucher la main : eſt-ce vous St. Albon ? Que voulez-

vous dire, me répond une voix que je reconnais ? Je me trouve expirante dans les bras de Sophie. — Eh ! ma ſœur, quel eſt votre deſſein ? à cette heure ? dans ce lieu écarté.. — Mon deſſein.. Sophie ... mon deſſein ... je vous ai trompée ; j'allois vous fuir, m'arracher à mon état ... pour toujours, ſuivre St. Albon qui m'eſt rendu, que ſçais-je, mourir, mourir loin de vos yeux.

Mon ame étoit ſurchargée de douleurs & de remords : je l'épanche toute entiere dans le ſein de mon amie ; je lui apprends, au milieu des ſanglots qui me ſuffoquent, mon projet, mes combats, mes réſolutions, mon déſeſpoir. Oui, lui diſois-je, j'ai revu le chevalier ; je ſuis coupable de tous les crimes ; Dieu ne peut plus me pardonner ; fuyez-moi, généreuſe Sophie, fuyez-moi ; fuyez une malheureuſe femme qui veut courir à ſa perte, ſe deshonorer... Vous ne vous deshonorerez point, reprit Sophie avec cette fermeté & cet aſcendant que donne la vertu ; je vous connais ; vous pouvez vous égarer : mais l'honneur & la religion vous parleront toujours ; vous reviendrez à votre devoir, à ſa probité ; vous me ſuivrez. — Que je vous ſuive ! & ſçavez-vous que je plonge un poignard dans le cœur de St. Albon, ſi,

dans ce moment même, il ne m'emmene point ? &... je l'aime plus que jamais ! —Vous n'irez point, Euphémie, vous n'irez point vous couvrir d'un opprobre éternel. — Mais St. Albon.. —Je le verrai, je lui parlerai, je vous répons de ſes jours. Allons, venez avec moi ; craignez qu'on ne s'apperçoive de votre fuite ; votre trouble m'avoit allarmée ; en vain vous me le cachiez. J'ai couru à votre cellule ; l'amitié m'a donné des ſoupçons ; je vous ai cherchée par-tout ; je ſuis venu juſqu'ici ; n'y demeurons pas plus longtems. Appuyez-vous ſur mon bras.

Je faiſois quelques pas, & je m'arrêtois. — Ah ! malheureuſe amie, qu'allons-nous faire ? permettez du moins que je le voie, que je lui diſe un mot, un ſeul mot. — Vous ne le verrez point .. ceſſez de réſiſter à l'amitié, à Dieu qui vous parle par ma voix, qui vous ramene en ſon ſein ; je vous l'ai dit, c'eſt moi qui le verrai, qui le rappellerai à ſon état, à la vérité, au ciel qu'il veut trahir... C'eſt ici, ma tendre amie, qu'il faut s'immoler, qu'il faut que votre amour s'épure ; aimez St. Albon, mais aimez ſa vertu, ſon honneur, l'éternité de biens qui l'attend, s'il ſçait dompter une paſſion qui l'entraîne vers la terre ; un triomphe ſi éclatant vous élevera tous

deux vers le ciel, que l'homme doit ravir à force de combats & de victoires sur lui-même. Marchons.

Il sembloit en effet que Dieu m'imposoit ses loix par la bouche de Sophie ; elle m'entraîne désolée, mourante, noyée dans un torrent de larmes ; je m'écriois : cruelle amie ! je ne le verrai plus, je ne le verrai plus !.. vous nous percez le cœur à tous deux. — Je vous aime peut-être plus que moi-même, répliquoit Sophie : mais votre réputation & votre honneur me sont encore plus précieux que vos jours ; je préfererois votre mort à une existence criminelle, n'en doutez point. — Et m'interdirez-vous encore la consolation de lui écrire ? qu'il reçoive de moi une lettre, une lettre où soit toute mon ame. C'est à vous, continue la courageuse Sophie, de lui prescrire ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même ; servez-vous de l'empire que vous avez sur son cœur, pour le rendre à Dieu, le maître & le juge de l'un & de l'autre ; ordonnez-lui une absence éternelle, bannissez-le pour jamais de vos yeux, de votre ame. L'effort est grand sans doute, & je l'attends de mon amie... (elle m'embrasse)... Crois-tu, ma chere sœur, que je ne sois pas sensible à tes peines ? elles me font mourir comme toi : mais considere toute l'horreur

de la démarche où t'emportoit une aveugle paſſion! Je vais voir St. Albon; je lui parlerai; je lui porterai ta lettre, je lui porterai tes pleurs; il m'écoutera; il aura pitié de ta ſituation; il t'aime; voudroit-il ton deshonneur? — Eh bien, céleſte amie, divine bienfaitrice, diſpoſez de mon cœur, déchirez-le, regnez-y, faites y regner Dieu, la religion; je vais écrire à St. Albon, dites-lui bien...que je l'aime, que je l'adore.. non, dites-lui que je meurs de mon repentir, qu'il m'imite, qu'il n'offenſe plus ce Dieu... Sophie, dictez-moi.. comment lui annoncer? Sophie, aurai-je la force de lui apprendre que je ne dois point l'aimer?

Voici quelle fut ma lettre.

» Que direz-vous de moi, St. Albon? Au lieu de » vous voir, de tenir ma promeſſe, de céder à un » malheureux penchant, je vous écris, je vous an- » nonce que l'honneur, que la religion l'emporte, & » cette lettre eſt la derniere que vous recevrez de » moi. J'étois ſur les bords du précipice, j'en ai en- » viſagé toute l'horreur, & je vous entraînois dans » ma chûte. Qu'allions-nous faire? Nous expo- » ſer à tous les revers, à toutes les humiliations, » ſuites néceſſaires de notre démarche criminelle;

» mourir dans la honte & dans la douleur, ou traîner
» loin de notre patrie, mépriſés de tous les honnêtes
» gens, une vieilleſſe languiſſante, & conſumée de
» remords inutiles; ceſſer enfin de nous aimer, parce
» que l'amour ne ſçauroit ſubſiſter où l'eſtime ne peut
» être, & il nous étoit impoſſible de nous eſtimer,
» après avoir trahi des engagements auſſi ſaints que
» les nôtres. Oublions que nous nous ſommes vûs;
» mourons, s'il le faut, aux pieds des autels: mais
» apprenons à nous dompter, & que Dieu ſeul regne
» dans notre ame; St. Albon, on ne doit point ré-
» ſiſter à ce rival, qu'il triomphe entierement de
» nous! que votre image .. ô ciel .. oui, St. Albon,
» votre ſouvenir même eſt un crime .. n'ai-je pas été
» aſſez longtems coupable? Imitez-moi, quand c'étoit
» à vous à me donner l'exemple; imitez-moi; ne
» ſongez qu'aux maux que je vous ai cauſés, ou plu-
» tôt ne vous rempliſſez que de vos devoirs; ne voyez
» dans Conſtance qu'une infortunée .. dont vous ne
» devez point être le complice.. Ah! j'éteindrai dans
» des torrens de larmes ces feux ... je les éteindrai..
» Que dis-je? St. Albon, n'appercevez point le trou-
» ble de mon ame; ne voyez point les pleurs qui ar-
» roſent ce billet .. ſi je vous ſuis chere .. quel mot

m'eſt

» m'eſt échappé ! Souvenez-vous que vos jours ſont » les miens, que ſi vous y attentiez, ce ſeroit mon » cœur que vous perceriez ; vivez pour me plaindre, » pour me pleurer .. non, chevalier, vivez pour m'ou- » blier, pour vous repentir. Nous ne nous rever- » rons donc plus ! Adieu .. adieu pour toujours.. Ah ! » cruel devoir ! Malheureuſe ! ne te laſſeras-tu point » d'offenſer le ciel ? St. Albon ... ſurtout conſervez » vos jours. «

J'expirois dans les ſanglots ; je voulois en écrire davantage ; eh ! comment aurois-je pu confier au papier tous les ſentiments qui m'agitoient ? Sophie s'empara de cette lettre. Arrêtez, lui dis-je, je n'ai point aſſez épanché mon ame, mes pleurs.. Ah ! que je lui parle, que je lui parle, Sophie ; vous ſerez préſente à notre entretien ; penſez-vous que c'eſt pour la derniere fois... Non, répond mon amie, vous ne le verrez point ; cette lettre ſuffira pour le toucher ; repoſez-vous ſur moi du ſoin d'exprimer vos regrets, vos remords : Euphémie, c'eſt la ſeule vertu qui vous reſte à tous deux ; ne repouſſez point le repentir ; c'eſt un effet de la grace, & Dieu ne s'eſt point encore éloigné de vous ; je vais... Je vous ſuivrai, m'écriai-je... Sophie ne me dit que ce mot :

Euphémie : mais elle le prononça d'un ton ſi impoſant, qu'elle m'enchaîna en quelque ſorte à la place où j'étois ; tant la vertu a d'empire ſur l'humaine faibleſſe ! Je m'abandonnois au déſeſpoir. —Eh bien ! cruelle, je vous obéirai ; vous ſerez ſatisfaite ; je ne verrai point St. Albon ; vous me retrouverez expirante ; je n'exiſterai plus. Allez plutôt lui annoncer ma mort ; allez, barbare, vous applaudir à ſes yeux de votre inhumanité... Ah ! reſpectable amie, pardonnez, pardonnez à mon égarement ; Sophie, je ſens tout le prix de vos bienfaits : mais l'amour... Je ne connais rien, je ne vois rien que St. Albon. Je ne ſçais ce que je réſoudrai .. ce que je dois.. Vous ne voulez point que je vous accompagne ! Attendez-moi ici, répond Sophie. Enfermez-moi donc dans cette cellule, répliquai-je avec fureur ; puiſſiez-vous me cacher, m'enſevelir dans le centre de la terre ! Si vous ne me retenez, je ne vous promets point ... j'irai, je volerai ſur vos pas. Je n'ai plus de raiſon ; l'honneur, le ciel, tout ſe tait dans mon ame, hors ce malheureux amour.

Sophie m'embraſſe, tire ſur elle la porte qu'elle avoit eu la précaution de fermer à la clef. —Elle eſt partie ! elle va voir St. Albon ! hélas ! que va-t-elle

lui dire ? En ce moment il m'attend, il m'attend ! j'étois à lui pour jamais, & pour jamais je m'en ſépare ! ah ! Dieu, Dieu ! quel plus grand ſacrifice exigerois-tu ?

J'étois étendue ſur la terre que j'inondois de mes larmes : qu'eſt-ce que la mort auprès de ſemblables ſituations ? tous les tourments, tous les déchirements de cœur, je les éprouvois en cet horrible inſtant ; je formois des cris inarticulés. Sophie rentre ; je me releve avec tranſport : — Qu'a-t-il dit ?.. vivra-t-il ?.. m'aimera-t-il ?.. a-t-il bien promis de ne me plus aimer, de m'oublier ? Sophie, eſt-il bien vrai qu'il épargnera ſes jours ? Elle me rend un compte exact de ſon entretien avec St. Albon ; il s'étoit trouvé dans la chapelle à l'heure indiquée ; ſon étonnement à la vue de Sophie qu'il avoit priſe d'abord pour moi, ſa douleur, ſon déſeſpoir, la promeſſe qu'il avoit faite, puiſque c'étoit moi qui lui impoſois cette loi, de reſter attaché à ſon état, de retourner au ſein de Dieu, de vivre enfin, tout me fut rapporté fidelement ; Sophie ne prononçoit pas un mot qu'il ne me perçât le cœur de mille traits. Jouiſſez de votre triomphe, lui dis-je ; vous devez être contente : il ne me reſte plus qu'à mourir.

Sophie avoit une piété trop véritable, une amitié

trop vive & trop pure, pour ne me point pardonner tous ces tranſports que m'arrachoit l'excès de mon égarement ; elle ne me répondoit que par un redoublement de zèle, que par des ſoins de la plus tendre amie ; elle pleuroit avec moi ; ma vie n'étoit plus qu'une langueur continuelle ; le tombeau étoit tout ce que je voyois, tout ce que j'eſperois. Je reçois une lettre de Hollande, j'y lis ces mots :

» Je vous avois promis de reſpecter une éxiſtence » qui eſt bien plus la vôtre que la mienne ; j'ai tenu » ma parole ; je vis, mais pour être le plus malheu- » reux des hommes, vous adorant plus que jamais, & » convaincu que je n'étois point aimé, puiſque vous » avez pu refuſer de faire mon bonheur. J'ai le cha- » grin d'avoir tenté une démarche inutile, de m'être » deshonoré aux yeux du monde entier, à mes pro- » pres regards ; j'ai été forcé de quitter mon état ; » j'ignore par quelle fatalité mes ſupérieurs ont été » inſtruits de mon projet : ils ont ſçu tout ; ils ont » ſçu auſſi que vous avez eu aſſez de vertu pour » triompher d'un amour, qui ne finira qu'avec ma vie. » Jouiſſez de cette fermeté que j'admire, & qui m'eſt » ſi funeſte : pour moi, je ſuis bien loin de vous imi- » ter ; mon unique occupation eſt de penſer à vous,

» de me remplir de votre image. N'allez pas croire
» que la crainte du châtiment m'ait fait prendre le
» parti de m'affranchir d'un joug que vous m'avez
» rendu odieux ; j'ai appréhendé avec raiſon, lorſ-
» que je ſerois privé de la liberté & ſoumis aux pu-
» nitions impoſées par nos ſtatuts, de ne pouvoir
» être informé ſi vous viviez, ſi vous daigniez me
» plaindre. Eh ! me refuſeriez-vous la pitié ? votre
» devoir, le ciel vous interdiroient-ils un faible té-
» moignage de compaſſion ? Je ne vous parlerai plus
» d'un ſentiment né avec nous, qui ne devoit nous
» quitter qu'au dernier ſoupir ; non, je ne vous en
» parlerai plus. Sans doute, il y a des douceurs atta-
» chées à la pratique de la religion, à l'obſervation de
» ſes loix ; je ne puis plus goûter ce bonheur. Ah !
» c'en eſt fait ; mon deſtin eſt de ſentir toute l'énor-
» mité de ma faute, & de ne pouvoir y remédier.
» Faſſe le ciel que vous retrouviez ce repos auquel il
» ne m'eſt plus permis d'aſpirer ! Oubliez-moi.. Eh !
» qu'eſt-il beſoin que je vous invite à me bannir de
» votre cœur ? dois-je douter de votre indifference ?
» Ma tendreſſe cependant étoit ſi pure, ſi vive, ſi dé-
» ſintereſſée ! Ah ! Conſtance, offenſe-t-on le ciel
» lorſqu'on aime ainſi ? Du moins écrivez-moi ; ſou-

» tenez-moi; parlez-moi de mes devoirs, de la vertu, » de nos malheurs; écrivez-moi; ſongez que mon » ame vole déjà toute entiere au-devant de ces lettres » ſi deſirées. Vous aurez moins horreur de mon infi- » délité, lorſque vous vous reſſouviendrez que l'arti- » fice a tiſſu les liens qui nous enchaînerent l'un & » l'autre; que c'étoit la douleur de vous avoir perdue » qui m'a pu conduire dans le cloître. Vous vivez, » je vous ai revue, & je ne puis vous poſſéder! Y au- » roit-il encore pour moi de nouveaux malheurs à » craindre? Conſtance, duſſiez-vous me haïr, me dé- » teſter...que je n'aye point votre mort à pleurer. »

Il y avoit encore quelques lignes qu'on ne pouvoit lire, & qui étoient effacées par des larmes. De quels nouveaux coups je fus frappée! Liſez, dis-je à Sophie, en lui remettant cette lettre; y a-t-il pour moi une ſource inépuiſable de douleurs? O mon Dieu! ſi j'ai pu t'offenſer, ne m'as-tu point aſſez punie? Voilà donc St. Albon, condamné à traîner des jours ſouil- lés d'opprobres, le partage d'un apoſtat! & c'eſt moi qui l'ai pouſſé dans ce précipice effroyable!

Je voulois me donner la mort; j'avois perdu toute idée de religion; j'étois tombée dans un ſombre dé- ſeſpoir; mon ange tutelaire, Sophie me rappelloit par dégrés à la vie, à cette piété ſi conſolante; elle

me preſſoit d'envoyer à St. Albon une lettre où tout mon pouvoir fût employé pour l'engager à rentrer dans le cloître. Mais, diſois-je à mon amie, ſi St. Albon alloit ſubir une punition ! ſi j'étois la cauſe qu'il ſouffrît un ſeul jour, un ſeul inſtant ! Ne craignez point ; me répondoit Sophie ; on recevra St. Albon avec douceur : la religion n'inſpire point d'autres ſentiments ; ramené par le repentir, il ſera aſſuré de l'indulgence de ſes ſupérieurs ; ils borneront ſa peine à quelques remontrances dictées par le zèle. Enviſagez tout ce que le chevalier vous devra, l'honneur, l'eſtime de ſes compatriotes, bien plus, le retour à la vertu, à la religion, le bonheur de rentrer en grace avec ce maître ſuprême, infini dans ſes vengeances comme dans ſes bontés. Ouvrez les yeux, ma chere Euphémie : frémiſſez du châtiment terrible qui menace ce malheureux, s'il meurt affranchi du joug que Dieu même nous impoſe. C'eſt alors qu'il faudroit le pleurer, & toutes vos larmes, ma ſœur, ne l'arracheroient point à un ſupplice éternel.

Vaincue par les diſcours de Sophie, j'écris donc à St. Albon ; elle me conduiſit la plume, & ne m'accorda pas la moindre expreſſion qui eut pu

réveiller un amour trop malheureux ; je ne parlois au chevalier que de ſes devoirs, que de l'obligation où il étoit de ſe rendre à ſes liens ſacrés. Cette lettre me paraiſſoit dure : qu'elle étoit loin d'exprimer les tranſports qui m'agitoient ! Sophie y joignit une des ſiennes. Je comptois les jours, les heures juſqu'au moment où je devois recevoir la réponſe. Ah ! me diſois-je, j'étois bien perſuadée que cette lettre affligeroit St. Albon ; je lui aurai cauſé la mort ! Si j'avois pu lui tracer un mot, un ſeul mot ... s'il ſçavoit que je l'aime encore ... cruelle Sophie ! vous n'avez pas mon cœur !

Je paſſai pluſieurs années dans un tourment qui ne peut ſe concevoir. Souvent j'accablois de reproches mon amie ; c'étoit elle qui m'avoit dicté cette lettre fatale ; enſuite je la priois de m'excuſer. Je connaiſſois trop l'acharnement de mon malheur pour être incertaine ſur le ſort du chevalier ; je ne doutois point qu'il n'eût perdu la vie, & que ce ne fût moi qui lui euſſe porté le coup mortel.

Sophie & moi, par un évenement étranger au récit de mes infortunes, nous fumes transferées dans ce couvent ; je rends graces au ciel de m'y avoir conduite : je vous y ai connue ; j'ai pu vous

adreſſer mes derniers ſoupirs : car je regarde, ma fille, l'écrit que je vous envoie, comme les reſtes d'une ame qui eſt prête à me quitter.

Le changement de demeure n'en avoit point apporté à mes ſentiments ; & dans quels lieux aurois-je pu me ſouſtraire à cette funeſte paſſion ? Je me promenois ſeule, un ſoir, dans notre jardin ; la rêverie m'avoit entraînée au bout d'une allée obſcure : la mélancolie cherche toujours les endroits les plus ſombres ; le chagrin auroit-il ſes plaiſirs, & l'ame trouveroit-elle de la douceur à ſe pénétrer du ſujet de ſes peines, & à pleurer ſur elle-même ? Vous ſçavez que nos murs touchent à ceux du couvent des religieux de***. Je ſuis tout à coup épouvantée par des gémiſſements, que je ne pouvois diſtinguer ; je croyois me tromper ; j'avance : le bruit augmentoit à meſure que j'approchois ; bientôt des ſons plus articulés frappent mon oreille ; j'entends diſtinctement ces paroles : » Je ne demande point qu'on me délivre de ma » priſon ; tout ce que j'implore de l'humanité, c'eſt » de faire parvenir une lettre à ſon adreſſe... « J'apperçois de la lueur à travers les pierres qui ſe mouvoient : la frayeur me ſaiſit ; je veux fuir ; un mouvement plus fort que moi, & que je n'aurois

pu définir, me ramene ; je prête mon ſecours pour écarter ces pierres ; pluſieurs ſe briſent & roulent à la fois ; quelle image me frappe ! un homme enchaîné au milieu du corps, dans un cachot éclairé d'une lampe ; près de la muraille étoit une table ſur laquelle il y avoit quelques livres & une tête de mort. Je n'ai point reclamé votre ſecours, me dit ce malheureux, pour me ſauver de ce tombeau ; j'y veux mourir ; daignez ſeulement vous charger de cette lettre... Je ne le laiſſe pas achever ; je pouſſe un cri affreux, & je tombe à ſes pieds. Je r'ouvre les yeux. —St. Albon, c'eſt vous! Il leve la tête.—Conſtance ! St. Albon, (En effet c'étoit lui-même) ne put prononcer que mon nom ; ſa bouche étoit demeurée entr'ouverte, ſes yeux égarés ; il me tendoit les bras.

Ah ! ma chere fille, quel ſpectacle ! Quoi ! m'écriai-je, c'eſt vous, cher infortuné ! Que vois-je ... Votre ouvrage, me répond-il ; il n'importe ; je bénis dans vos coups, ceux de la Providence. Conſtance, c'eſt Théodoſe que vous retrouvez ; S. Albon n'exiſte plus ; Dieu triomphe enfin. Je vous avois tracé avec mon ſang même cette lettre où je vous reprochois votre inhumanité, où je vous repréſentois que la religion ne défendoit point que vous fuſſiez ſenſible à ma cruelle ſituation.

Je prends cette lettre que j'arroſe de mes larmes. Jugez, pourſuit St. Albon, de votre pouvoir ſur moi. Vous m'écrivez en Hollande : plus docile encore à votre voix qu'à celle de mon devoir, je revole vers la France ; je cours me jetter aux pieds d'un de nos ſupérieurs, lui montrer mon repentir ; je ne lui cache point que c'étoit vous qui me rameniez à mon état ; je m'applaudiſſois de votre victoire, & je me promettois de vous en inſtruire : on n'a point égard à ma franchiſe & à mes remords ; pour toute réponſe, on m'entraîne dans ce ſouterrain, où Dieu, depuis cinq années, ſans doute pour me donner le tems de pleurer mes fautes, entretient un ſouffle expirant. Conſtance ! je ſuis nourri du pain de la douleur, & je m'abreuve de mes larmes ; ce Dieu ſuprême m'a éclairé du flambeau de l'infortune ; c'eſt ce que je vous apprenois par cet écrit que je vous prie de conſerver ; vous y verrez combien je gémis de mes égarements, que mon ame... non, Conſtance, non, mon amour ne doit plus vous offenſer, ni irriter le ciel : c'eſt l'attachement le plus pur, c'eſt la tendreſſe innocente d'un frere pour une ſœur qui, après Dieu, eſt ce qu'il aime le plus ; je ne vous demande que vos pleurs, que vos prieres ; adreſſez-les à cet Etre ſi bien-

faiſant ; obtenez-en mon pardon. Je vous l'ai dit ; je ne cherchois point à ſortir de ce cachot ; je voulois ſeulement que vous fuſſiez informée que je reſpire encore, que mon cœur eſt changé... Me tromperois-je, Conſtance ? Votre vue ... Dieu, Dieu permettra que vous receviez mes derniers ſoupirs.

Eſt-il poſſible, ma chere fille, d'exprimer tout ce que je ſouffrois ? Mes yeux étoient fixés ſur St. Albon ; je ne pouvois former que des cris ; j'étouffois dans les ſanglots. — Quoi ! St. Albon, c'eſt vous, c'eſt vous que j'ai plongé dans ce gouffre de malheurs ! Je vous ai chargé de ces chaînes ! — Je les ſupporte avec plaiſir, puiſque je vous ai obéi ; vous m'avez rendu à Dieu ; je veux vivre & mourir pour lui ; j'ai eu la conſolation de vous voir... Ah ! Conſtance, fuyez-moi, fuyez... je ſens ... je ſens que pour ceſſer de vous aimer, il faut que je ceſſe d'exiſter.

Et auſſitôt il prend dans ſes mains cette tête de mort qui étoit devant lui : voilà, continue-t-il d'une voix lugubre, ce que je vais bientôt devenir ! que cette image ſoit entre vous & moi ! voilà à quoi je vais reſſembler ! & lorſqu'on eſt ſur le point de ſubir un changement ſi affreux, doit-on oſer aimer ?

St. Albon & moi nous nous exhortions mutuelle-

ment à repouſſer un ſentiment qui venoit toujours nous ſurprendre. Peut-être, hélas, dans ce moment où nous nous promettions d'abjurer une tendreſſe criminelle, dans ce même moment brulions-nous plus que jamais. L'humanité a tant de peine à ſe vaincre, & les paſſions ont des reſſorts ſi cachés ! il eſt ſi difficile de ſurmonter un penchant que nous avons reçu preſque avec l'exiſtence ! Cependant je m'efforçois de faire croire au chevalier que nous étions devenus les maîtres de notre cœur, & que c'étoit la piété ſeule qui m'animoit ; je voulois m'en impoſer à moi-même ; je lui appris quelle raiſon m'avoit amenée dans cette nouvelle retraite. Après une longue converſation, nous nous ſéparâmes ; il me fit donner ma parole que je le reverrois ; nous rétablîmes les pierres, de façon qu'on ne pouvoit ſoupçonner qu'elles euſſent été dérangées,

De retour chez moi, je me remplis d'une aventure ſi extraordinaire ; c'étoit un ſonge que le réveil me rendoit encore plus effrayant : je ne ſçavois à quel parti m'arrêter. Je cachai à Sophie, & j'aurois voulu cacher à moi-même que j'avois retrouvé St. Albon ; j'allois ſouvent le voir ; je lui portois à manger ; je pleurois ſur ſes fers ; c'étoit lui qui me conſoloit ;

il m'avouoit qu'il n'avoit jamais paſſé de jours plus heureux, que ma compaſſion le retenoit à la vie, que j'avois changé ſa priſon en un lieu de délices, & il demandoit au ciel d'expirer en ma préſence.

Mon amie un jour me ſurprit au moment que j'étois prête à m'ouvrir la priſon du chevalier. Où allez-vous, me dit-elle? Je lui réponds avec emportement: réparer ce qu'à fait votre barbarie; tenez, voyez. Je fais tomber les pierres : elle reconnaît Théodoſe; elle apprend ſes nouveaux revers, & elle verſe des larmes avec nous.

Sophie cependant ne put s'empêcher de me faire des repréſentations. Eh quoi! ma chere amie, me dit-elle, vous vous expoſez l'un & l'autre à de pareilles épreuves! Vous êtes-vous bien interrogés? eſt-ce bien la pitié qui vous conduit? ne cedez-vous qu'au deſir de ſoulager un malheureux qui a beſoin du ſecours de la compaſſion? Euphémie, vous vous trompez tous deux; jamais vous n'avez été plus proche de l'abîme. Mais la religion, lui répondois-je, ordonne-t-elle qu'on laiſſe mourir de miſere & de faim un infortuné?.. Sophie, c'eſt moi qui ai fait tous ſes malheurs, & vous voulez que je l'abandonne!.. — Non, je ne veux point que vous l'abandonniez;

je veux que vous vous repoſiez ſur moi du ſoin d'adoucir ſa malheureuſe ſituation ; je tenterai tout pour lui être de quelque utilité : mais vous, ſi vous m'en croyez, ſi la religion vous parle encore, vous ne le verrez jamais. Et quand vous ſeriez aſſurée que cette démarche n'offenſeroit pas le ciel, penſez-vous que vos entrevues avec Théodoſe puiſſent reſter longtems cachées ? Enviſagez-vous la rigueur des châtiments qui l'attendent, ſi l'on vient à découvrir que ſa priſon vous eſt ouverte ?

Ces dernieres paroles de Sophie me troublerent plus que ſes reproches & ſes craintes ſur ma piété chancelante ; je connus aiſément que St. Albon étoit menacé d'un danger inévitable ; je ne m'arrêtai pas aux promeſſes de Sophie ; j'étois bien perſuadée qu'elle feroit tous ſes efforts pour obliger St. Albon ; mais le ſentiment qui m'enflammoit encore, ne me permettoit pas dans une telle circonſtance, de m'en rapporter à d'autre qu'à moi même ; c'étoit à moi de m'occuper du ſoin de ſecourir le chevalier.

J'imagine un projet ; j'écris au ſuperieur de *** que je le priois avec inſtance de paſſer à notre couvent, & de m'accorder une demi-heure d'entretien ; il ſe rend à mon invitation. Après m'être excuſée ſur

la témérité de ma démarche, mon pere, lui dis-je; permettez que je vous parle à genoux ; il m'interrompt : ma ſœur, je ne ſouffrirai point... Je pourſuis : oui, mon pere, je me jette à vos pieds comme à ceux de Dieu même ; vous le repréſentez ſur la terre, ce Dieu de bonté, de clémence : c'eſt donc à vous que j'oſe avoir recours. Ce religieux, pénétré déjà de compaſſion, veut abſolument que je me releve : je lui obéis, je m'aſſieds, & je lui fais un détail du triſte enchaînement de mes diſgraces ; je n'obmets aucune circonſtance ; j'appuie ſur l'horrible trahiſon qui nous avoit enſevelis l'un & l'autre dans le cloître. Cet homme reſpectable me paraît attendri. Mon pere, m'écriai-je, c'eſt donc au nom de l'humanité, au nom de la religion que je vous implore ; j'attends de votre pitié qu'on retire de cet affreux ſéjour, l'infortuné Théodoſe, & qu'il ſoit remis au nombre de vos religieux. Je n'ignore point qu'il s'eſt accuſé à vos yeux d'avoir tenté de me ſéduire, & de m'enlever à mon état : connaiſſez la vérité : c'étoit moi qui lui avois ſuggeré ce deſſein ſacrilége ; c'eſt moi qui lui ai fait oublier ſon devoir, l'honneur, Dieu même ; un remords heureux m'a empêchée de le ſuivre dans les pays étrangers, quoique

ce

ce complot fut mon ouvrage ; c'eſt donc moi qui ſuis la ſeule coupable, & qui mérite d'être punie. Mais que Théodoſe voye briſer ſes fers, & je me ſoumets à tous les châtiments... Mon pere, (je retombe à ſes genoux) me refuſerez-vous cette grace ? Je vous donne ma parole que jamais je ne reverrai Théodoſe ; non, jamais je ne le reverrai ; je ne lui écrirai même point ; il ne ſçaura pas ſi, après l'avoir retrouvé, cette ſéparation me coute la vie... Un repentir véritable l'a ramené aux autels ; qu'il y trouve cette indulgence dont Dieu nous a donné l'exemple. Vous ne me répondez point... Si vous rejettez ma priere, je ne connais plus rien ; j'irai, j'irai aux pieds du trône y porter mes larmes, mon déſeſpoir ; toute la terre ſera inſtruite de mes faibleſſes, de mes égaremens.. tout apprendra que je ſuis criminelle ; on me condamnera ; je ne m'aveugle point, je ſerai deshonorée ; mais je ſouffrirai tous les opprobres, toutes les punitions, le deshonneur ; je mourrai contente, ſi j'ai pu ſauver ce que j'ai tant aimé (j'ajoute avec des ſanglots) ce que peut-être j'aime encore.. Mon pere, me l'accorderez-vous, cette grace ? Vous ſerez ſatisfaite, me répond ce religieux touché de ma douleur. Il y a peu de tems que je ſuis dans la maiſon ; je hais ces

rigueurs tyranniques ſi contraires à la pureté de notre morale ; oui, Théodoſe ſera libre. Mais vous m'aſſurez qu'il ſent l'énormité de ſes fautes, que vous ne vous verrez plus, que vous ne vous écrirez plus ? — Je promets tout, tout, mon pere : qu'il vive, qu'il ſoit heureux, qu'il m'oublie, & que je meure !

Je cours à Sophie. — Partagez ma joie ; j'arrache Théodoſe à ſa priſon ; j'ai parlé : on m'accorde ſa liberté .. Sophie, je ne le verrai plus : mais il me devra ſon bonheur. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de Dieu.

Je m'applaudiſſois de ma démarche ; je goûtois un plaiſir ſecret à m'être accuſée pour juſtifier St. Albon. Et en effet, me diſois-je, ne ſuis-je pas la premiere coupable ? Si le chevalier ne m'eût point connue, qu'il ne m'eût point aimée, auroit-il trahi ſes vœux ? Malheureuſe Euphémie ! ne t'entretiens que du bonheur d'avoir rompu la chaîne de l'infortuné Théodoſe ; oublie-toi, immole-toi ; eſt-ce aſſez du ſacrifice de ton cœur, de tes jours, pour acquitter tout ce que tu devois à ce funeſte amour ?

Je m'efforçois de recueillir le fruit de ce triomphe apparent. Une main inconnue me remet ce billet : » Je n'ai pas joui longtems de vos bienfaits, ſi l'on

» peut donner ce nom au ſervice cruel que vous m'a-
» vez rendu ; j'étois dans un cachot, courbé ſous le
» poids des fers : mais je vous voyois, je pouvois
» vous confier mes peines, vous eſſuyiez mes pleurs,
» vous me diſiez que je vous étois encor cher : je me
» ſuis vu enlever ce plaiſir, le ſeul qui me retenoit à
» la vie ; je n'ai pu ſupporter le jour, privé de votre
» préſence ; au moment où je vous écris, je ſuis
» étendu ſur le lit de mort. Conſtance .. dans ce
» moment terrible, mentirois-je à Dieu ? il faut vous
» l'avouer : je n'ai jamais ceſſé de vous aimer ; il eſt
» vrai que cet amour s'étoit épuré dans l'adverſité &
» dans les ſouffrances. Souvenez-vous que le ciel m'a-
» voit formé pour être votre époux ; ſi je l'offenſe
» ce ciel, c'eſt malgré moi ; je lui en demande un
» ſincere pardon : mais il faut que mon cœur ait
» perdu tout ſentiment pour n'être point rempli de
» votre image. Puiſſe ma mort déſarmer un Dieu
» irrité ! Conſtance, joignez vos larmes & vos prie-
» res aux miennes ; c'eſt le dernier témoignage de
» généroſité que j'attens de votre ame ſi compa-
» tiſſante. Adieu, adieu pour jamais. J'ai fait vos
» malheurs, me le pardonnez vous ? Je vois l'éter-

» nité s'approcher .. ô mon Dieu .. je me jette dans » le ſein de ta bonté. «

La mort de St. Albon fut en quelque ſorte la mienne ; je n'avois point été préparée à ce dernier coup : il m'accabla. Je n'exiſtois plus que par l'amitié de Sophie ; elle ſeule retenoit le ſouffle de vie qui me faiſoit reſpirer. Cette amie infatigable redoubloit ſes ſoins ; elle recevoit dans ſon ſein le peu de larmes qui étoit reſté dans mes yeux preſque éteints à force de pleurer. Tous ces ſacrifices ne ſuffirent point à la juſtice de Dieu : il voulut appeſantir ſon bras vengeur, & ne me laiſſer aucune conſolation ſur la terre, pour me faire éprouver qu'il eſt le ſeul que nous devons aimer ; oui, ſans doute, il eſt le ſeul qui mérite notre hommage, notre attachement, tout notre cœur. Il m'avoit fait deſcendre ſur les premieres marches du tombeau : il acheva de m'y plonger. Sophie tombe malade ; mon ame ſe réveille de ſon anéantiſſement de douleur, pour être ſaiſie de nouvelles craintes ; je ſens encore que j'ai un cœur capable d'aimer, ſuſceptible de recevoir de nouvelles bleſſures. La maladie de ma bienfaitrice devient dangereuſe ; enfin tout ce qui m'intéreſ-

soit dans le monde, mon amie, mon unique amie, mon seul soutien, Sophie va mourir : elle fait écarter nos compagnes, & me tient ce discours qui sera toujours gravé dans ma mémoire : Ne pleurez point, ma chere Euphémie, réjouissez-vous plutôt avec moi d'une fin qui nous est destinée à tous ; je brule d'être réunie à l'auteur de mon être ; il a été le digne objet de mes affections ; je n'ai vécu que pour l'aimer, que pour l'adorer ; je lui offre encore mon dernier soupir : puisse-t-il l'agréer & me pardonner mes fautes, en faveur de cette confiance sans bornes que j'ai en sa miséricorde ! Tout ce qui m'afflige, c'est que vous allez être privée d'une amie qui pouvoit vous être nécessaire ; j'ose dire plus, vous n'en trouverez point de plus tendre. Euphémie, je vous en conjure par les derniers transports de cette amitié qui vous fut chere, revenez entierement à Dieu que vous avez si longtems abandonné ; que votre amour pour lui, votre résignation à ses volontés soient le prix de ma mort ! n'envisagez que ce ciel où doivent tendre tous nos vœux. Euphémie, voilà la source du bonheur ; il n'y en a point d'autre... Me promettez-vous bien de retourner à ce Dieu qui vous appelle ?

Sophie me tendit la main ; je ne pus que la ſerrer & la baigner de mes larmes. Enfin j'ai tout perdu, tout... Sophie n'eſt plus. Je la couvre encore de mes baiſers, de mes pleurs ; je lui adreſſe encore mes gémiſſements & mes ſanglots ; ſes yeux où paraiſſoit briller une ſainte confiance, étoient tournés vers le ciel ; tout ſon viſage reſpiroit ce doux éclat, cette ſplendeur de l'heureuſe immortalité, cette ſerenité inexprimable, le partage des ames pures qui s'envolent dans le ſein du Dieu qui les a créées.

Ma généreuſe amie ne m'a point abandonnée ; ſans doute je dois à ſes prieres l'adouciſſement que j'éprouve dans mes peines ; mes dernieres larmes ont moins d'amertume ; la religion eſt venue auprès de moi prendre ſa place ; elle me tient lieu aujourd'hui de tout ; je ſens avec plaiſir que je vais bientôt rejoindre mon amie... Parlerai-je de Théodoſe ? ah ! Seigneur, vous offenſerois je, ſi je deſirois de le revoir dans l'azile du pur amour ? ne lui auriez vous point pardonné ? mes pleurs, grand Dieu, ne vous auroient-ils pas déſarmé ?

Ma fille, vous voyez ce qu'il en coûte lorſqu'on eſt livré aux paſſions ; le cloître eſt un lieu de tour-

ments pour les ames infectées du levain terreſtre : pour celles qui ont les vertus, la pureté, la ferveur de Sophie, c'eſt un ſéjour de félicité & de délices. Pénetrez-vous bien de la religion, ma chere enfant ; ſoyez perſuadée que fortifiée par ſes principes, on n'a rien à deſirer ni à craindre ici bas. Que ſont les affections humaines près de l'amour divin ! Déjà je ne vois plus la terre que comme un point dans l'infini, & je m'éleve à l'éternité.

L'autenticité de ces MÉMOIRES *recevra une nouvelle force des deux morceaux que j'ajoute ici. On y verra cependant que l'hiſtoire n'eſt pas rendue auſſi fidelement que je la publie d'après les originaux.*

Le premier extrait eſt emprunté du Spectateur Anglais, *Tom. II. Diſcours 40.*

Le ſecond eſt pris de la ſeconde partie du Tom. I. des Variétes curieuſes & amuſantes, &c.

EXTRAIT DU SPECTATEUR ANGLAIS.

CONSTANCE étoit une jeune demoiſelle d'un eſprit & d'une beauté fort extraordinaires, mais aſſez malheureuſe pour avoir un pere qui avoit acquis de grands biens par ſon induſtrie, & qui faiſoit conſiſter ſon bonheur à les poſſéder, ou plutôt à en

Conſtance étoit. On a ſuivi la traduction qui eſt connue.

être lui-même l'eſclave. Théodoſe étoit le fils puîné d'un gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'eſprit, de l'éducation, du ſavoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaiſir de ſe trouver pour la premiere fois avec Conſtance, qui étoit alors dans ſa quinziéme année. Leurs maiſons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre ; de ſorte qu'il eut ſouvent occaſion de la revoir enſuite, & que par les avantages de ſa bonne mine & d'une converſation agréable, il fit une ſi profonde impreſſion ſur le cœur de la demoiſelle, que le tems ne pût jamais l'effacer. D'ailleurs il n'étoit pas moins ſenſible lui-même aux charmes de Conſtance. Une longue habitude ne ſervit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une paſſion mutuelle qui influa ſur tout le reſte de leur vie. Mais au milieu des plaiſirs innocens qu'ils goûtoient enſemble, il arriva par malheur que les deux peres devinrent ennemis irréconciliables, ſur ce que l'un s'eſtimoit trop par ſa naiſſance, & l'autre par ſes richeſſes. Le pere même de Conſtance porta ſon animoſité ſi loin, qu'il eut de l'averſion pour Théodoſe, lui défendit l'entrée de ſon logis, & ordonna à ſa fille de ne le plus voir, ſous peine d'encourir ſon indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, & afin d'ôter à ces amants l'eſpérance dont ils ſe flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux ſur un jeune gentilhomme bien fait & riche, qu'il deſtina pour le mari de ſa fille. Il n'eut pas plutôt pris ſes meſures à cet égard, qu'il dit à Conſtance qu'il avoit deſſein de la donner à un tel gentilhomme, & que les nôces ſeroient célébrées un tel jour. Conſtance intimidée par l'autorité de ſon pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage ſi avantageux, en reçut la propoſition avec un ſilence plein de reſpect, que ſon pere ne manqua pas de louer, puiſqu'il ſied toujours bien à une jeune fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage pénétra bientôt juſqu'aux oreilles de Théodoſe, qui après un long tumulte de differentes paſſions qui s'éleverent alors dans ſon cœur, écrivit à ſa maîtreſſe le billet ſuivant.

» Il y a quelques années que je faiſois tout mon bonheur de » penſer à ma chere Conſtance : mais cela même fait aujourd'hui mon plus grand ſupplice. Faut-il donc que j'aye le » chagrin de vous voir poſſédée par un autre ? Les ruiſſeaux, les » prairies & les champs où nous avons eu de ſi longs & de ſi » doux entretiens, me ſont devenus inſupportables ; la vie

» même eſt un fardeau que je ne puis ſoutenir. Puiſſiez-vous » vivre longtems heureuſe dans ce monde ! mais oubliez qu'il » y ait jamais eu un tel homme que

THÉODOSE.

Ce billet fut rendu dès le ſoir même à Conſtance, qui s'évanouit en le liſant : mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lorſque deux ou trois meſſagers vinrent coup ſur coup à ſon logis pour s'informer de Théodoſe qui étoit ſorti de ſa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancolie qui l'avoit ſaiſi depuis quelque temps, faiſoit tout craindre à ſon égard. Conſtance perſuadée qu'il n'y avoit que le ſeul bruit de ſon mariage qui pût le réduire à quelque extrêmité fâcheuſe, étoit inconſolable : elle ſe reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, & regardoit ſon nouvel amant comme le meurtrier de Théodoſe. Elle réſolut de s'expoſer à toute l'indignation de ſon pere, plutôt que de conſentir à un mariage qui lui paraiſſoit ſi criminel & ſi plein d'horreur. Le pere ſatisfait d'être délivré de Théodoſe, & de pouvoir garder ſon argent, ne ſe mit pas fort en peine du refus obſtiné de ſa fille, & trouva les moyens de s'excuſer auprès de ſon prétendu beau-fils qui n'avoit accepté ſes offres que par des vues d'intérêt, ſans que l'amour y eût aucune part. Conſtance ne chercha plus de remede à ſon mal, que dans la dévotion & les exercices de piété ; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'eſprit, & quelle réſolut de paſſer le reſte de ſes jours dans un cloître. Son pere fut ſi peu choqué de ce deſſein, qui alloit à épargner ſa bourſe, qu'il y conſentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une ville voiſine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt-cinquiéme année de ſon âge, & dans toute la fleur de ſa beauté. D'ailleurs il y avoit ici un religieux qui étoit en grande réputation par ſa vertu & ſa vie exemplaire ; & comme les catholiques romains, qui ſe trouvent accablés ſous le poids de quelque épreuve s'adreſſent à leurs plus célebres confeſſeurs, pour en obtenir des avis charitables, notre affligée voulut ſe confeſſer à ce bon religieux.

Mais revenons à Théodoſe qui le même jour de ſon départ ſe rendit à un couvent de la ville où Conſtance alla demeurer enſuite, & qui après avoir exigé le ſecret de tous les peres, ce qu'on ne refuſe pas en certaines occaſions importantes, ſe fit de

leur ordre, avec une ferme réſolution de ne plus penſer à ſa maîtreſſe qu'il croyoit mariée à ſon rival depuis le jour fixé pour les nôces. Plein d'ardeur pour ſe dévouer à la religion, il avoit ſi bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les ordres ſacrés, & qu'en peu d'années il devint célebre par la ſainteté de ſes mœurs, & les pieux ſentiments qu'il inſpiroit à tous ceux qui converſoient avec lui. C'étoit le ſaint homme que Conſtance avoit choiſi pour être le dépoſitaire de ſes plus ſecrettes penſées, quoiqu'elle ignorât ſon véritable nom, & qu'il n'y eût perſonne qui connût ſa famille, que le ſeul prieur du couvent. Le gai, l'aimable Théodoſe portoit le nom du pere François, & il étoit ſi déguiſé par ſa longue barbe, ſa tête raſe & l'habit de l'ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans ſon confeſſional, notre belle affligée vint ſe proſterner à ſon côté, & lui ouvrit l'état de ſon ame. Après lui avoir fait l'hiſtoire d'une vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ſes larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. Je crains, lui dit-elle, que ma conduite n'ait cauſé la mort d'un homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui de me trop aimer. Il n'y a que Dieu ſeul qui ſache juſqu'à quel point je l'aimois, lorſqu'il étoit en vie, & quelle a été ma douleur depuis ſa mort. Elle fit ici une pauſe, & leva ſes yeux baignés de larmes vers le bon pere confeſſeur, qui étoit ſi ému de ſon triſte recit, qu'à peine eut-il la force de lui dire d'une voix entrecoupée de ſanglots & de ſoupirs, de vouloir continuer ſon hiſtoire. Elle obéit à ſes ordres, & au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui expoſer tout ce qu'elle avoit ſur le cœur. Le bon religieux ſentit une ſi vive émotion de l'état où il voyoit ſa pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ſes larmes, & que dans les tranſports de ſon ame, la planche ſur laquelle il étoit aſſis, s'agitoit ſous lui. Conſtance, qui le crut touché de compaſſion envers elle, & pénétré d'horreur pour ſon crime, lui parla du vœu où elle étoit réſolue de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ſes fautes, & du ſeul ſacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de Théodoſe. A l'ouie de ce nom qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer depuis ſi longtems, & à la vue d'une fidélité ſans exemple, de la part d'une demoiſelle qu'il croyoit depuis bien des années, entre les mains d'un autre, le bon pere, qui

s'étoit déjà un peu affermi, éclata de nouveau, & fondit en larmes. Au milieu des intervalles de ſa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter ſa pénitente accablée ſous le poids de ſon affliction, à prendre courage, & à ſe conſoler, de lui dire que ſes péchés lui étoient pardonnés, que ſon crime n'étoit pas ſi grand qu'elle ſe l'imaginoit, qu'elle ne devoit pas s'affliger outre meſure. A la faveur de ces courtes periodes, il ſe remit aſſez bien pour lui donner l'abſolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à exécuter ſes pieuſes intentions, & qu'il lui départît de ſalutaires avis à cet égard. Conſtance ſe retira pleine d'un nouveau zèle, & ne manqua pas de ſe rendre le jour ſuivant auprès de ſon directeur. Théodoſe qui s'étoit muni de bonnes & ſaintes penſées, propres à cette occaſion, anima ſa pénitente le mieux qu'il lui fut poſſible, à remplir tous les devoirs de la vie religieuſe qu'elle vouloit embraſſer, & à bannir de ſon eſprit ces craintes mal fondées qui le tirannioient, avec promeſſe de lui donner de tems en tems ſes avis charitables, d'abord qu'elle auroit pris le voile. Les regles, ajouta-t-il, de nos différents ordres, ne permettent pas que je vous aille voir: mais comptez que je me ſouviendrai toujours de vous dans mes prieres, & que je vous inſtruirai ſouvent par mes lettres. Marchez avec joie dans la glorieuſe carriere qui vous eſt ouverte, & vous trouverez bientôt cette paix & cette ſatisfaction de l'ame, que le monde ne ſauroit donner.

Conſtance fut ſi animée par le diſcours du pere François, qu'elle fit ſon vœu dès le lendemain D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de ſa réception, pour ſuivre la coutume, elle ſe retira dans ſon appartement avec l'abbeſſe.

Celle-ci informée dès la nuit précédente de tout ce qui s'étoit paſſé entre le pere François & ſa novice, remit à la derniere un billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes: » Pour vous » faire goûter les prémices de ces joies & de ces conſolations » que vous devez attendre de la vie que vous venez d'embraſſer, » je dois vous avertir que ce Théodoſe dont vous déplorez la » mort, eſt encore en vie, & que le pere à qui vous vous êtes » confeſſée, étoit autrefois ce Théodoſe que vous plaignez tant. » Le mauvais ſuccès de nos amours nous attirera plus de bon» heur que nous n'en aurions pu eſpérer de leur réuſſite. La » Providence a diſpoſé de nous pour notre avantage, quoique

» ce n'ait pas été ſelon nos deſirs. Oubliez que Théodoſe fut » au monde : mais ſouvenez-vous qu'il y a un homme qui ne » ceſſera de prier Dieu pour vous en qualité du P. FRANÇOIS.

Conſtance, qui à la vue de ce billet, réfléchit ſur le ton de voix, les manieres & l'émotion de ſon confeſſeur, ne manqua pas d'y trouver d'abord Théodoſe. Après avoir pleuré de joie : c'eſt aſſez, dit-elle, Théodoſe eſt en vie ; je paſſerai le reſte de mes jours en paix & ſans aucun chagrin.

Toutes les lettres que le pere lui écrivit enſuite, ſont gardées dans le monaſtere où elle réſidoit, & l'on en fait ſouvent la lecture aux jeunes religieuſes, pour leur inſpirer la vertu, & de bonnes réſolutions. Il y avoit dix années ou environ que Conſtance étoit ici, lorſqu'une fievre maligne y ſurvint qui emporta une infinité de gens, au nombre deſquels ſe trouva Théodoſe. Sur le point de mourir, ce bon pere lui envoya ſa bénédiction, conçue en des termes fort tendres : mais attaquée alors du même mal, elle étoit déjà en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, Conſtance eut un de ces bons intervalles qui précedent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature : deſorte que l'abbeſſe avertie par les médecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit que Théodoſe venoit de la devancer, & que, dans ſes derniers momens, il lui avoit envoyé ſa bénédiction. Conſtance la reçut avec un plaiſir extrême, & ſupplia l'abbeſſe de permettre qu'elle fût enterrée auprès de Théodoſe. Mon vœu, ajouta-t-elle, ne s'étend pas au-delà du tombeau, & je me flate que ma demande ne ſçaurait le violer. Elle mourut bientôt après, & on lui accorda ſa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes avec une courte inſcription latine gravée au-deſſus, où il eſt dit mot pour mot : » Ici repoſent les corps du pere François & de la ſœur Con- » ſtance. Ils s'aimoient durant leur vie, & la mort ne les a point » ſéparés. «

EXTRAIT DES VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES.

UNE demoiſelle G**, Bretonne, fut aimée par un gentilhomme de ſon pays qui n'étoit pas riche. La mere, pour détourner cette inclination naiſſante, prétexta un procès qui l'obligeoit d'aller à Paris, & emmena ſa fille avec elle : mais

comme elle s'apperçut que l'abſence n'avoit point éteint les amours de nos deux jeunes gens, elle mit ſa fille à l'abbaye S. Antoine, & la recommanda à une tante de la demoiſelle qui y étoit religieuſe. On commença par intercepter les lettres que nos amans s'écrivoient; enſuite on fit accroire que le jeune homme étoit tombé malade; quelque tems après on annonça ſa mort: mais ce fut avec mille apparences de myſtère, & en ſe ſervant d'une tierce perſonne; deſorte que la jeune demoiſelle ne put douter de la perte qu'elle avoit faite. Mêmes intrigues furent employées auprès du jeune homme, qui croyant ſa maîtreſſe morte, ſe fit capucin.

Cependant la tante inſinua à Mlle. G** que Dieu l'appelloit à lui; le chagrin plutôt que la raiſon la détermina: elle prit l'habit; elle pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Dix ans s'étoient déjà écoulés, lorſqu'on demanda un confeſſeur extraordinaire pour le couvent; notre capucin fut nommé. Mlle. G** vint à ſon tour au confeſſional; elle lui confia ſes chagrins; il trouva quelque conformité entre ſes avantures & celles de ſa pénitente: il lui demanda s'il pourroit la voir au parloir; elle y conſentit. Dès la premiere entrevue, comme il parloit plus haut qu'au confeſſionnal, ſa voix la ſurprit; elle l'examina, & lui avoua qu'elle lui trouvoit beaucoup de reſſemblance avec un gentilhomme qu'elle avoit connu en Bretagne; il lui dit que non-ſeulement il lui reſſembloit, mais qu'il étoit ce même gentilhomme qui, ſur un faux rapport de ſa mort, s'étoit fait capucin. La fille s'évanouit, & étant revenue à elle, ils ſe plaignirent de la ſupercherie & de la cruauté de leurs parens, en termes remplis de tendreſſe l'un pour l'autre. Le capucin ſentit réveiller toute ſa paſſion. Dans ſon déſeſpoir, il voulut lui faire entendre que leur habit ne devoit pas les empêcher de s'aimer; qu'on pouvoit ſe ſauver en toute ſorte de religion; que ſi elle vouloit, ils paſſeroient en Hollande, où ils ſe marieroient; qu'il ſavoit où trouver de l'argent pour faire le voyage, & que comme il étoit ſavant, il ne manqueroit pas dans le pays. Sa malheureuſe maitreſſe auſſi touchée, mais plus ferme que lui, détourna cette illuſion; elle lui repréſenta qu'il ne falloit pas ſe ſervir pour ſe damner, des moyens que Dieu leur avoit ménagés pour les attirer à lui. Le capucin inſiſta pluſieurs fois, & enfin au déſeſpoir de ne pouvoir réuſſir, il ſe défroca un beau jour, & paſſa en Hollande. On n'a point eu depuis de ſes nouvelles.

Cependant Mlle. G** tomba en langueur ; la jauniſſe lui prit : mais comme elle avoit la voix fort belle, & quelques intervalles de gaieté, pendant leſquels elle étoit fort amuſante, madame l'abbeſſe de ** la demanda ; elle y fut quelque tems : mais les manieres un peu libres de cette abbeſſe lui déplurent ; elle lui fit quelques remontrances ſur ce qu'elle la faiſoit travailler à des ouvrages qui n'avoient aucun rapport à la ſainteté de ſa retraite, & ſur ce qu'elle étoit ſouvent à la grille avec de jeunes gens ; enfin elle s'en retourna à S. Antoine, où accablée de chagrins & de maladies, elle mourut vers l'an 1715, âgée de 45 ans.

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME PRÉCÉDENT.

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME PRÉCÉDENT.

JE vous envoye, mon ami, un Drame compoſé encore dans ce *genre*, que j'ai eu le faible avantage d'entrevoir. Incertain du mérite de l'exécution, je voudrois ménager du moins quelques reſſources à ma vanité, en vous expoſant le plan de ma piece tel que je l'ai conçu; c'eſt au génie à favoriſer & à cultiver un genre ſi intéreſſant: je ne doute pas même qu'il ne produiſe dans la ſuite une infinité de beautés dramatiques, & qu'il ne recule les bornes trop reſſerrées de notre ſcène; je vois déjà avec ſatisfaction qu'il eſt accueilli comme une nouvelle ſource de plaiſir pour les ames ſenſibles, & en effet il me parait un des plus heureux réſultats des arts d'imitation. On pencheroit à croire que la douleur eſt l'état de la nature humaine, & que la joie n'en eſt qu'une ſenſation momentanée. L'art de la poëſie &

Le genre ſombre.

celui de la peinture, ſuivant un de nos plus judicieux écrivains, ne réuniſſent jamais les ſuffrages, que lorſqu'ils ont réuſſi à nous affliger. Interrogez la perſonne la moins éclairée : rarement retournera-t-elle admirer une gallerie compoſée de Teniers, & elle ne ſe laſſera point de revoir les tableaux ſombres & vigoureux de Rembrant. Les images de batailles, de morts s'emparent de notre ame ; deux peintres anciens, Nicomachus & Théon avoient peint Medée ſe ſouillant du meurtre de ſes enfants, & Oreſte enfonçant le poignard dans le ſein de Clytemneſtre. Le ſpectacle d'un torrent qui ſe précipite à grand bruit du haut d'un rocher eſcarpé & qui roule avec lui des arbres déracinés, des débris, nous affectera beaucoup plus que la vue d'un ruiſſeau qui coule mollement dans une prairie émaillée de fleurs ; la profondeur d'une nuit qui n'eſt éclairée que par les étoiles, excitera en nous un recueillement que n'y feront point naître un beau jour, un ciel ſerein ; nous quitterons ſouvent des promenades agréables, pour aller nous enfoncer dans la ſolitude d'un parc ſauvage. Demandez aux libraires s'ils ne vendent pas vingt tragédies contre un exemplaire d'une comédie ; aſſurément

Un de nos plus judicieux écrivains. L'Abbé Du Bos, &c.

Racine a plus de lecteurs que Moliere, & peut-être a-t-il fallu plus de talent à ce dernier pour créer & perfectionner ſes chefs-d'œuvres. Tranſportons-nous dans nos places publiques : quel eſt le ſecret des charlatans adroits pour attrouper & retenir la populace autour de leurs tréteaux ? ils détonnent des eſpèces de romances lamentables, plutôt que de chanter des vaudevilles divertiſſants. Il n'y a pas juſqu'aux enfants qui ne préferent le récit d'aventures tragiques à des contes qui les faſſent rire. Shakeſpeare eſt redevable ſans doute à l'emploi de ce genre ténébreux de la haute réputation qu'il a chez nos voiſins : voilà ce qui les rend indulgents pour ces irrégularités monſtrueuſes que nous lui reprochons avec tant de ſévérité. On remarque à Londres que, lorſqu'on joue des pièces de ce pere du théâtre anglais, il regne dans la ſalle un ſilence impoſant : tant cet homme de génie a connu l'art de ſe rendre maître des ames profondes & mélancoliques de ſes compatriotes ! On a publié depuis Shakeſpeare des drames plus corrects, plus élégants, où les regles ſont moins bleſſées : pourquoi n'ont-ils pas eu le même ſuccès ? c'eſt qu'il leur manque cette *couleur noire* dont le ſentiment emprunte une force & une vie que l'eſprit ſeul

& l'entente des regles ne ſçauroient lui donner. Le Dante a mis bien plus de talent dans ſes chants de l'Enfer que dans ceux du Purgatoire & du Paradis. Ne ſeroit-on point fondé à penſer que les hommes en général peuvent s'appliquer ce que Pétrarque diſoit de lui :

Lagrimar ſempre è'l mio ſommo diletto ?

Le plaiſir de répandre des larmes auroit-il une douceur, que n'ont point les autres voluptés ? Je l'ai obſervé : cette triſteſſe ſi chere, ſurtout à la jeuneſſe dont l'ame neuve reçoit avidement les premieres impreſſions, ne peut que nous porter à la vertu ; tout ce qui nous fait ſentir notre cœur, nous oblige en quelque ſorte à devenir plus humains, à nous approprier davantage les plaiſirs ou les peines d'autrui, & cette eſpece d'élan hors de nous-même, nous y ramene toujours plus attendris, & nous diſpoſe conſéquemment à devenir meilleurs.

Le genre *ſombre* a auſſi une qualité diſtinctive que l'on doit mettre au rang des plus puiſſants reſſorts de l'art dramatique : il emporte avec ſoi la néceſſité abſolue d'approfondir les traits, de bannir les acceſſoires, qui tuent preſque toujours le ſujet ; l'ombre qu'il

y répand, rend la lumiere plus vive, & fait ſortir les caractères avec plus de vigueur ; il prête au pathétique de l'énergie, & décide les grands mouvements. Si Corneille, dont le génie étoit ſi vaſte, eut fortifié de cette teinte le genre admiratif, la clémence d'Auguſte auroit encore eu plus d'éclat, & Louis XIV eut été déterminé à pardonner à M. de Lauſun. Il eſt étonnant que Racine rempli de la lecture des Grecs, ait négligé ce moyen dans ſa tragédie des Frères ennemis. Ce drame ainſi traité, eut certainement excité plus d'intérêt, & il auroit produit un effet terrible.

J'ai eſſayé, dans EUPHÉMIE, de rendre cette partie théatrale plus touchante & moins lugubre que dans COMMINGE, plus analogue à la tendreſſe d'une femme qui conſerve juſque dans l'égarement de ſa paſſion, cet eſprit de douceur dont l'amour tire un nouveau charme.

Les combats de la religion & de l'humanité, ſource des grands effets dramatiques.

Je ne me laſſe point de préſenter le tableau impoſant des combats de l'humanité & de la religion ; je ſuis perſuadé plus que jamais que ce choc de mouvements contraires, eſt une ſource inépuiſable de ces ſituations qui nous tranſportent, & fixent notre étonnement. Deſcendons dans notre cœur : nous y ſur-

prendrons un desir impatient d'étendre la sphère trop étroite des objets qui frappent nos sens, & qui repaissent notre curiosité. Nous sommes dominés par une secrette impulsion dont la cause nous est inconnue, & qui nous porte sans cesse à nous faire plus grands que nous ne sommes; voilà l'origine des fées, des génies, des enchanteurs, de ces géants attaqués par des hommes d'une taille ordinaire. Nos livres sacrés nous fournissent des exemples de l'attrait qu'ont pour nous ces peintures surnaturelles. Jacob luttant contre une Intelligence céleste, nous imprime une idée qui enorgueillit notre être, & nous fait jouir en quelque sorte d'une superiorité interdite à l'humanité. On se plaît à voir les héros d'Homère se mesurant avec les dieux; l'audace sacrilége d'Ajax nous cause de l'admiration; c'est cette hardiesse au-dessus de l'humain, qui rend Turnus plus intéressant qu'Enée; Promethée enchaîné sur le Caucase, insultant à Mercure au milieu de ses tourments, & ensuite écrasé de la foudre qu'il voit éclater, sans baisser les yeux, laisse dans notre ame une image sublime. Il est vrai que la raison *géometrique* réprouve ces fictions qu'a

créées un heureux enthouſiaſme, & qu'elles lui paraiſſent giganteſques : mais qu'eſt-ce que le compas d'une philoſophie mal entendue, ne reſſerre & ne détruit point ? Oſons le dire : notre nation en acquérant des lumieres *méthaphyſiques*, a perdu à l'extinction de cet eſprit de chevalerie qui enfloit le courage, & ſe figuroit ſans ceſſe des paladins à combattre. Jamais peuple n'a pouſſé plus loin que les Egyptiens, le goût

Les Egyptiens. Il eſt fâcheux que les ouvrages de littérature de ces légiſlateurs du monde n'ayent point eu le ſort de leurs pyramides, & qu'ils ne ſe ſoient pas tranſmis juſqu'à nous. Leurs poëſies ſurtout devoient être admirables, & pleines d'images ; ils reſpiroient encore le charme des premiers beaux jours de la nature ; ils avoient plus de tableaux ſous les yeux, & étoient emportés par plus d'enthouſiaſme ; leurs mœurs étoient plus douces, plus ſimples que les nôtres ; l'hoſpitalité, la candeur, la vie paſtorale : quelles ſources de beautés poëtiques ! Le luxe, l'abus de la ſociété & la fauſſe philoſophie ont détruit parmi nous tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment. Geſſner n'auroit pas compoſé ſes charmantes Idylles, s'il eut vécu dans le fracas de Paris. Ce choc continuel de tant d'eſprits différents, étend, j'en conviens, les progrès de ce qu'on appelle goût, fournit plus de matiere au *raiſonnement* : mais il entraîne avec ſoi la mort du génie ; & les couleurs primitives ſe partagent dans une infinité de nuances qui n'ont plus de caractère.

de ces monuments de grandeur qui ennobliſſent & exhauſſent l'imagination ; l'aſpect ſeul de leurs tombeaux, de leurs pyramides, devoit leur inſpirer une élévation de ſentiments que ne ſçauroient avoir des hommes entourés d'images petites & meſquines, & qui s'empriſonnent dans des habitations conformes à la faibleſſe, & pour ainſi dire à *l'épargne* de leur exiſtence. Nous promenons-nous dans une vaſte forêt : nos idées ſemblent s'aggrandir & dominer avec ces chênes majeſtueux, dont le ſommet va ſe cacher dans les nues. Parcourons-nous des boſquets, des jardins ſymmetriſés: nous nous rapetiſſons avec ces arbuſtes mutilés par le ciſeau de l'art, & nos penſées prennent, ſans que nous nous en appercevions, la contrainte de ces graces concertées ſi inférieures aux beautés fortes & libres de la nature. Les anciens adorateurs du feu bâtiſſoient leurs temples ſur des montagnes, & les bois ſacrés où nos Druides avoient établi le ſiège de leur religion, étoient d'une hauteur immenſe. C'eſt une expérience démontrée que nous dépendons de ce qui nous environne, & que le phyſique a de l'empire ſur l'intellectuel. J'imagine donc qu'on ne ſçauroit préſenter une attitude plus fiere que celle d'un perſonnage en proie aux paſſions

humaines, & qui ſe débat, ſi l'on peut parler ainſi, ſous l'aſcendant impérieux de la religion. EUPHÉMIE, contrainte par ſon devoir & par le ciel d'étouffer ſon amour, doit émouvoir en ſa faveur, & attacher nos regards bien plus qu'une femme dont la condition libre ſemble lui permettre de diſputer moins avec ſes penchants.

Je me ſuis efforcé de donner à ce rôle une *plénitude* dont on trouve en général peu d'exemples dans notre théâtre moderne. C'eſt cependant avec cette profuſion que doit s'exprimer le déſordre fécond d'une ame paſſionnée ; on aime à voir s'ouvrir un cœur fatigué de retenir une abondance de ſentiments qui le ſurchargent ; on le ſuit dans ſes développements ; on ſe pénétre de ſes tranſports. C'eſt ainſi que l'inimitable Richardſon ſçait nous rendre propre tout ce qu'il fait reſſentir à Clariſſe ; nous ne perdons pas un ſeul de ſes mouvements ; nous ſommes étonnés d'appercevoir à la fin de l'ouvrage que tous ces détails, qui d'abord ont pu nous paraitre ſuperflus & minutieux, étoient autant de fils néceſſaires qui correſpondent à l'enſemble du roman. Je ne ceſſerai de m'en plaindre : l'eſprit eſt venu nous appauvrir, & il traîne preſque toujours à ſa ſuite la froideur & la médio-

Nos ſcènes trop *épargnées.*

crité. Si Corneille revenoit parmi nous, nous le verrions forcé d'élaguer & *d'amaigrir* la plûpart de ces ſcènes *pleines*, où le génie a répandu toutes ſes richeſſes.

Des caractères.

A l'égard des caractères, j'ai cherché, autant que je l'ai pu, à leur donner de la vérité. C'eſt cet avantage que l'on remarque ſurtout dans les perſonnages de Corneille, & voilà d'où naît cette ſupériorité de dialogue qui diſtingue à un degré ſi éminent ce grand homme des autres écrivains de ſon genre ; il prête à chacun de ſes héros la façon de penſer, & l'expreſſion qui lui ſont propres. Rodrigue enflammé d'amour, & qui joint aux tranſports de ſa paſſion cette éxaltation de bravoure attachée à la nation Eſpagnole, s'écrie :

Paraiſſez, Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillants..

Paraiſſez Navarrois, &c. J'ai entendu de ces *diſcoureurs ingénieux*, qui prétendoient que Corneille avoit fait de Rodrigue une eſpèce de rodomont qui n'eſt point dans la nature. Voilà ce que c'eſt que d'ignorer les caractères, & de vouloir toujours demeurer *français* ! Il y a lieu de préſumer que la délicateſſe de ces critiques avoit engagé nos comédiens à ſupprimer ces deux

Horace déploye toute la férocité de ſon caractère dans ce vers :

Albe vous a nommé : je ne vous connais plus.

---

vers qui peignent ſi bien un héros Eſpagnol : nous ſommes redevables à M. de Voltaire de leur rétabliſſement. Selon les apparences, ce ſont les mêmes cenſeurs qui ſe plaignoient de ce que Luſignan avoit un ton de *radoteur devot*, comme ſi un vieillard renfermé en priſon depuis vingt ans, & martyr de la religion de ſes peres, ne devoit pas avoir cette effuſion de ſentiment ; c'eſt peut-être le plus beau caractère que M. de Voltaire ait créé. Il faut renvoyer à la lecture d'Homère ces gens d'un goût ſi difficile : ils y verront comment parlent Neſtor, Laerte, &c. Ils peuvent auſſi conſulter Horace dans ſon art poétique :

» Intererit multum, Davus ne loquatur, an heros,
» Maturus ne ſenex, an adhuc florente juventâ
» Fervidus, an matrona potens, an ſedula nutrix
» Mercator ne vagus, cultor ne virentis agelli, &c.

Albe vous a nommé, &c. La Motte qui met de l'eſprit partout, s'eſt aviſé d'en donner à Corneille dans une circonſtance où il parait n'avoir cédé qu'au tranſport du génie. Baron prononçoit avec un reſte d'attendriſſement :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Et La Motte en applaudiſſant à la fineſſe du comédien, ajoute que Corneille lui-même en fut ſurpris, & en félicita Baron. J'ai peine à croire l'anecdote ; ce n'étoit pas certainement là le ſens dans lequel Corneille avoit fait ce vers ; ſon génie le ſervoit

Et Curiace à ſon tour fait éclater le ſien dans cette répartie ſi touchante :

Je vous connais encore, & c'eſt ce qui me tue.

Sertorius dit de lui avec une hauteur qui ſied ſi bien au vrai courage :

Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt toute où je ſuis.

Céſar qui aux yeux des Romains feignoit de ne pas affecter la ſouveraine puiſſance, répond à Ptolomée qui l'invite à monter au trône :

Connaiſſez-vous Céſar pour lui parler ainſi ?

M. de Voltaire met dans la bouche de Mahomet ce vers qui décele toute la fierté de ſon caractère :

C'eſt le faible qui trompe, & le puiſſant commande.

J'aurois deſiré profiter mieux de ces grands modeles. Tout ce que j'ai pu faire, c'eſt de ne point perdre la nature de vue. EUPHÉMIE eſt déchirée par un amour qu'elle a peine à vaincre ; ſes remords ſont auſſi ſinceres que ſa tendreſſe ; elle eſt préciſément dans cette ſituation ſi bien exprimée par Horace :

Caractere d'Euphémie.

Video meliora, proboque :
Deteriora ſequor.

---

trop bien pour deſcendre à cette petite délicateſſe ; un homme furieux, ſi l'on peut le dire, de l'amour de la patrie, qui dans la ſuite tue ſa ſœur de ſang froid, doit prononcer ce vers avec toute la férocité d'un Romain enthouſiaſte.

Elle a de la bonne foi juſque dans ſes fautes. Je me ſuis toujours reſſouvenu que j'avois à peindre une femme, c'eſt-à-dire une ame plus ſuſceptible d'impreſſions que celle d'un homme. EUPHÉMIE eſt frappée de terreur à l'aſpect de cette tombe qui s'ouvre ſous ſes pas ; elle ne doute point que ce ne ſoit un miracle, tandis que THÉOTIME, moins effrayé, s'impoſe, ſans autre raiſon que le devoir de l'honnête homme, la loi de ſe ſéparer pour jamais de ſon amante. Ce ſont ces nuances imperceptibles pour bien des yeux, qui differencient à l'infini les caracteres, & qui y jettent cette variété dont la nature nous préſente par-tout le magnifique tableau. Quelques gens du monde, de ces ames émouſſées par l'abus de la ſociété & des faux plaiſirs, ou que leur impuiſſance & leur ſechereſſe empêchent de ſe livrer à la vivacité du ſentiment, pourront trouver trop d'agitation & de violence dans le rôle d'EUPHÉMIE. Mais j'ai déjà prévenu leurs objections, en remarquant juſqu'à quel point la retraite enflamme la ſenſibilité. Qui a jamais aimé comme Héloïſe ? C'eſt bien des perſonnes iſolées qu'on peut dire que la moindre étincelle ſuffit pour produire un grand embrâſement :

Chiuſa fiamma è più ardente.

Une ſombre imagination les tourmente ſans ceſſe, leur montre la privation beaucoup plus cruelle qu'elle n'eſt en effet, & leur préſente une nature factice, qui, pour ainſi dire, ſe réaliſe en leur faveur; leur exiſtence eſt une guerre perpétuelle; & que ces ſecouſſes ſont vives, que ces combats ſont terribles, lorſque l'honneur & la piété ſe réuniſſent pour réprimer ces penchants qui les maîtriſent! Le triomphe d'EUPHÉMIE eſt d'autant plus éclatant, qu'il lui a couté plus d'efforts; il honore à la fois la nature & la religion, & ce perſonnage ſeroit moins touchant, & peut-être moins vertueux, s'il avoit moins combattu.

Caractere de MÉLANIE.

MÉLANIE a une dévotion éclairée & onctueuſe. Ce ſentiment prend la teinte des caracteres; aſſurément la dévotion de Boſſuet n'avoit point la douceur, & ſi on peut l'ajouter, la tendreſſe de celle de Fenelon. Le déſeſpoir ou l'aveuglement n'ont point conduit MÉLANIE dans le cloître; ſon attachement pour l'état qu'elle a embraſſé, eſt motivé & réfléchi; elle a ſenti de bonne heure le peu de vérité de tout ce qui excite & flatte nos deſirs. Les paſſions, ce beſoin du cœur humain, ſont venues l'agiter; elle s'eſt livrée à ce doux attrait: mais qu'elle l'a épuré &

ennobli en concentrant tous ſes vœux, toute ſon ame dans ce tranſport ſublime qui l'éleve à l'amour de l'Etre ſuprême ! Écartons toute idée de piété, & ne conſultons que la ſaine philoſophie : n'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir du peu de ſolidité des affections terreſtres ? où ſont les amitiés déſintéreſſées & conſtantes, les plaiſirs véritables, les fortunes qui ne ſoient pas ſoumiſes à des revers ? où eſt le bonheur réel ? envain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure ; & dans nos malheurs, qui accourt nous conſoler, quand tout nous abandonne, & nous laiſſe au vuide affreux de nous-même ? quelle main eſt empreſſée à eſſuyer nos larmes ? qui nous ſoutient dans les horreurs de la pauvreté, ſpectacle ſi effrayant pour le monde ? quel eſt enfin l'ami que

---

Quel eſt enfin l'ami, &c. Il n'eſt point de langue où ne ſe trouve cette exclamation : *ô mon Dieu* ! point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime, ou un pere & une mere qui ſont privés de leurs enfants, ne levent les yeux au ciel, & ne forment dans leur douleur une aſpiration ſecrette vers l'Etre ſuprême. Eſt-ce en un mot la ſageſſe humaine qui a le courage d'exercer la commiſération envers un malheureux criminel, de mêler ſes pleurs aux ſiens, de le conduire au ſupplice, d'en partager en quelque ſorte les horreurs ? C'eſt au lit de mort que nous ſentons véritablement qu'il eſt néceſſaire de ſe remplir de la grande penſée d'un Dieu, & que toutes les autres ne ſont que de frivoles illuſions.

nous trouvons toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verſer des ſoulagements dans notre amè affligée ? ai-je beſoin de le dire ? il n'y a que l'idée de Dieu qui puiſſe nous faire ſupporter la vie ; c'eſt devant cette grande image que s'évanouiſſent tous les autres objets aux yeux même du *raiſonneur* qui apprécie tout ſans le ſecours de la religion. Le caractère de MÉLANIE pourra donc plaire également aux perſonnes pieuſes, & à celles qui ſe bornant à réfléchir d'après la ſageſſe humaine, n'ont pas le bonheur de joindre la dévotion à leurs autres vertus ; l'amie d'EUPHÉMIE malgré ce noble détachement qui la porte ſans ceſſe vers le ciel, n'en remplit pas moins les devoirs de l'humanité ; je la repréſente ouvrant toujours ſon ſein aux pleurs d'une infortunée que ſa paſſion tyranniſe, plus promte encore à lui donner des ſecours, que des conſeils, indulgente pour autrui, quand elle s'arme de ſévérité contre elle-même, plaignant dans ſon amie des faibleſſes qu'elle ne ſe pardonneroit point. Je penſe avoir ſaiſi le véritable eſprit de la dévotion, & je ne diſſimulerai pas que ce perſonnage eſt celui que j'ai pris le plus de plaiſir à créer après le rôle du P. Abbé dans COMMINGE.

Il falloit qu'à côté du tableau où ſont expoſées toutes les vertus qui forment la vraie piété, il y en eût un autre qui montrât les abus de la dévotion ; j'ai donc négligé cette eſpece de règle, preſcrite par le goût, & que je me ſuis impoſée à moi-même, qui conſiſte à ne pas offrir ſur la ſcène des oppoſitions trop marquées ; l'art paraît à découvert dans ces contraſtes ; mais j'ai imaginé qu'on me ju- Caractere de Cécile.

J'ai donc négligé. Je n'ai pas prétendu donner un contraſte bien décidé ; Cécile eſt plutôt une dévote ſévere, qu'une fauſſe dévote, & je crois avoir établi ce caractere ſur les principes que nous a tracés un homme de génie. » Ce qui donne, » dit-il, le plus d'éloignement pour les dévots de profeſ- » ſion, c'eſt cette âpreté de mœurs qui les rend inſenſibles à » l'humanité ; c'eſt cet orgueil exceſſif qui leur fait regarder en » pitié le reſte du monde : dans leur élévation, s'ils daignent » s'abbaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi hu- » miliante ! ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel ! leur juſ- » tice eſt ſi rigoureuſe ! leur charité eſt ſi dure ! leur zele eſt ſi » amer ! leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſi- » bilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur » commiſération ; l'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'ai- » mer perſonne ; plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en » éxigent ; on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour éxercer » ſon autorité ſur la terre. « Qu'on diſe, après ce portrait, que le caractere de Cécile eſt trop dur.

geroit avec indulgence, en faveur des traits heureux qui pourroient réſulter de ces deux portraits rapprochés ; les ſentiments que j'ai prêtés à CÉCILE ne ſont point outrés ; le ſeul reproche que j'aye peut-être à me faire, eſt de n'avoir point appuyé encore aſſez le pinceau. Je ſuis fâché de le dire : j'ai connu une infinité de faux dévots plus durs que n'eſt CÉCILE, & par malheur pour l'humanité, j'en ai rencontré bien peu qui reſſemblaſſent à MÉLANIE. Les premiers éléments des arts ſont l'expérience. On m'objectera que ces faux dévots ne parlent pas ainſi ; ils peuvent être plus meſurés, plus ſages dans leurs expreſſions. Mais qu'eſt-ce que l'art dramatique ? la repréſentation exacte des divers mouvements qui nous agitent. Un auteur de théâtre arrache le maſque, fouille dans l'ame, en ſaiſit les plus ſombres replis ; c'eſt un ſavant anatomiſte qui apporte ſous nos yeux les fibres les plus déliées du cœur humain ; c'eſt un machiniſte ingénieux, qui trahit en quelque ſorte ſon ſecret, & découvre le jeu des reſſorts qu'il fait agir ; le poëte met dans la bouche de ſes perſonnages ce qu'ils ſe contentent de penſer dans la ſociété ; c'eſt par cette fidélité à décompoſer l'homme, & à montrer le méchaniſme des

passions que la scène peut contribuer à la réformation des mœurs. Où trouve-t-on des scélérats qui laissent éclater la manœuvre de leur méchanceté, comme on nous les représente dans nos meilleures tragédies ? Mathan a-t-il jamais pu dire :

J'approchai par dégré de l'oreille des rois.
. . . . . .
J'étudiai leur cœur ; je flattai leurs caprices ;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leur passions, rien ne me fut sacré ;
De mesure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse,
De leur superbe oreille offensoit la molleſſe :
Autant je les charmois par ma dexterité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables !

A-t-il pu ajouter en parlant de Dieu dont il a quitté le culte :

Heureux ! si sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage & les morts,
A force d'attentats, perdre tous mes remords !

Phocas dans Héraclius expose lui même tous les

chagrins qui dévorent un uſurpateur juſque ſur le tróne :

Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées ;
Qui croit les poſſéder, les ſent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Surtout qui, comme moi d'une obſcure naiſſance,
Monte par la révolte à la toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis & conſervé.
Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes :
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes,
Et comme il n'a ſemé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur ;
J'en ai ſemé beaucoup, & depuis quatre luſtres,
Mon trône n'eſt fondé que ſur des morts illuſtres,
Et j'ai mis au tombeau, pour regner ſans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Aſſurément quelque mépriſable que fut Phocas, il n'auroit pas écouté patiemment les invectives dont l'accablent Pulcherie & Leontine. Mais ſans ces développements, que deviendroit la ſcène ? il n'y auroit plus de naturel dans les caractères, plus d'énergie dans les tableaux ; le théâtre prendroit la monotonie & la fauſſeté du monde, & il perdroit un de ſes plus ſolides avantages, celui d'être le miroir de la

vérité. D'ailleurs n'eſt-on pas convaincu qu'il eſt une eſpece d'optique ? il doit néceſſairement groſſir les objets pour leur conſerver dans le point de vue leur véritable forme ; que de traits on auroit peine à ſaiſir, s'ils n'étoient pas prononcés ! qu'on ſe reſſouvienne du Jupiter de Phidias, qui vû de trop près, n'offrit à l'œil qu'une ébauche groſſiere, & poſé à une certaine élévation, l'emporta ſur tous les autres chefs-d'œuvres de ſculpture pour la juſteſſe des proportions, & la régularité de l'enſemble. Le théâtre eſt aſſujetti à peu près aux mêmes règles; les pièces de Marivaux, qui ſont ingénieuſes, manquent leur effet à la répréſentation ; quelle en eſt la raiſon ? ce ſont des miniatures dont les traits ſe confondent & s'évanouiſſent, & toutes ces fineſſes d'eſprit ſont en pure perte pour le ſpectateur.

J'ai évité avec ſoin de faire paraître CÉCILE trop ſouvent, parce qu'on doit ménager ſur la ſcène l'introduction des perſonnages odieux ; quelqu'un qui nous déplait & qui fréquente les cercles dans leſquels nous vivons, ne manque pas d'exciter en nous des ſenſations déſagréables, & nous force à quiter cette ſociété ; il en eſt de même de ces rôles qu'on ſupporte avec peine : Narciſſe nous cauſe

Ménager l'apparition des perſonnages odieux.

de l'indignation ; en général on n'aime pas la vue des méchants, à moins que ce ne ſoit d'illuſtres ſcélérats, tels que Cléopatre dans Rodogune, Mahomet, Cromwel, &c. Graces à notre fauſſe façon de voir & de péſer la grandeur, ces fameux criminels nous en impoſent ; ils nous impriment une ſorte d'étonnement reſpectueux qui nous contraint à les admirer, & l'intérêt qu'ils font naître a preſque autant d'attrait pour nous que celui qui réſulte de l'attendriſſement ou de la compaſſion. A l'égard de ces caracteres ſubalternes qui affligent la vertu & l'humanité, je le répete, ils demandent à être moins vus qu'entrevus ; on peut les employer pour entretenir l'action : mais il faut qu'ils ſe montrent rarement, & qu'ils ne faſſent, ſi l'on peut le dire, que tranſpirer comme un ſoleil brulant à travers des nuages.

J'ai déjà obſervé que ſi j'euſſe amené à la Trappe le pere du COMTE DE COMMINGE, cette ſcène,

---

J'ai déja obſervé. Dans le ſecond diſcours qui ſe trouve à la tête du Drame de COMMINGE.

A l'égard de ces caracteres ſubalternes. Voilà pourquoi il ne ſeroit pas poſſible, quelques reſſources que déployât le génie, de faire un drame ſupportable du ſujet atroce de la Marquiſe

quelques beautés qu'elle eût pu renfermer, auroit été déplacée : ici je n'avois point les mêmes obſtacles à combattre ; ce qu'on ſent au premier acte d'EUPHÉMIE pour SINVAL, n'eſt point comparable à

---

de G* ; la baſſe ſcélérateſſe d'un des principaux acteurs de cette abominable tragédie, inſpireroit une horreur qui paſſeroit la meſure des mouvements dramatiques. Pour exciter des ſenſations douloureuſes qui nous plaiſent, & dont on puiſſe dire : *dolor ipſa ejus voluptas* ; il faut ébranler nos fibres, & non les déchirer. Un claveſſin dont les touches délicates ſeroient preſſées par des doigts trop lourds, rendroit des ſons déſagréables. Des monſtres tels que la Brinvilliers, la Voiſin, ne doivent avoir d'autre théâtre que la place publique. Je doute, malgré l'eſpece d'éclat qu'ils ſemblent avoir, qu'on pût ſupporter le ſpectacle des ſtupides cruautés des Caligula, des Néron, des Domitien : il n'y a pas juſqu'au crime même qui n'ait beſoin d'une certaine nobleſſe pour attacher notre curioſité. Je ſuppoſe que ce ne fut pas une des fables abſurdes qui ſe ſont gliſſées dans l'hiſtoire : quel parti un auteur de théâtre pourroit-il tirer d'un Jean Baſilowitz ou Baſilide, grand duc de Moſcovie, qui étoit d'une barbarie aſſez imbécille pour obliger ſes ſujets au plus fort de l'hiver, à lui appporter tous les matins à ſon lever un verre de leur ſueur ? Croyons donc que toutes le actions ne ſont pas ſuſceptibles d'être admiſes indifferemme n ſur la ſcène, & que leur choix fait avec goût, eſt un des premiers talents de l'écrivain dramatique.

l'effet que produit l'apparition d'EUTHIME dans le premier acte de COMMINGE. Voilà comment la variété des circonſtances influe ſur les regles. J'ai donc cru que la reconnaiſſance de la mere & de la fille ne ſerviroit qu'à fortifier l'intérêt, & j'ai répandu dans cette ſcène, autant qu'il m'a été poſſible, toute l'énergie du ſentiment. Je peins la COMTESSE D'ORCÉ au comble de l'infortune, & il étoit aſſez difficile de la montrer auſſi malheureuſe ſans l'avilir ; je me ſuis rappellé l'exemple d'un de nos maîtres : Racine avoit à nous offrir un perſonnage conſumé d'une paſſion criminelle ; il a l'habileté de nous prévenir par Œnone que Phédre eſt atteinte d'un mal qui la conduit au tombeau ; la Reine, dit-elle,

Touche preſque à ſon terme fatal.
En vain à l'obſerver jour & nuit je m'attache :
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache ;
Un déſordre éternel regne dans ſon eſprit ;
Son chagrin inquiet l'arrache de ſon lit ;
Elle veut voir le jour, & ſa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.

Le ſpectateur, que la préſence de cette femme coupable eut pu révolter, eſt, par ce trait de génie, diſpoſé à ſoutenir ſa vue, & même à la plaindre. Phédre

en arrivant ſur le théâtre, acheve d'approfondir cette impreſſion, & de déterminer la pitié en ſa faveur :

N'allons point plus avant : demeurons, chere Œnone,
Je ne me ſoutiens plus ; ma force m'abandonne.
Mes yeux ſont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants ſe dérobent ſous moi.

Caractere de la COMTESSE D'ORCÉ.

La COMTESSE D'ORCÉ eſt une de ces meres barbares dont le nom ſeul ne peut faire naître que l'indignation : mais ſon abbaiſſement & ſes remords, ſont une eſpece d'expiation de ſes fautes, & l'on ſe ſent porté à lui pardonner.

Caractere de SINVAL.

Pour THÉOTIME, j'ai tâché de le repréſenter tel qu'il devoit être ; c'eſt un honnête homme à qui la perte de tout ce qu'il aimoit, & non l'hypocriſie ou la dévotion, a fait prendre le parti de s'arracher au monde, & de s'enſevelir dans le cloître ; il a cru trouver la tranquillité au pied des autels ; il s'en eſt impoſé au point d'imaginer que ſa ſenſibilité bienfaiſante étoit le fruit de ſon zele & de ſa piété ; il ſe croit pénétré de la religion ; il retrouve ſon amante, & reprend toutes les fureurs de l'amour. Je me ſuis gardé de décider ſa converſion ; ces coups ſurnaturels de la grace devant être employés avec ménagement, parce que le théâtre n'eſt établi que

ſur l'ordre des poſſibilités humaines. N'a-t-on pas reproché à Corneille le changement ſubit de Felix ?

Décence théâtrale.

J'aurois voulu pouvoir ajouter aux parties qui doivent former les caracteres, cette *décence théâtrale*, que je regarde comme une des délicateſſes de l'art ; c'eſt chez les poëtes grecs qu'on trouve une infinité d'exemples de ces nuances légeres, qui ne ſont perceptibles qu'aux yeux du goût. Homère, ce grand peintre des mœurs, a ſoin de faire couvrir par Achille le cadavre d'Hector, lorſque le malheureux Priam entre dans ſa tente. L'auteur d'Agamemnon, Æſchyle fait obſerver à Caſſandre le ſilence à l'égard de Clytemneſtre. Déjanire, dans les Trachiniennes de Sophocle, reſpecte la douleur d'Iole, qui eſt captive, & elle craint de l'interroger. La même Déjanire ſe retire ſans parler, après avoir appris de ſon fils Hyllus l'horrible cataſtrophe qu'a produit l'envoi de la robe empoiſonnée par le ſang du Centaure.

Une des délicateſſes de l'art. C'eſt encore un des heureux talents de Racine. Je n'en citerai qu'un exemple : Iphigénie ſe repent de s'être trop livrée à ſon premier mouvement de jalouſie contre Eryphile :

J'ai tantôt ſans reſpect affligé ſa miſere, &c.

Dans une autre tragédie du même poëte, qui porte le nom d'Hercule furieux, lorſque ſon héros, délivré d'un accès de fureur, vient à reconnaître les excès où il s'eſt abandonné en égorgeant ſa femme & ſes enfants, il ſe voile le viſage pour ne pas voir, dit-il, la lumiere des cieux, & il réſiſte aux ſupplications de Théſée qui le preſſe de ſe découvrir. Phédre, pour ménager ſa pudeur, a ſoin auſſi de ſe voiler quand elle raconte à ſa nourrice la malheureuſe paſſion qu'elle a conçue pour Hippolyte. J'ai tenté de mettre à profit cette étude des convenances. MÉLANIE ſe hâte de renvoyer la ſœur converſe qui a introduit la COMTESSE, afin d'épargner à cette infortunée, l'humiliation de répandre ſes malheurs en préſence d'une domeſtique; ſon premier ſoin eſt de la faire aſſeoir; autant d'attentions délicates dont le caractere dur de CÉCILE ne ſeroit point ſuſceptible. EUPHÉMIE, après avoir retrouvé ſa mere, dont elle va devenir la bienfaitrice, ſe garde bien de l'entretenir de SINVAL; ce ſeroit lui rappeller tous ſes torts; ſon cœur ne s'ouvre qu'à un ſeul mouvement qu'il ſemble

Qu'à un ſeul mouvement. Ce vers dans la derniere ſcène du premier acte:

Oui, voilà mon aſyle, &c.

s'empreſſer de reprendre preſqu'auſſi-tôt qu'il lui eſt échappé ; elle eſt ſurpriſe par ſa mere, quand elle la quitte pour aller pleurer librement aux marches de l'autel, & elle ſuccombe ſous la douleur, lorſqu'au milieu des larmes, elle ſe laiſſe enfin dominer par ſa paſſion, & qu'elle vient à parler de SINVAL ; dans ſon entretien avec lui, elle a le voile baiſſé, & ſon ſiege eſt à une certaine diſtance du ſien. Le même SINVAL, au troiſieme acte, au lieu d'éclater en reproches contre la COMTESSE, ſe borne à lui dire :

Vous voyez votre ouvrage, &c.

Je vous rends compte, mon ami, de tous ces détails, pour les ſoumettre à votre diſcuſſion, & pour vous devoir de nouvelles lumieres. On prétend qu'il y a eu d'habiles peintres qui peignoient leurs figures nues avant que de les draper ; par ce moyen, ils ſaiſiſſoient davantage la vérité de la nature ; je fais à peu près de même, en vous expoſant le deſſein informe d'EUPHÉMIE, tel qu'il a précédé le tableau ; vous entrerez mieux dans le méchaniſme des reſſorts dont je me ſuis ſervi ; il vous ſera plus facile de juger ſi j'ai ſçu tirer un parti avantageux de ces converſations approfondies où vous m'enflammez & me conduiſe. en

quelque ſorte par la main dans le labyrinte de l'art dramatique.

Je deſirerois bien que vos obſervations ſur le ſtyle ne me fuſſent point échappées dans EUPHÉMIE; il devroit être facile & harmonieux ; mes interlocuteurs, à l'exception de THÉOTIME, ſont des femmes ; ce ſexe a plus de douceur & d'aménité que le nôtre : conſéquemment il faut que l'élocution dans ſa bouche, réuniſſe la flexibilité à l'élégance, & qu'elle ait un ton qui lui ſoit propre. Racine, car on ne ſçauroit trop s'arréter ſur les talents de ce grand homme, eſt de nos poëtes celui qui poſſede davantage cette propriété de ſtyle, partie ſi néceſſaire

Du ſtyle.

Cette propriété de ſtyle. Je ne rapporterai que les vers ſuivants pour modele de cette propriété de ſtyle, de cette fleur d'élégance, de cette pureté, en un mot de cette perfection qui n'appartient qu'au ſeul Racine. Hippolyte eſt accuſé par Œnone auprès de ſon pere d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phèdre; on obſervera que ce fils reſpectueux, par un trait admirable de bienſéance & de délicateſſe de la part de l'auteur, cherche à ſe juſtifier ſans appuyer ſur ce qui pourroit faire ſoupçonner ſa belle-mere ; il répond ainſi à Théſée :

D'un menſonge ſi noir, juſtement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,

à tous les genres d'écrire. Phèdre n'a point le langage d'Athalie, & Monime parle autrement qu'Hermione. Brutus, Mahomet, Alzire, Idamé chez

---

Seigneur : mais je ſupprime un ſecret qui vous touche ;
Approuvez le reſpect qui me ferme la bouche,
Et ſans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & ſongez qui je ſuis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes ;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés ;
Ainſi que la vertu, le crime a ſes degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Paſſer ſubitement à l'extrême licence.
Un jour ſeul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide aſſaſſin, un lâche inceſtueux.
Elevé dans le ſein d'une chaſte héroïne,
Je n'ai point de ſon ſang démenti l'origine.
Pithée, eſtimé ſage entre tous les humains,
Daigna m'inſtruire encore au ſortir de ſes mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage :
Mais ſi quelque vertu m'eſt tombée en partage,
Seigneur, je crois ſurtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on oſe m'imputer ;
C'eſt par là qu'Hippolyte eſt connu dans la Grece ;
J'ai pouſſé la vertu juſques à la rudeſſe ;
On ſçait de mes chagrins l'inflexible rigueur :
Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur. &c.

M. de Voltaire, s'expriment chacun differemment. Peut-être qu'aujourd'hui l'on ne fait pas assez d'attention à cette bigarure de style produite par le

---

On défie le censeur le plus pointilleux de trouver une tache dans ce morceau ; c'est le son continu d'une lyre : mais celui-ci est encore supérieur & au-dessus de tous les éloges, parce qu'il réunit le charme du sentiment, aux graces & à la magie des vers. Joad serre Joas dans ses bras au moment qu'il est déclaré roi, & il lui parle avec toute la tendresse d'un pere :

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchantéresse :
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maitresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime ;
Ainsi de piége en piége, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,

mauvais goût, par le peu de ſoin qu'on prend d'étudier la nature, & ſurtout par le défaut de logique. Si, avant que de compoſer, on commençoit par ſe rendre compte de ſes idées, ſi l'on analyſoit la ſignification des termes, qu'on ſuivît leur liaiſon & leur correſpondance, qu'on en appréciât la valeur par une ſage diſcuſſion (c'eſt ce travail qui demande des vues métaphyſiques) alors on ne tomberoit point dans ces diſſonances monſtrueuſes ; un confident ne s'éleveroit pas au ton d'un roi ; une jeune princeſſe, au lieu d'avoir cette ſimplicité d'expreſſion conforme à l'inexpérience de ſon âge, & à l'ingénuité de ſes ſentiments, ne ſe pareroit point du faſte pédanteſque de la philoſophie, & ne s'amuſeroit pas à débiter des tirades & des maximes raiſonnées, quand elle ne doit parler que de ſa

---

Vous peindront la vertu ſous une affreuſe image :
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus ſage, &c.

Ce paſſage doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la verſification françaiſe.

Des maximes raiſonnées. Un des grands défauts du ſtyle, & qui y répand une mortelle froideur, eſt cette application mal-à-droite de maximes qui ſouvent n'ont qu'un faux éclat. Thomas Corneille en eſt rempli. M. de Voltaire eſt un de nos poëtes

ſa tendreſſe ; on ne trouveroit point dans un drame des vers d'ode, d'épopée, d'idylle, d'églogue, &c ; ſi Racine eut ſouvent dit :

Et dans un fol amour ma jeuneſſe *embarquée*...
Ah ! Seigneur ! *ſi votre heure eſt une fois marquée.*

Il n'auroit pas cette réputation de poëte enchanteur qu'il a méritée à ſi juſte titre. Si Deſpréaux

---

dramatiques qui ayent connu mieux l'art de tourner la maxime en ſentiment ; par ce moyen elle eſt d'autant plus inſtructive, qu'elle eſt touchante, & qu'elle devient plus directe. Si dans Alzire, au lieu de ces vers :

Croyez-moi, les humains que j'ai trop ſçu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Il y avoit :

Croyez-moi, les humains qu'on apprend à connaître.

Il eſt aiſé de ſentir combien ce trait de morale généraliſé perdroit de ſon énergie.

Des vers d'ode. C'eſt dans ce genre de poëſie que les inverſions & les tranſpoſitions peuvent quelquefois produire des beautés : mais rarement doivent-elles être admiſes dans le drame, qui n'eſt qu'une converſation élevée. Racine eſt encore à ce ſujet un excellent modèle à ſuivre.

Eſt une fois marquée. Comment ne s'eſt-on pas aviſé de repro-

eut fait tous ſes vers dans le goût de celui-ci :

Horace a *bu ſon ſaoul*, quand il voit les Ménades,

---

cher ces deux vers à Racine, ainſi que ceux-ci dans Bajazet ; c'eſt Atalide qui parle à Roxane :

Il m'a de vos bontés long-tems entretenue ;
Il en étoit tout plein, quand je l'ai rencontré ;
J'ai cru le voir ſortir, tel qu'il étoit entré.

Et l'on s'eſt élevé contre le même auteur pour ce vers auſſi convenable que naturel,

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

C'eſt cependant une des preuves de ſon goût exquis qui refuſoit de ſurcharger d'ornements les petites choſes, & qui ſe contentoit de les montrer dans une noble ſimplicité. Perſonne n'a ſçu mieux que Racine faire parler les confidents, & prêter de la grace à leur langage dépourvu de figures. Que de douceur & d'harmonie dans ces vers que dit Albine en ouvrant la ſcène du premier acte de Britannicus :

Quoi ? tandis que Neron s'abandonne au ſommeil ;
Faut-il que vous veniez attendre ſon réveil ?
Qu'errant dans le palais ſans ſuite & ſans eſcorte ;
La mere de Céſar veille ſeule à ſa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

Quelle verſification muſicale !

on vanteroit moins ſa noble élégance. Que réſulte-t-il de ce mélange de ſtyle dans une tragédie ou une comédie ? la vraiſemblance & l'illuſion théâtrale ſe détruiſent ; on eſt fâché de reconnaître l'auteur, quand on ne devroit s'occuper que des perſonnages, & dès ce moment, la langueur & le dégoût s'emparent du ſpectateur, il n'eſt plus trompé agréablement ; il s'attendoit à la repréſentation d'une action intéreſſante, que l'effort de l'art eſt de faire paſſer pour véritable, & on ne lui donne qu'un centon de vers entaſſés ſans choix, diſcordants, ennemis les uns des autres. On ne veut pas ſe perſuader qu'une beauté de ſtyle, lorſqu'elle eſt déplacée, ceſſe d'être une beauté, & devient une faute impardonnable ; Racine ne l'a commiſe qu'une ſeule fois par le brillant hors de propos de ſon récit de Théramene ; Corneille s'eſt attiré ſouvent ce reproche, ſurtout dans ſa Mort de Pompée. Nos gens de lettres, au commencement du dernier ſiecle, avoient conſervé cette abſurdité, reſte de la barbarie gotique. Scudery fait dire par un de ſes héros à ſa maitreſſe :

Je ne viens point ici, beau chef-d'œuvre des cieux,
Porté comme autrefois d'un vol audacieux, &c.

Il en eſt du ſtyle comme du coloris ; les diverſes nuances fondues & mêlées avec art doivent former une couleur qui ſoit celle de la nature même ; il n'en faut ni de tranchantes, ni de trop faibles ; un choix heureux d'expreſſions, de tournures, de cadences ; une variété de phraſes & de périodes ; de la naiveté ſans baſſeſſe ; du noble ſans bouffiſſure ; du ſublime ſans giganteſque ; par-tout une élégante ſimplicité : voilà les parties néceſſaires à la compoſition d'un

---

Il en eſt du ſtyle comme du coloris. Ne pourroit-on pas comparer encore le ſtyle à la muſique, où il faut une réunion d'accords différents, pour compoſer un corps d'harmonie ? C'eſt du plus ou du moins de talent & d'habileté dans le mélange des tons, dans la convenance de leurs rapports, que réſulte cet enſemble de ſons qui flatte l'oreille, & repand ſon charme juſqu'à l'ame. Que de parties à raſſembler pour former un bon ſtyle ! Aureſte vingt vers de Racine, & des morceaux de proſe de Paſcal, de Boſſuet, de Fenelon, répandroient plus de lumiere ſur ce ſujet, que tous les éléments qu'on pourroit imaginer.

Voilà les parties néceſſaires. Ce ſeroit ici l'occaſion, ſi l'on ne craignoit de paſſer les bornes qu'on s'eſt preſcrites, d'interroger les gens de goût ſur ce qui differencie le ſtyle ampoulé, du ſtyle ſublime ; le ſtyle faible, du ſtyle facile ; le ſtyle bas, du ſtyle familier ; de ſe plaindre de l'extinction de certains mots qui avoient

ſtyle qui plaiſe dans tous les tems. Les écrivains qui n'ont qu'un ton & une pompe uniforme, reſſemblent à ce peintre ignorant qui voulant employer des couleurs riches & cheres, ne ſe ſervoit uniquement que d'outremer & de carmin. Les Grecs, que je ne me laſſerai point de citer comme nos modèles, ne font jamais parler leurs perſonnages qu'à propos, & ils leur prêtent le langage qui leur convient. Il faut avouer que leur langue eſt bien ſupérieure à la nôtre pour la ſimplicité, la rondeur, l'abondance & le pittoreſque. Les Muſes & les Graces avoient chez les anciens le même temple : ne vouloient-ils pas faire entendre par cette aſſociation, que ces divinités ne devoient jamais ſe ſéparer ? & où ſont-elles plus réunies que dans la langue grecque ? chaque mot a ſon image & ſon accent muſical ; c'eſt l'harmonie même alliée à la peinture. Cette nation, ſi favoriſée de la nature, ſçavoit exprimer le bruit des flots, le ſifflement des vents, la rapidité d'une fleche ; les paſſions

---

de la nobleſſe, comme *ſon penſer*, *ſes penſers* ; de propoſer enfin quelques idées ſur une langue où il n'y auroit ni adverbes, ni même d'adjectifs, & qui réduite aux noms & aux verbes, en acquereroit plus de vigueur & de préciſion, &c.

avoient leur langue particuliere ; les cris de Philoctete formoient des vers ; il y a un chœur dans les Perſes, tragédie d'Æſchile, où les vieillards interrompent par leurs gémiſſements le récit du courier qui annonce la perte de la bataille de Salamine ; l'arrangement des mots y produit un effet admirable. Les Anglais, qui ſe piquent d'imiter les Grecs & les Latins, ne négligent point cet art dans leurs pieces de théâtre : rarement ſe ſervent-ils du vers alexandrin ; ils varient le mètre dans un même drame ; ils ont des ſcènes en vers de dix ſyllabes, d'autres en petits vers de toutes meſures, & ils réſervent la proſe pour les perſonnages ſubalternes ; le ſtyle en un mot eſt aſſorti au ſujet.

Je me ſuis attaché à ſuivre ces exemples, autant que mes forces me l'ont permis. Le ſtyle, dans le rôle de MÉLANIE, doit être plus doux que dans celui d'EUPHÉMIE, parce que MÉLANIE n'eſt point agitée par les paſſions ; ſon langage doit reſpirer la ſérénité de ſon ame. *L'ineffable* plaiſir, ſcène VI, acte I. eſt une expreſſion *myſtique* qui convient à ſon caractère ; & qui ſeroit déplacée dans la bouche d'une autre. Il faut que THÉOTIME, avant que de reconnaître EUPHÉMIE, ait le ſtyle modéré & affectueux.

A-t-il retrouvé ſa maîtreſſe : je crois que ſon langage peut s'animer avec ſa ſituation, & alors il eſt plus enflammé & plus pittoreſque. Souvenons-nous toujours du précepte d'Horace :

Telephus & Peleus cum pauper & exſul uterque
Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Ayons ſans ceſſe devant les yeux ce vers ſi ſenſé de Moliere qu'on peut appeller le philoſophe du théâtre :

Et ce n'eſt pas ainſi que parle la nature.

C'eſt à l'étude conſtante de ce grand principe des arts d'imitation, que je rapporte l'objet principal de mes travaux : mais les connaiſſances fuſſent-elles ap- La nature, premier principe des arts d'imitation.

C'eſt à l'étude conſtante. Ce n'eſt qu'à force d'obſervations & de comparaiſons que l'on parvient à poſſéder cette connaiſſance ſi néceſſaire. Il en eſt du poëte dramatique comme du peintre : l'un & l'autre doivent avoir des yeux différents que le reſte de la ſociété, & ſi l'on peut le dire, épier ſans ceſſe la nature ; c'eſt à cet eſprit obſervateur que Molière dut le talent de creuſer ſes ſujets, & de nous tracer des caracteres ſi vrais & ſi approfondis ; il ne dédaigna pas de deſcendre aux expériences les plus minucieuſes pour s'éclairer ſur les moindres impreſſions de l'humanité : auſſi remarque-t-on dans ſes ouvrages que c'eſt d'après la nature même qu'il a compoſé, & non d'après les copies, &c.

profondies, ſont d'un faible ſecours, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées du talent ; il y a encore loin du deſſinateur au peintre. Je vais vous indiquer les moyens que j'ai employés pour fouiller, ſi je le puis dire, dans le ſein de l'humanité, & lui arracher la découverte de ſes plus ſecrettes ſenſations. Vous jugerez ſi du moins j'ai ſçu ouvrir la carriere que le génie a ſeul la force de parcourir, & s'il me ſeroit permis d'établir quelques préceptes qui pourroient lui être profitables.

Las de nos abſurdités dramatiques, fatigué ſurtout du prétendu héroïſme de ces perſonnages gi-

---

Las de nos abſurdités dramatiques. Quel autre nom donner en effet à des tyrans mal-à-droits, à de jeunes princeſſes qui *raiſonnent* comme de profonds politiques ou de ſublimes philoſophes, à des coups de théâtre ſi mal concertés, & conſéquemment dénués d'effet, au défaut continuel de dialogue, à des amplifications de rhétorique exprimées en vers qui n'appartiennent point au ſujet, à des caracteres qui ne ſont nullement établis, ou qui ſe contrarient ſans ceſſe, à des *à parte* qui font voir tout le technique de l'art, à des beautés en un mot qui ne ſont jamais à leur place ? Voilà pourtant ce que nous voyons tous les jours ſur notre ſcène conſacrée par les chefs-d'œuvres des Corneille, des Moliere, des Racine, des Crébillon, des Voltaire, &c.

gantesques & si peu vraisemblables, qui se dévouent à la mort, ou qui la reçoivent sans le moindre trouble, sans la moindre émotion, je conçus le dessein de saisir la nature dans sa véritable attitude. Rempli déjà de la lecture des anciens, principalement des Grecs, je n'ignorois pas que l'éducation, en dégrossissant cette nature, lui ôte de ce caractere de férocité que les barbares appellent courage; je sçavois encore que ces mêmes Grecs sentoient plus le prix de la vie que les Scythes; les dieux d'Homere jettent des cris, lorsqu'ils sont blessés; Sophocle n'a pas héfité à nous montrer le compagnon d'Hercule, Philoctete, remplissant sa caverne de gémissements; nous calculons le degré d'intérêt par le plus ou moins que peut s'évaluer la perte; & cet attachement à l'existence, le partage des peuples instruits, n'a fait que prêter plus d'éclat à ces grands hommes qui couroient en foule exposer leurs jours pour la patrie, & chercher leurs tombeaux aux

L'absurdité de nos personnages dramatiques.

Que les barbares appellent courage. Les anciens peuples du nord bruloient de recevoir la mort dans les combats pour aller jouir de toutes les douceurs du paradis d'Odin, qui consistoient à boire du sang humain dans le crâne de leurs ennemis, à porter encore les plus belles armes, à se battre avec plus de fureur, &c.

Thermopyles. Je voulus entrer dans le méchaniſme de l'homme, voir en un mot comment on mouroit. Emporté par l'amour de l'art, je domptai mon extrême ſenſibilité ; j'eus la fermeté d'aſſiſter au ſpectacle le plus affreux & le plus déchirant ; je choiſis l'exécution d'un célebre criminel, dont l'état avoit approché de la ſouveraine puiſſance, & qui ayant été entouré de toutes les illuſions de la grandeur, devoit conſéquemment avoir plus de peine qu'un autre à perdre la vie ; je m'impoſai la loi de ne laiſſer échapper aucun de ſes mouvements ; il n'y en avoit pas un qui ne me donnât de nouvelles lumieres ſur cette ſituation la plus importante où

Apprendre comment on meurt.

J'eus la fermeté. Me pardonnera-t-on une obſervation ? On nous vante la bonté de la nature humaine : je ne conçois pas comment les hommes peuvent courir en foule pour être témoins du ſupplice d'un de leurs ſemblables, & ſe raſſaſier de ſes tourments. Je le répete, il n'y a eu qu'un amour prodigieux de l'art qui m'ait pû forcer d'aſſiſter à un pareil ſpectacle ; j'ai éprouvé, lorſque j'ai vu le ſabre levé ſur la tête du criminel, que j'aurois préféré le plaiſir de lui donner la vie à toutes les richeſſes & toutes les grandeurs qu'on eut pu m'offrir. Il y a donc bien des cœurs de fer ! O ſentiment, ſentiment ! quelle ame eſt aſſez heureuſe pour ſe pénétrer de toutes tes douceurs ?

puiſſe ſe trouver la nature humaine ; mon ame en quelque ſorte alla chercher l'ame de ce malheureux, & ſe pénétra de toute l'horreur qui devoit la bouleverſer ; je deſcendis, pour ainſi dire, je marchai, je m'avançai avec lui au pied de l'échaffaut : lorſqu'il y fut arrivé, il fit un geſte qui excita en moi une impreſſion terrible, qui ne s'effacera jamais ; il avoit les mains liées, il les ſerra contre ſa poitrine ; & enſuite les ſoulevant un peu, il tourna un long regard vers le ciel : ah ! mon ami, que ce geſte & ce regard diſoient de choſes ! quel pathétique ! Monté ſur l'échaffaut, il eut la force de ſe mettre à genoux & d'y reſter, ſans être appuyé, juſqu'au moment qu'il reçut le coup mortel ; lorſqu'on lui eut attaché le bandeau, que ſa tête chauve parut à découvert, alors j'apperçus la terreur de la mort ſe graver à vue d'œil ſur ſes deux joues ; elles ſe couvrirent d'une livide pâleur, & ſe creuſerent vers la bouche : tant ſon ame éprouvoit un effroyable ravage ! il ne témoigna cependant ni faibleſſe, ni inſenſibilité ; il mourut, comme auroit expiré l'innocence même, avec cette décence qui eſt le plus beau caractere de l'humanité ; il remplit l'idée attachée à ce trait ſublime de la mort d'un de nos anciens héros ; *ſpiritu magno*

vidit ultima. Alors, mon ami, j'appris le grand art de mourir ; je ſentis combien un vrai philoſophe eſt ſupérieur à des poëtes ignorants, lorſqu'il nous dit : *an tu exiſtimas quemquam ſoluto vultu, & ut iſti delicati loquuntur, hilari oculo mortem contemnere ?*

Depuis cette affreuſe expérience, j'ai eu de la peine à ne pas trouver des défauts de vraiſemblance dans nos meilleures tragédies. Racine, lui-même, qui a connu ſi bien la vérité du ſentiment, y a manqué peut-être dans une de ſes plus belles piéces. Iphigénie débite des vers admirables : mais le caractere d'une jeune princeſſe, qui du ſein maternel & du milieu des honneurs & des careſſes de la fortune, paſſe tout à coup à la mort, eſt-il bien exprimé ? Iphigénie s'arrête-t-elle aſſez ſur le regret de perdre la vie ? Qu'Euripide l'a rendue plus vraie, plus touchante ! il nous la repréſente rappellant à ſon pere toutes les marques de tendreſſe qu'elle en a reçues dans ſon enfance & les promeſſes flatteuſes qu'il lui a faites de s'occuper de ſon bonheur, & d'y mettre le comble par un hymen digne de ſa naiſſance ; toutes les graces d'une jeune fille qui ſe voit mourir à la fleur de l'âge, ſont développées dans ce rôle intéreſſant. Croyez-vous, par exemple, qu'on n'aimeroit pas à

Remarques ſur le rôle d'Iphigenie de Racine.

voir Jephté, habillée de blanc, couronnée de fleurs pour le ſacrifice, rêvant à l'ombre d'un bois ſolitaire, contemplant avec une affection mêlée de douleur les beautés de la nature, & par un retour ſubit ſur elle-même, s'attendriſſant ſur ſa triſte deſtinée? Ne goûteroit-on pas quelque plaiſir à l'entendre s'écrier :

O terre ! ô cieux ! ô ma chere patrie ! je vais donc vous quitter ! je vais disparaître du monde .. pour jamais !.. pour jamais ! le ciel ordonne un ſacrifice, & c'eſt moi qui ſuis la victime ! hélas ! ſi jeune encore ! quand je compte à peine ſeize printems, avec des eſpérances ſi riantes, faut-il renoncer à mes compagnes, à ma famille, à moi-même, aux jours brillants que mon âge & le rang de mon pere ſembloient me promettre ?.. Mais j'offenſe Dieu par mes plaintes ; il m'a donné la vie, il me la redemande, & l'on m'a dit que je devois la lui rendre avec une entiere ſoumiſſion ; c'eſt-lui qui nous a créés : n'eſt-il pas le maître de ſon ouvrage ? Eh bien ! que je lui ſois immolée .. me défendroit-il de laiſſer couler mes larmes ? ah mon pere ! ah mon Dieu !. je vous obéirai, je marcherai à l'autel ... il n'y a donc plus d'eſpérance ! il faut mourir.

L'intérêt attaché au perſonnage de Jephté.

De jeunes filles paraiſſent, elles viennent à Jephté en pleurant, en pouſſant des cris. Jephté tombe dans leurs bras, leur parle avec tendreſſe, les appelle chacune par leur nom, & quoiqu'elle-même fonde en larmes, elle leur dit :

Ne pleurez point, mes cheres compagnes .. Ne faut-il pas ſe

ſoumettre à Dieu ? Hélas ! je ne m'attendois point à vous être ſitôt enlevée ! vous ſçavez combien je vous chériſſois ,, oui .. vous m'etiez bien cheres ! (Et là ſon attendriſſement augmente , & les ſanglots lui coupent la parole ; elle reprend :) Auriez-vous cru que les fleurs que nous avons cueillies enſemble ce matin , auroient ſervi à me parer pour un ſacrifice ; que Jephté devoit tomber ſous le couteau ſacré ? Mes tendres amies , rappellez-vous nos doux amuſements , nos plaiſirs , l'amitié qui nous uniſſoit.. Nahami n'eſt point ici !.. parlez-lui de moi , dites-lui bien à quel point je l'aimois ... je ne la verrai plus !.. Lorſque vous viendrez dans cette prairie , dites : c'eſt ici que nous cueillions des fleurs avec Jephté , que nous repoſions avec elle à l'ombre de ce palmier , que nous nous aſſeyons aux bords de ce ruiſſeau pour voir couler ſon onde , & entendre ſon flatteur murmure. Hélas ! embraſſez-moi encore.. Adieu , cheres compagnes , il eſt tems de nous ſéparer .. puiſſiez-vous avoir un ſort plus heureux ! adieu .. ſouvenez-vous quelquefois de la malheureuſe Jephté.

J'imagine qu'une ſemblable ſcène embellie du coloris de Racine , feroit couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les cœurs ſenſibles. La mort préſentée ſous de telles images , perd de ſon horreur , & produit une triſteſſe délicieuſe ; c'eſt cette mélancolie touchante qui rend ſi attendriſſants ces vers de Chaulieu :

Beaux arbres qui m'avez vû naître ,
Bientôt vous me verrez mourir.

Mais ce n'eſt pas à cette ſeule connaiſſance que doit ſe borner l'étude de la nature : il faut la ſuivre dans les diverſes affections qui lui ſont relatives ; on ſe plaît à la voir mêler le charme de la ſenſibilité à la grandeur d'ame du héros ; le morceau ſuivant eſt un exemple qui inſtruira mieux que tous les préceptes.

Ne pas ſe borner à cette connaiſſance de la nature.

Curiace repond au farouche, à l'inflexible Horace, qui ne reſpire que la fureur du patriotiſme, & qui ne voit plus que l'intérêt de Rome :

Les caracteres de Curiace & de Pauline admirables pour la vérité de la nature.

Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
N'ont pu mettre un moment mon eſprit en balance,
Et puiſque par ce choix, Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
J'ai le cœur auſſi bon : mais enfin je ſuis homme ;
Je vois que votre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur, qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire ;
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur ;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie.
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce traître & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler.

J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte ;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour concevoir encor quelque choſe d'humain.

Pourquoi nous intéreſſons-nous ſi fortement à Pauline ? c'eſt que nous aimons ſa vertu encor plus que nous ne l'admirons ; c'eſt que cette vertu eſt ſans faſte, & qu'elle n'humilie point la faibleſſe de l'humanité. J'aſſure, dit l'épouſe de Polyeucte, mon repos, en évitant la préſence de Severe :

La vertu la plus ferme évite les hazards ;
Qui s'expoſe au péril veut bien trouver ſa perte ;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laiſſer ſurprendre,
On ſouffre à réſiſter, on ſouffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire eſt pénible, & le combat honteux.

Autre trait de vérité de caractere.

On eſt flatté, dans le rôle de Felix, de voir s'ouvrir le cœur de l'homme avec ſes imperfections :

De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée ;
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquietée ;
Je ſens l'amour, la haine, & la crainte & l'eſpoir,
La joie & la douleur tour à tour l'émouvoir.

J'entre

J'entre en des ſentiments qui ne ſont pas croyables :
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeroient agir,
J'en ai même de bas, & qui me font rougir.

Que le Maréchal de Luxembourg eſt bien plus intéreſſant au lit de mort, que dans l'éclat de ſes victoires ! qu'on eſt touché de l'entendre proférer ces paroles, quelques moments avant que d'expirer : *Je préfererois en ce dernier inſtant à tous mes ſuccès militaires, le mérite d'un verre d'eau donné à un pauvre.* Voilà bien la nature dans ſon plus haut point de vérité ! & ſous ces traits, elle eſt ſupérieure au plus brillant héroiſme.

Mot admirable du Maréchal de Luxembourg à l'article de la mort.

Dans la tragédie de Céſar par Shakeſpeare, Brutus & Caſſius ont une querelle très vive. Brutus revient le premier à lui ; il avoue à ſon ami qu'il a eu de la vivacité, parce qu'il a l'ame agitée d'un grand chagrin : la mort vient de lui enlever ſon épouſe, Porcie ; auſſitôt Caſſius reprend toute ſa tendreſſe ; il ne peut ſe pardonner d'avoir ajouté à la douleur de Brutus : il le ſerre dans ſes bras avec tranſport, & s'ecrie en pleurant : *O mon ami ! que manquoit-il à l'injure que je t'ai faite, que de t'enfoncer ce poignard dans le ſein ?* Ce ſont là de ces beautés inimitables que toutes

Exemple de ſentiment, tiré d'une tragédie de Shakeſpeare.

les ames ſont en état de ſentir. Dans une autre tragédie du même Shakeſpeare, un malheureux pere dont les fils ont été aſſaſſinés, apprend cette affreuſe nouvelle, ſuccombe à ſa douleur, & s'eſſuie les yeux en diſant avec un profond gémiſſement : *Quoi ! mes deux fils ! tous deux ! mes deux fils ne ſont plus ! il ne m'en reſte pas un ſeul !.. tous deux !* N'êtes-vous pas dans le cœur de ce pere affligé ? ne reſſentez-vous pas avec lui la perte de ſes enfants ?

Autre exemple du même poëte.

Ce que le froid ſtoïciſme appelle imperfection dans la nature, en eſt ſans contredit une des premieres qualités. Ariſtote connaiſſoit bien les reſſorts du cœur humain, lorſqu'il rejettoit du drame ces perſonnages dont la vertu inaltérable n'eſt mélangée d'aucune ombre. La raiſon, qui nous fait preſque adorer Henri IV, c'eſt que ſon caractère eſt, pour ainſi dire, le chef-d'œuvre de l'humanité ; les faibleſſes de ce grand homme le mettent en quelque ſorte à notre portée, nous familiariſent avec le héros, & adouciſſent l'admiration qu'il nous inſpire. Nous ſommes plus étonnés que touchés de cette perfection qui eſt ſi fort au deſſus de nous ; c'eſt le clair obſcur qui fait ſortir les beautés d'un tableau. S'il n'y

Caractere de Henri IV, le chef-d'œuvre de l'humanité.

avoit qu'un trait de lumiere répandu ſur la toile, l'œil ne ſaiſiroit plus la dégradation & le *fondu* des couleurs. La nature eſt aſſujettie aux mêmes règles que la peinture : des caractères parfaits n'auroient que de la roideur, de la monotonie, & ne produiroient ſurtout aucun intérêt ; l'admiration eſt un ſentiment bientôt épuiſé ; il n'y a que l'attendriſſement dont les impreſſions ſoient toujours agréables & nouvelles. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des circonſtances où la nature en s'élevant au-deſſus de ſa ſphère, ne nous offre un ſpectacle qui nous attache. Les Flamands priſonniers, préſentés à Charles VI, refuſent la vie : » Le roi, diſent-ils, eſt aſſez puiſſant pour aſſujettir » les corps des plus généreux hommes du monde : » mais il n'aura jamais le pouvoir d'aſſujettir nos eſ- » prits ; lorſque nous ſerons morts, nos os ſe raſſem- » bleront pour combattre, &c. « Quoiqu'on ſçache très-bien que les morts ne ſçauroient réſuſciter ſans un miracle, cette éxaltation de courage eſt d'accord avec l'idée que nous nous formons de l'intrépidité. Douze Mandarins prennent la généreuſe réſolution d'expoſer au méchant empereur Tiſiang, l'opprobre de ſa conduite : le premier qui tenta cette démarche ſi hardie, fut ſcié en deux ; le ſecond eut la même

Exemples de grandeur d'ame.

audace & périt par une mort auſſi cruelle ; Tiſiang poignarda le troiſieme ; tous ces vrais héros de la vertu en furent les martyrs, excepté le dernier que la fin terrible de ſes compagnons ne put ébranler ; il eut la fermeté de courir au palais, & portant dans ſes mains les inſtruments de ſon ſupplice : voilà, dit-il à l'empereur, le fruit que retirent de leurs ſervices vos fideles ſujets ; je viens chercher ma récompenſe. Tiſiang frappé de cette magnanimité, embraſſa ce grand homme, le récompenſa, & devint le meilleur des princes. On eſt tranſporté à de ſemblables traits ; ils nous attendriſſent en nous ſurprenant, parce que l'humanité échauffée par l'amour de la vertu, peut atteindre à ces efforts ſublimes.

Si nous aimons tant ce qui eſt conforme à cette

Si nous aimons tant. Une ame ſenſible a de la peine dans la lecture de l'hiſtoire, à ſe prêter aux faits qui paraiſſent un *démenti* à la nature ; le Chancelier de Silleri répond à Marie de Medicis, qui lui annonçoit la triſte fin de Henri IV, »Votre Ma» jeſté m'excuſera, les rois ne meurent point en France. « Que l'on eſt malheureux d'avoir l'eſprit ſi préſent, quand on ne doit être rempli que de la douleur d'une pareille cataſtrophe, quand on perd Henri IV ! les larmes & les ſanglots de Silleri l'euſſent bien plus honoré aux yeux de l'humanité, que ſa réponſe froide & magiſtrale.

vérité de nature qui rapproche tout de nous-mêmes, nous devons voir avec peine que l'on manque à ce principe fondamental. Croiroit-on qu'Homère, ce peintre si vrai, ait été un des premiers à tomber dans cette faute ? Penelope apprend d'Euryclée, qu'Ulysse est revenu ; on s'attend que le poëte développera tous les transports de la tendresse ; que ces deux époux qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, vont se précipiter dans les bras l'un de l'autre ; que cette reconnaissance nous fera fondre en larmes. Penelope descend de son appartement, délibére en son cœur si elle parlera à son mari sans l'approcher, ou si elle l'abordera pour le saluer & l'embrasser, & elle ne lui parle point ; Télemaque même en est si indigné, qu'il reproche à sa mere *d'avoir un cœur plus dur que le marbre ;* Ulysse est porté à l'excuser ; il s'imagine qu'elle ne l'a point reconnu, parce qu'il est couvert d'habits qui annoncent la pauvreté ; il se baigne, se parfume, prend de riches vêtements, reçoit de Minerve la beauté même des immortels, & va s'asseoir en présence de la reine, à qui il adresse un long discours. Pénelope lui répond par un discours encore plus long, s'obstine à ne point le croire, en disant qu'*elle n'ajoute pas encore foi à ses yeux* ; son mari commence à se fâcher.

La reconnaissance d'Ulysse & de Pénelope dans Homere traitée froidement.

lui parle d'un certain lit qu'il s'étoit fait, lui décrit encore avec une exactitude fatiguante, tout ce qui compoſe ce lit. Enfin après tous ces détails bien circonſtanciés, bien inutiles, Pénelope tombe évanouie, & r'ouvre les yeux pour reconnaître ſon cher Ulyſſe, & tous deux *s'applaudiſſent réciproquement de leur prudence.* Vous m'avouerez, mon ami, que tout lecteur ſenſible eſt tenté d'avoir un peu d'humeur, quand après vingt-trois livres, on lui préſente auſſi froidement une reconnaiſſance ſi attendue. Je ſuis aſſurément un des plus zelés admirateurs d'Homère ; je m'en fais gloire : mais je ne diſſimulerai pas que cet endroit me cauſe quelque peine, & je ſerois curieux de ſçavoir comment ſes *idolâtres* s'y prendroient pour m'en faire goûter les beautés.

Même faute dans Shakeſpeare.

L'Æſchile des Anglais, Shakeſpeare dans une de ſes tragédies, qui renferme de très-belles ſcènes, fait aſſaſſiner une épouſe innocente, par ſon mari jaloux ; il tient un flambeau d'une main, & une épée de l'autre ; il entre au milieu de la nuit dans l'appartement de ſa femme, la trouve endormie, a tout le tems de contempler ſes charmes, & d'être partagé entre la fureur & l'amour ; elle s'éveille, ils ont un très-long entretien, il le termine par étrangler cette malheu-

reuſe femme ; un meurtre ſi préparé, ſi médité, eſt-il dans la nature, & dans la nature d'un homme qui eſt amoureux? M. de Voltaire a traité bien differemment une ſituation à peu près ſemblable. Oroſmane eſt en proie à toute la rage de la jalouſie ; à peine a-t-il entendu la voix de Zaïre, qu'il court lui plonger un poignard dans le ſein ; auſſitôt il eſt déchiré par la douleur, par les remords, & ſe frappe du même poignard. Je ne ſçais ſi ce célebre auteur a rendu la vérité auſſi fidelement, lorſqu'à l'avant derniere ſcene du quatrieme acte de cette tragédie, Oroſmane qui croit avoir entre les mains une preuve de la perfidie de Zaïre, la rappelle auprès de lui, demande juſqu'à deux fois s'il eſt aimé, & la renvoye enſuite ſans aucune explication ; un amant furieux qui avoit paru conſerver ſon ſang froid pendant quelque moment, ne devoit il pas éclatter, accabler ſa maitreſſe de reproches, & lui montrer enfin la lettre ? il eſt vrai que la pièce étoit finie. Antiochus dans Racine doit-il choiſir l'inſtant où Bérenice eſt au comble de ſes vœux, & croit aller épouſer Titus, pour faire à cette reine une déclaration d'amour? Théodoſe à qui j'ai donné le nom de Théotime, a la force dans le Spectateur anglais, de reconnaître Conſtance, de l'é-

L'avant derniere ſcene du quatrieme acte de Zaïre peut être inutile.

Défaut de vraiſemblance dans l'hiſtoire de Conſtance & de Théodoſe, telle que l'a rapportée le Spectateur anglais.

couter, & de ne pas lui apprendre qu'elle l'a retrouvé.

Quand je ſouhaite que nous ſoyons plus éxacts à ſuivre la marche de la nature, je n'entends point qu'on prenne l'eſprit & la petiteſſe du copiſte ſuperſtitieux, & qu'on imite ces peintres qui ſe piquent d'une froide & ſcrupuleuſe fidelité. Je n'exige point que dans un drame on deſcende à ces détails minucieux qui appartiennent à la vie domeſtique; je voudrois ſeulement qu'on cherchât à reſſembler à ces fameux artiſtes qui réuniſſant le *technique* & *l'idéal*,

Nature idéale.

A ces détails minucieux. Il faut bien ſe garder de confondre la nature ignoble avec la nature ſimple & naïve. Nous avons vû d'imbécilles comédiens qui s'imaginoient être les égaux de Baron, parce qu'ils oſoient pouſſer comme lui ſur le théâtre la familiarité indécente juſqu'à ſe moucher & prendre du tabac. Un poëte qui pour établir dans un drame le caractere *petit* de Charles II roi d'Eſpagne, rappelleroit que ce prince fit tordre le col à deux perroquets de la reine ſon épouſe, parce qu'ils parloient français, un tel poëte tomberoit dans le bas & dans le puéril. Les pieces anglaiſes ſont infectées de ce mauvais goût qui admet ſans choix toutes ſortes de peintures, pourvu qu'elles ſoient vraies. Il doit y avoir quelque difference entre la nature dans ſa groſſiere vérité, & la nature théatrale; celle-ci reçoit des embelliſſements, & l'art eſt d'en ſçavoir fixer la meſure.

avoient en quelque ſorte créé une nouvelle nature ; des exemples développeront mes idées. Phidias, dans ſes ſtatues de Jupiter & de Minerve, ſembloit s'être pénétré de la divinité. *Et concepit deos & exhibuit.* La Vénus d'Apelle étoit le réſultat de toutes les beautés réunies : c'eſt cette nature *idéale* ou *embellie* que nous admirons dans Raphaël, le Corrège, & qui répand ſur leurs ouvrages cette grace variée & élégante qu'ils ont été ſeuls capables d'imaginer. Il n'y a point de femmes, à les prendre ſéparément, qui raſſemblent les charmes & les vertus de l'héroïne de Richardſon.

Les Grecs l'ont emporté de beaucoup ſur les Romains pour l'intelligence de cette *nature perfectionnée ;* auſſi Pope a-t-il dit avec raiſon que Virgile qui ſe

---

Les Grecs l'ont emporté. Ils comptent des philoſophes, des poëtes, des orateurs, des hiſtoriens, des peintres, des ſculpteurs, des muſiciens, des architectes, en un mot ils ont poſſédé tous les arts au plus haut point de ſuperiorité, tandis que les Romains ne peuvent ſe flatter que d'avoir eu des poëtes, des orateurs & des hiſtoriens, encore Virgile eſt-il au-deſſous d'Homere ſon modèle ; Ciceron inferieur pour la force du genie, à Demoſthène ; & je ne ſçais, pour les graces du ſtyle & la *maniere large*, ſi l'on doit mettre les Tite-Live, les Saluſte & les Quinte-curſe à côté des Thucidide, des Xenophon, &c. Je ne

glorifioit d'être l'imitateur d'Homere, avoit trouvé que ce poëte & la nature étoient la même choſe :

Nature and Homer were he found the ſame.

C'eſt donc cette *nature idéale*, cette *belle nature* que je demanderois qui fût plus cultivée parmi nous ; aujourd'hui tout eſt défiguré tout meurt ſous les efforts d'un art corrupteur : notre peinture, notre

---

parle point du dramatique ; on n'ignore point ce qu'eſt Seneque à le comparer avec les Æſchyle, les Sophocle, les Euripide. Il y a autant de difference entre les Grecs & les Romains, qu'entre une belle ſtatue antique & une moderne, & nous ſommes, en rapport d'éloignement du *vrai* & du *beau*, aux Romains, ce qu'ils étoient aux Grecs.

D'un art corrupteur. Il eſt prodigieux combien aujourd'hui nous ſommes livrés à tout genre d'impoſture ; il eſt des bornes dans tous les arts, au-delà deſquelles ſe trouvent le giganteſque, l'extravagant, l'abſurde, en un mot le faux & l'oppoſé du naturel, & ces bornes ſi ſages, nous les avons paſſées, dans la confiance peut-être que nous ferions oublier nos modèles. Nous reſſemblons préciſément à ces femmes qui, à leur entrée dans le monde, mettent ſi peu de rouge, qu'on peut douter ſi ce ne ſont pas leurs propres couleurs ; enſuite leurs yeux s'accoutument à cet éclat étranger au point qu'elles en abuſent & qu'elles ſe défigurent.

Notre peinture. Ce ſont ſurtout nos peintres à portraits qui ont introduit ce goût *manieré*, bien different du bon goût. Ils

architecture, notre muſique, notre déclamation, nos

ne peignent pas une de nos jolies femmes qu'ils ne lui prêtent un air minaudier, un ſourire forcé; ces têtes penchées, ces regards de côté, ces bouches grimacieres ſont regardés comme autant de fineſſes de l'art, ſaiſies par le pinceau moderne, & ce vernis de porcelaine s'appelle du coloris. Qu'on ſe ſouvienne au reſte que mes obſervations ne tombent que ſur quelques abus du talent.

Notre architecture. Il n'y a pas juſqu'à la mort que nous ne cherchions à *dénaturer* : un ſauvage qui verroit nos catafalques, croiroit entrer dans un lieu deſtiné à quelques réjouiſſances publiques. Que diroit-il de nos ſalles de ſpectacles, de nos jardins ſymmetriſés, de nos appartements retrecis ?

Notre muſique. On demande ſi chaque langue n'a pas ſa muſique comme elle a ſon accent particulier. Il parait ridicule qu'on chante des paroles françaiſes ſur des airs italiens, & l'on ſeroit fondé à croire que le récitatif de Lulli, quand il eſt moins traîné, eſt le ſeul qui nous convienne. Ce n'eſt point que la muſique italienne n'aît des graces, du brillant & du pittoreſque; mais encore une fois, lorſque nous parlons, nous n'avons pas l'accent des Italiens, & la muſique vocale doit prendre l'eſprit & le ton de la langue, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que l'accent de cette langue plus marqué.

Notre déclamation. Mlle. Dumeſnil eſt peut-être la ſeule en Europe que l'on puiſſe donner pour modèle de cette déclamation ſimple & ſans faſte, qui eſt la voix même de la nature. Jamais comédien n'a ſçu mieux ſaiſir le ſentiment, & l'expri-

pieces de théâtre, tout eſt infecté de ces prétendues

mer. On ſe reſſouvient encore de quelle façon ſublime elle rendit cet hémiſtiche ſi touchant d'Olympie, *le malheur eſt partout.* Lorſque dans Semiramis elle ſort du tombeau, elle ſçait arracher des larmes par ces ſeuls mots qu'elle adreſſe à Ninias: *O mon fils ! mon cher fils !* Quelques idées ſur la déclamation, ſuivront aſſez naturellement l'éloge de cette grande actrice. Pourquoi veut-on tout déclamer ? eſt-il dans la nature qu'un perſonnage ſe détache de ſon rôle pour venir au-devant du parterre, & lui débiter des vers empoulés ? cela n'eſt-il pas un groſſier contreſens ? Je ne parle point de ces miſérables *à parte*, où le poëte & l'auteur mettent le public dans leur confidence : un comédien intelligent pourroit quelque fois prêter des beautés à l'auteur, ou adoucir du moins les teintes trop fortes. Je n'en veux qu'un exemple. Brutus, dans la tragédie de ce nom, lorſqu'il apprend la mort de ſon fils, dit avec toute la férocité que Tite-Live lui attribue :

Rome eſt libre .. il ſuffit .. rendons graces aux dieux.

Ce vers, dans la bouche d'un habile acteur, ne produiroit-il pas un plus grand effet, ſi Brutus, à cette nouvelle affreuſe, laiſſoit entrevoir toute la douleur de l'amour paternel, & qu'il ne prononçât qu'après un long ſilence, où auroit éclatté l'attendriſſement :

Rome eſt libre, &c.

Par ce moyen, la dureté de ce rôle ſeroit corrigée, & le caractere Romain ne perdroit point de ſa grandeur & de ſa fermeté, &c.

graces de convention ; nous devrions être effrayés de la diſtance qui nous éloigne de la vérité ; le public même qui eſt notre juge, eſt tous les jours ſéduit

---

Nos piéces de théâtre. On conviendra que l'action, & l'emploi du pittoreſque ont fait quelques progrès : mais nous avons perdu du côté des développements ; les ſcènes ne ſont plus qu'indiquées ; les entrées & les ſorties, une des premieres régles de l'art dramatique, ſont totalement négligées ; les coups de théâtre n'ont jamais été amenés avec plus de maladreſſe ; la nature eſt par-tout ſacrifiée au *bel-eſprit*, & l'on craint ſur-tout d'être ſimple, & de ne pas entaſſer les ornements ; on s'imagine avoir compoſé une tragédie, lorſque l'on a ſçu réunir ſans néceſſité, des prêtres, des ſoldats, un trône, un autel, un tombeau ; on ne veut point ſe perſuader que la décoration n'ajoute au mérite d'un drame qu'autant qu'elle eſt placée & que le ſujet l'exige ; ſans cela c'eſt une parade tragique, qu'il faut renvoyer à la foire avec les farceurs, & les danſeurs de corde. C'eſt bien à préſent que nos maîtres ſeroient en droit de nous crier : *Eh ! malheureux jeune homme, tu as fait Helene riche, ne l'ayant pu faire belle !*

Le public même. Nous aurons le courage de le dire : le public eſt trompé tous les jours ſur le ſentiment ; il prend l'art pour la nature ; il admire des acteurs qui jamais n'ont connu la vérité & l'attendriſſement ; il ſe laiſſe abuſer par des talents factices ; & il eſt la dupe de la fauſſeté du *bel-eſprit* ; reſſouvenons-nous qu'il a cru reconnaître le ſtyle de Racine dans la tragédie des

par le menſonge, & ſe trompe juſque ſur le ſentiment : tant la dépravation de l'eſprit, s'eſt étendue jusqu'à l'ame ! Une des cauſes de cette *perverſité de nature*, eſt aſſez facile à ſaiſir : les Romains étoient déjà les copiſtes infidèles des Grecs, & peut-être ſommes-nous à la cinquieme ou ſixieme copie des Romains ; la nature a paſſé juſqu'à nous, comme par la voie d'une ancienne tradition, dont tous les jours la fidélité s'altere & ſe détruit ; nous avons entierement perdu de vue le modèle. Ce ſeroit donc une entrepriſe digne de notre ſiecle *philoſophe* & éclairé, de remonter juſqu'à cet *original* ſi précieux, d'après lequel ont compoſé les premiers hommes. Je l'ai déjà remarqué : c'eſt dans ſes deſſeins primitifs qu'il faut examiner la nature, ſaiſir ſon véritable eſprit, s'emparer, ſi l'on peut le dire, de ſa premiere penſée, de ſon premier *faire* ; & qui nous y ramenera ? le ſentiment aſſocié au goût ; rarement n'agiſſent-ils pas enſemble ; tous deux nous conduiſent au vrai ; & c'eſt ce vrai que nous ſemblons aujourd'hui nous efforcer de rejetter ; notre pareſſe s'accommode d'un

La cauſe de cette corruption de goût.

Machabées de la Motte. Peut-être dans ce moment-ci eſt-il excuſable ; l'excès l'accable en tout : *ut omnium rerum ſic litterarum intemperantiâ laboramus*.

malheureux esprit d'imitation, qui en s'appropriant sans choix les idées d'autrui, nous prive des nôtres, & nous fait presque toujours perdre beaucoup plus que nous ne gagnons.

Les gens de lettres, dont l'objet est le développement des passions, ne sçauroient donc trop s'attacher à la culture du sentiment, qu'il faut bien se garder de confondre avec le talent & l'esprit. C'est Du sentiment.

D'un malheureux esprit d'imitation. Rien ne fait plus de tort au véritable esprit, que l'abus de l'esprit d'imitation. Pourquoi les Anglais & les Allemands ont-ils des ouvrages qui étincelent de beautés sublimes, & qui leur sont propres ? c'est qu'ils ont la patience de suivre plus que nous la série des idées, & la progression des sentiments ; ils se livrent moins à la société ; ils vivent davantage avec eux-mêmes, & ils se donnent le tems de réfléchir & d'envisager un sujet dans toutes ses parties ; de-là un effet sur, & une heureuse exécution.

Le talent & l'esprit Le talent est l'aptitude de l'artiste à manier l'instrument, & l'esprit le dirige dans la sage distribution des détails. C'est l'esprit qui lie les rapports, qui joint les parties : mais c'est le sentiment qui rassemble & qui donne la flamme de la création. Sans le sentiment, les le Moyne, les Pigale n'animeroient pas le marbre, & n'auroient pas *ce grand*

peut-être le degré de ſentiment qui produit le plus ou

penſer qui ſépare par un ſi long intervalle l'homme de génie de l'ouvrier. Combien de piéces de théâtre mieux conduites peut-être que quelques-unes de nos célebres dramatiques, n'ont eu aucun ſuccès, parce que le ſentiment n'avoit pas échauffé leurs auteurs ! Je dirai plus : à force de ſentiment, on parviendra à faire diſparaitre les défauts les plus eſſentiels d'un ouvrage ; c'eſt le charme qui couvre toutes les fautes, ou qui dumoins les fait pardonner. Le Cid eſt rempli d'imperfections, & les ſcènes immortelles de Rodrigue & de Chimène lui ont aſſuré cette célébrité qui nous frappe encore, &c.

C'eſt peut-être le degré de ſentiment. Que ne peut-on calculer ces degrés comme ceux du thermomêtre ! tel degré de ſentiment produit une ame douce & ouverte aux diverſes impreſſions de la ſenſibilité ; ce degré augmente-il : elle a la force & la faculté d'exprimer ce qu'elle ſent ; plus pénétrée, plus enflammée, elle eſt agitée par les tranſports du génie ; eſt-elle au plus haut degré : ſupérieure alors aux autres ames, franchiſſant les bornes de la nature humaine, elle s'éleve, ſe livre à cet eſſor illimité qui décele ſa grandeur, plane en quelque ſorte ſur l'univers, & ne conçoit plus que la noble & vaſte paſſion, attachée à ces ames rares & ſublimes, celle d'établir l'ordre, & de faire le bonheur des hommes ; de-là les Lycurgue, les Confucius, les Marc-Aurele, les Antonin, &c. Pour un homme

ou le moins de génie ; car ce génie ſur lequel on a tant raiſonné, qu'eſt-ce autre choſe qu'une éxaltation de l'ame excitée par une efferveſcence ſuperieure

---

qui ſentira avec énergie, combien de froids beaux eſprits, d'êtres faux & frivoles, de cadavres vivants dans la ſociété ! Il faut qu'il y ait bien peu d'ames ſuſceptibles de ſentiment, puiſque tous les jours on le confond avec les grimaces & le *batelage* de l'art ; j'ai vu un public entier prendre l'hiſtrion pour le comédien, porter aux nues telle actrice dont le jeu affecté n'étoit qu'un perpétuel menſonge à la nature, & trouver du ſentiment dans des ouvrages qui n'en étoient que la parodie.

Excitée par une efferveſcence. Il y a tel homme de génie ignoré, & qui le ſera toujours, tandis qu'une multitude intriguante de beaux eſprits de profeſſion ont leurs treteaux & leur petite auréole de gloire ; ce ſont peut-être les circonſtances ſeules qui ont manqué au premier pour le placer à la tête de la littérature ; les circonſtances ſont au génie, ce qu'eſt au bloc informe le ciſeau créateur ; la ſtatue ſort de la pierre ſous les doigts de l'artiſte ; & un rapport heureux d'évenements fait éclatter le génie ; une ſimple ſecouſſe ſuffit quelquefois pour le développer ; un pere qui aura perdu ſes enfants, un époux qui pleure ſa femme expirée dans ſes bras, un homme innocent qu'on aura calomnié, un autre qui du faîte de la proſpérité ſe verra tomber par une chûte effroyable dans l'accablement du malheur, tous ces divers perſonnages dans les accès de la dou-

aux mouvements ordinaires de la nature ? Et qui peut découvrir en nous ce principe d'exaltation, l'entretenir, le fortifier, lui donner l'élaſticité

---

leur, auront des élans de génie. Une mere tendre eſt abſorbée dans le chagrin par la mort de ſon fils unique ; elle refuſe toute eſpece de conſolation : un religieux entreprend de la calmer ; il lui rappelle la réſignation d'Abraham aux volontés de Dieu, qui lui ordonnoit d'immoler Iſaac ; elle s'écrie : *ah ! mon pere ! Dieu ne l'auroit pas commandé à une mere.* L'éloquence des Grecs l'a emporté ſur celle des Romains ; l'intérêt d'un peuple entier qui avoit à combattre par la politique comme par les armes la tyrannie d'un roi puiſſant, étoit un motif bien plus agiſſant ſur l'ame d'un orateur que les concuſſions & les débauches obſcures de Verrès ; Corneille auroit été moins grand, s'il ne ſe fut pas reſſenti de cette fermentation qui nous avoit longtems agités, & Racine peut-être auroit montré plus de force, ſi les beaux arts n'avoient commencé à ſe tourner du côté des graces & de la molleſſe. On a remarqué que le patriotiſme & la religion étoient les reſſorts les plus vigoureux qui puſſent donner de l'action au génie. Au reſte je ne confonds pas avec l'enthouſiaſme du génie ces chaleurs de tête d'où ne réſultent que des idées biſarres qui reſſemblent aux écarts d'un délire extravagant. Ces écrivains qui prennent leur imagination factice pour de l'ame, ſont les ſinges du génie, &c.

d'une ſource abondante qui s'élance & ſe répand en mille canaux ? une étude opiniâtre de nous-mêmes, une méditation continuelle, une recherche profonde ſur nos ſenſations, ſur nos idées, une longue habitude de nous interroger, &c. C'eſt ainſi que l'ame eſſaye ſes forces, les affermit, & que ſa faculté intuitive devient plus perçante & plus vaſte ; le génie embraſſe d'un coup d'œil ce que l'eſprit n'apperçoit & ne décompoſe que par ſucceſſion de tems ; l'un eſt ce globe de feu qui lance de ſon propre foyer

---

La ſociété, comme je l'ai déja obſervé, tue le génie, au lieu qu'elle créé & entretient l'eſprit. D'ailleurs les hommes en ſociété ſont dans une attitude forcée ; notre prétendue politeſſe eſt le maſque de la perfidie & de l'impoſture. Ce n'eſt donc pas dans les cercles qu'il faut étudier l'humanité ; on ne va point au bal pour ſaiſir les traits du viſage ; un peintre ne s'aviſeroit pas de vouloir peindre le nud d'après des figures drapées ; nous avons tous aujourd'hui la même phyſionomie. Voulons nous connaître les hommes ? examinons-les dans ces révolutions où le méchaniſme de la nature humaine ſe montre à découvert. Combien l'évenement du ſyſtême a-t-il prouvé qu'il y avoit peu d'ames qui ne fuſſent baſſes & intereſſées ! ce n'eſt pas là une des époques les plus brillantes pour la gloire de l'homme ; elle nous a bien fait voir la fange d'où il tire ſon origine.

des torrents de lumieres ; & l'autre peut ſe comparer à cette planette dont la clarté n'eſt qu'un reflet impuiſſant & ſans chaleur des rayons de l'aſtre du jour. Quand on n'aura point le courage de s'arracher à un monde uniforme & ſuperficiel, quand on ne ſçaura point *s'écouter* & creuſer la nature, on ignorera l'art du dialogue, parce que c'eſt du ſentiment primitif qu'émane la véritable dialectique ; ce ſentiment primitif une fois échappé, il ne nous eſt plus gueres poſſible d'y revenir & d'en reſaiſir le fil & l'expreſſion propre, quelques efforts que tente l'eſprit pour nous dédommager de ſa perte, & pour le contrefaire. Le connaiſſeur n'a pas de peine à diſtinguer, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, *les points de future* qui ſe rencontrent dans les ſcènes de nos maîtres ; il démêle l'endroit où l'auteur ramené à froid ſur l'ouvrage, n'a eu que les ſecours du talent, & non l'élan & la vigueur de l'ame. Il eſt aiſé de voir que Corneille & Molière ont travaillé de maſſe ; voilà pour quelle raiſon leur dialogue eſt ſi plein, ſi vrai, ſi facile. Je riſquerai une opinion qui peut-être ſera celle du petit nombre : j'attribuerois beaucoup plus encore à la faibleſſe de ſentiment, qu'à la faibleſſe de ſtyle la

prodigieuſe différence qui exiſte entre Racine & Pradon. Je n'en veux qu'une preuve : qu'on traduiſe l'un & l'autre dans une langue étrangere, il ne s'agira plus du mérite de la verſification ; les beautés de l'élocution de Racine comme les défauts de celle de Pradon, auront diſparu : on ne jugera que ſur le fonds des choſes ; & qui conſtitue ce fonds ſi précieux, ſi ce n'eſt la richeſſe & l'abondance du ſentiment ? tous ces acceſſoires ſi intéreſſants dans Racine, n'eſt-ce pas le ſentiment qui les a fait naître ? c'eſt lui qui nous fait retourner ſans ceſſe à la Fontaine, & qui prête même à ſes négligences des graces que n'a point la régularité de l'art. Dans Tiridate, piece du ſecond genre, & ſans coloris, c'eſt le ſentiment qu'on y trouve quelquefois, qui nous ferme les yeux ſur la médiocrité des vers ; nous aimons à entendre

---

Corneille & Moliere ont travaillé de maſſe. Liſez la Chauſſée & tant d'autres, vous verrez que leurs ſcènes ſont des chapitres bien arrangés, bien compaſſés, & remplis de coupures.

Qu'on traduiſe l'un & l'autre. On n'a qu'à choiſir, par exemple, la déclaration d'amour d'Hippolyte à Aricie ; les deux auteurs ont manié le même morceau ; qu'on le traduiſe en italien ou en latin, on jugera ſi ce ſentiment eſt fondé.

ceux-ci qui ſemblent s'échapper d'une ame pleine de ſa paſſion :

Je ne te verrai plus, ô ſœur *fatale* & chere !
Les mers entre nous deux vont ſervir de barriere !
Je ne te verrai plus !

Nous ſommes attendris juſqu'aux larmes dans Eſope à la Cour, de la fable du Fleuve & de ſa Source, & nous avons oublié les autres apologues de cette comédie. Ce ne ſont ni les ornements de la fiction, ni

---

De la fable du Fleuve & de ſa Source. Rhodope, dans la fortune & dans l'éclat, a méconnu ſa mere qui eſt pauvre ; celle-ci vient ſe plaindre à Eſope ; il la fait cacher ; Rhodope paraît ; Eſope, pour lui reprocher ſes torts, ſe contente de lui réciter cette fable :

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de pluſieurs endroits avoit groſſi ſa courſe,
Avec indignité déſavoua la Source
Qui l'avoit en naiſſant fait un ſimple ruiſſeau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude ;
Que tu reconnais mal ma tendreſſe & mes ſoins !
Quelque injuſte raiſon qu'ait ton ingratitude,
Sans moi qui ne ſuis rien, tu ſerois encor moins.

Rhodope répond à cet apologue en fondant en larmes ; elle reconnait ſa faute, & demande à voir ſa mere, qui accourt auſſi en pleurant, & tombe dans les bras de ſa fille.

le brillant de la poëſie qui nous rappellent ſans ceſſe à la lecture de l'Enéide : quels ſont donc les morceaux qui nous flattent le plus ? c'eſt le quatrieme livre où eſt déployé tout le charme du ſentiment, le trait de Martellus dans le ſixieme, l'épiſode de Niſus & d'Euryale. Homère lui-même, ce peintre admirable, qui nous tranſporte dans l'horreur des combats, qui nous enflamme de la valeur de ſes héros, nous intéreſſe encore bien davantage par les adieux touchants d'Hector & d'Andromaque, & par les larmes paternelles de Priam aux pieds du meurtrier de ſon fils. Ovide auroit une réputation moins conteſtée, ſi tous ſes vers étoient ſemblables à ceux qu'il met dans la bouche de Biblis : elle envoye une lettre à ſon frere, pour qui elle eſt conſumée d'une ardeur inceſtueuſe, & elle n'oſe le nommer à celui qui eſt chargé de rendre cet écrit :

Dixit, & adjecit longo poſt tempore ... fratri.

Un ſeul trait de ſentiment répandra tout à coup ſur un caractère, un intérêt qu'il ne recevroit pas de la pompe & de la ſtérile profuſion de l'eſprit. Qu'une harangue des Scythes à Alexandre ſoit compoſée en vers magnifiques, il n'y en aura point qui faſſent

autant de plaiſir que cette ſaillie de ſentiment : *tu n'es pas un Dieu, puiſque tu fais du mal aux hommes.* Dans un panégyrique d'Antonin, tout le faſte de l'éloquence collégiale s'évanouira devant ces expreſſions du cœur : *il vaut mieux conſerver un citoyen, que de tuer mille ennemis.* Quelles reſſources d'eſprit dans l'éloge de Charles V duc de Lorraine, ſeroient comparables à ce que diſoit ce prince bienfaiſant : *je quitterois demain ma ſouveraineté, ſi je ne pouvois faire du bien.* Qui a pu aſſurer le ſuccès d'Inès, tandis qu'une infinité de tragédies mieux écrites ſont tombées dans l'oubli ? ce ſont les ſituations de ſentiment ; je dis les ſituations, parce que le dialogue, indépendamment de la mauvaiſe verſification, auroit pu être traité avec plus de chaleur & de pathétique. En un mot le ſentiment eſt l'idiome univerſel ; c'eſt la langue mere ; le langage de l'eſprit n'eſt qu'un jargon de convenance, ſoumis aux viciſſitudes de la mode & de la bizarrerie. Nous entendons Virgile bien plus aiſément que Plaute & Térence ; le premier en nous faiſant verſer des larmes avec Didon, a écrit pour tous les peuples, pour tous les âges ; & Plaute & Térence ont compoſé

pour les Romains & pour leur tems. L'eſprit a mille nuances imperceptibles, que chaque ſiecle, chaque année, chaque jour même ſemblent emporter avec ſoi, & le ſentiment eſt toujours immuable; depuis que l'univers exiſte, il n'a ſouffert aucune altération; c'eſt le feu central qui anime tout; c'eſt le nœud ſecret qui lie tous les hommes; un Chinois, un Sauvage qui n'auront que des notions imparfaites de notre langue françaiſe, pleureront à ces vers de Merope:

C'eſt un infortuné que le ſort me préſente;
Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

Et ils ne ſentiront pas les fineſſes & les beautés répandues dans la comédie du Méchant.

Le ſentiment préférable aux coups de théâtre.

L'expérience nous démontre aſſez que l'intérêt dramatique excité & ſoutenu par la ſeule force du ſentiment, eſt préférable à tous les effets combinés des coups de théâtre; il y en a très-peu qui ſoient motivés, &

Il y en a très peu qui ſoient motivés. Je ne connais que celui de Phédre, acte IV, ſcène IV, qui ſemble être amené par la nature même, & qui eſt ſuivi d'un effet prodigieux. Phèdre qui en quelque ſorte a par la bouche d'Œnone accuſé Hippolyte auprès de ſon pere, reſſent bientôt des re-

preſque tous ſont concertés ; l'eſprit y laiſſe voir ſon artifice, comme on découvre à l'opera le jeu d'un groſſier méchaniſme dans les deſcentes des divinités, dans les vols, les décorations, &c. le ſeul rôle de Phédre eſt ſupérieur à toutes les tragédies qui nous emportent de ſurpriſe en ſurpriſe. On a beau vanter le plan d'Héraclius, je crois qu'on ne ſçauroit comparer

---

mords, & ſe hâte de rejoindre Théſée pour l'engager à ne point punir ſon fils ; ſon époux lui répond :

Tous ſes crimes encor ne vous ſont pas connus :
Sa fureur contre vous ſe répand en injures ;
Votre bouche, dit-il, eſt pleine d'impoſtures ;
Il ſoutient qu'Aricie a ſon cœur, a ſa foi,
Qu'il l'aime... &c.

Quelle affreuſe lumiere pour une femme qui juſqu'à ce moment n'avoit condamné Hippolyte que pour ſon inſenſibilité ! J'aurois deſiré ſeulement qu'anéantie par la ſurpriſe & le déſeſpoir, elle fut reſtée quelque tems ſans parler, & qu'elle n'eut repris les ſens que pour s'écrier :

Œnone, qui l'eût cru ? j'avois une rivale.

J'imagine que le coup de théâtre par ce moyen eût été encore plus frappant ; d'ailleurs ce qui eſt dans le monologue auroit pu ſe tranſporter facilement dans la ſcène ſuivante.

Le plan d'Héraclius. Corneille lui-même avoue dans un de ſes diſcours ſur les trois unités, que ſon Héraclius produit un plaiſir *qui fatigue.*

cette piece à Cinna, Polyeucte, ouvrages du même auteur. Les plaisirs de l'ame sont plus doux que ceux de l'imagination; on aime mieux voir se développer un cœur, qu'une suite d'évenements extraordinaires, qui rarement ont pu exister tels que le poëte nous les représente; on croit aisément que Thesée a été infidèle, qu'il a trahi Ariane, qu'Orosmane agité d'un transport de jalousie, s'est souillé du meurtre de Zaïre: mais on a de la peine à se persuader que dans l'espace de vingt-quatre heures, un ministre ambitieux ait assassiné son roi, ensuite un des fils de ce roi, qu'il ait formé enfin une conspiration pour tuer l'autre fils qui est sur le trône; il n'est pas possible que le sentiment puisse se répandre dans de semblables sujets qui appartiennent plus au roman qu'au théâtre. Mais dira-t-on, ne court-on pas risque d'être monotone, en n'adoptant que les ressources du sentiment? qu'on l'anime du feu des passions, qu'on y jette ce désordre heureux qui en résulte, qu'on y

Un ministre ambitieux. On veut parler du sujet de Stilicon rendu encore plus invraisemblable & plus romanesque par Métastase sous le titre d'Artaxerce. Thomas Corneille & la Grange ont plusieurs pieces dans ce genre si peu naturel.

déploye les grands mouvements ; ſurtout au lieu d'une multiplicité d'incidents peu vrai ſemblables, qu'on faſſe ſucceder naturellement des tableaux variés : alors l'action prendra ſans ceſſe de nouvelles forces, & l'intérêt croîtra à proportion.

Le pouvoir des images ſur nos ſens a été plus

Le pouvoir des images. Que d'exemples de ce pouvoir étonnant ! Un tableau qui repréſente Palamède condamné à la mort par ſes amis, jette le trouble dans l'ame d'Alexandre ; il rappelle à ce prince le traitement cruel qu'il avoit fait à Ariſtonicus. Une courtiſane au milieu d'une joie diſſolue, vient par hazard à fixer les yeux ſur le portrait d'un philoſophe : elle a honte tout à coup de ſes déſordres, & embraſſe la vertu la plus rigide. Un roi Bulgare ſe fit chrétien pour avoir vu un tableau du Jugement dernier. Amurat IV voulant réprimer l'inſolence des janiſſaires & des ſpahis, ne leur fait aucun reproche ; il ſort à cheval du ſerrail, va dans l'Hippodrome, y tire de l'arc, & lance ſa zagaye ; la dextérité & la force que montre ce prince, étonnent ſes troupes : elles rentrent dans le devoir. On tente de conſoler une femme qui a perdu ſon mari ; elle fait ſigne, en mettant la main ſur ſon cœur, que c'eſt-là qu'eſt renfermé ſon chagrin, & qu'il ne peut ſe guérir ; un tel geſte eſt plus expreſſif que tous les diſcours qui ſeroient échappés à ſa douleur. La mort de Germanicus par le célèbre Pouſſin, inſpire de l'attendriſſement pour ce prince, & de l'indignation contre Tibère. Le riche ta-

connu par nos philoſophes, que ſenti par nos poëtes; du moins ont-ils négligé ce reſſort, un des plus actifs ſans contredit, que puiſſe employer l'art théâtral. La Grange avance aſſez légerement dans ſa préface d'Amaſis, que » le ſpectacle n'eſt bon que pour les » tragédies de collége. « Il ne ſuffit pas ſeulement de ſavoir rimer: il faut avoir des connaiſſances, re- Des tableaux.

bleau des funérailles de Clariſſe n'eſt-il pas plus intéreſſant que tous les regrets qu'on eut prodigués ſur ſa perte? En un mot ce n'eſt que par le ſecours des images que les idées entrent dans notre ame; les raiſonnements ne viennent qu'à la ſuite des objets qui frappent nos regards, & ce qu'on appelle une abondance de réflexions, n'eſt ſouvent qu'un amas de tableaux; c'eſt au jugement & au goût à leur aſſigner leur place, & à diſpoſer de leurs effets.

Le ſpectacle n'eſt bon que pour les tragédies de collége. Oui, lorſque le ſpectacle n'eſt point motivé; lorſqu'il n'eſt point ſoutenu par une verſification mâle, énergique & correcte, lorſque ſans nul propos on fera venir un régiment aux gardes ſur la ſcène, & qu'on prendra la peine, comme je l'ai dit, d'élever un trône, un autel, un tombeau qui ne ſeront pas néceſſaires à la pièce: mais lorſqu'on préſentera un ſpectacle tel que dans Olympie, qui ſera lié au ſujet, qui animera le récit, alors il faudra le tranſporter ſur le théâtre français, & chercher à l'embellir par tous les acceſſoires de la décoration.

monter aux cauſes, étudier la nature dans ſes principes, pour apprendre juſqu'à quel point le ſpectacle a de l'empire ſur l'homme ; Æſchyle, Sophocle, Euripide, qui, ſuivant les apparences, avoient un peu plus réfléchi que le verſificateur français, nous ont offert une multitude de tableaux. Ce qui m'étonne, c'eſt que Racine qui étoit ſi inſtruit, n'ait pas profité davantage de ce moyen employé avec tant de ſuccès par les Grecs ; Athalie eſt la ſeule piece où il ait introduit du ſpectacle. Cependant le théâtre ancien, l'hiſtoire, notre propre expérience, tout doit nous faire connaître la néceſſité de fortifier le ſentiment par des images, ſi nous voulons mettre en œuvre toute la richeſſe & l'énergie du pathétique. Qu'eſt-ce que la poëſie & l'éloquence, lorſque la peinture ne les anime point ? Dans la Mort de Pompée, on voit Cornélie, on ſuit tous ſes mouvements dans ces vers qui préſentent autant d'attitudes pleines de vérité :

La triſte Cornélie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obſtacle,
Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Mais n'eſperant plus rien, leve les mains aux cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galère évanouie ou morte.

La grandeur d'ame de Pompée eſt exprimée par ce ſeul coup de pinceau :

Sa vertu toute entiere à la mort le conduit.

Ce vers hardi & pittoreſque juſtifie plus Rodrigue, coupable de la mort du pere de Chimene, que tous les raiſonnements qu'on eut pu imaginer :

Les Maures en fuyant ont emporté ſon crime.

Les Mexicains que l'empereur Montezume avoit envoyés à la découverte des Eſpagnols, reviennent auprès de leur maître ; ils ne parlent point : ils ſe contentent de développer des tableaux compoſés de plumes, où étoient repréſentés les Eſpagnols montés ſur leurs chevaux, armés de ces tubes d'où s'élançoit la mort ; le prince & toute ſa cour ſont frappés de terreur. Un ſimple recit auroit-il produit cet effet ? Philippe Auguſte étoit entouré de mécontents ; quelques heures avant la bataille de Bovines, il met ſa couronne ſur l'autel où l'on célébroit la meſſe pour l'armée, & la montrant à ſes troupes, il leur dit : *Si vous croyez qu'un autre ſoit plus capable que moi de porter cette couronne, je ſuis prêt de lui obéir : mais ſi vous m'en croyez digne, il vous faut défendre aujourd'hui votre roi, vos biens, vos familles, & votre*

honneur. Auſſitôt les ſoldats tombent à ſes pieds & lui demandent ſa bénédiction ; il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent été vainqueurs. Un miſſionnaire veut frapper les eſprits ; voici le tableau qu'il expoſe ; au premier coup d'œil, il paraîtra ridicule : au ſecond, il ſera ſublime, & remplira l'ame d'une image impoſante. *Il y a dans l'enfer une grande pendule, dont le faîte ſe perd dans l'immenſité de l'eſpace, & les extrêmités dans un abîme ſans fond ; auprès de cette pendule, eſt un démon qui a les yeux toujours attachés ſur le cadran. Les damnés ſe lèvent tous à la fois du milieu d'un vaſte étang de flamme, & ils demandent d'une voix gémiſſante* : quelle heure eſt-il ? quelle heure eſt-il ? l'éternité (leur répond ce démon) l'éternité ; *& auſſitôt tous ces malheureux ſe replongent avec des rugiſſements, & diſparaiſſent dans ce lac de feu.* Le Pere le Moyne ajoute ainſi à la penſée de Seneque : *quand un grand homme eſt aux priſes avec le malheur, c'eſt alors qu'il mérite que Dieu s'avance pour le regarder.* Quelle image ! Young ſe repréſente dans une de ſes *Nuits* creuſant au clair de la lune une foſſe pour ſa fille, y enſeveliſſant de ſes propres mains ſon cadavre, & lui donnant le dernier baiſer paternel. Comment Racine dans ſon

Iphigénie

Iphigénie, ne s'eſt-il pas approprié la ſcène ſi intéreſſante d'Euripide ? on voit Agamemnon dans ſa tente, accablé de chagrin, écrivant à la lueur d'une lampe, pour engager Clytemneſtre à éloigner Iphigénie de l'autel ; les ſoucis dévorants ſont gravés ſur le front de ce pere affligé ; les devoirs de ſon rang combattent l'amour paternel, en triomphent, ſont ſubjugués, prennent le deſſus ; il déchire la lettre, la récrit, & la déchire encore ; un vieillard étonné le conſidere & l'interroge : ah ! vieillard, lui répond Agamemnon en pleurs, que tu es heureux, & que j'envie ton ſort ! Achille, dans Homere, s'arrache les cheveux, ſe roule ſur la pouſſiere, & veut ſe donner la mort. Les anciens ont tellement regardé les tableaux comme une des parties eſſentielles de l'art dramatique, que quelquefois il ne leur en a fallu qu'un ſeul pour remplir un acte entier. Voici un exemple qui eſt connu ; je l'emprunte du cinquieme acte des Trachiniennes, tragédie de Sophocle ; j'ai pris la liberté d'y faire quelques changements peu conſidérables ; ce n'eſt qu'une copie bien imparfaite de l'original le plus ſublime : mais l'eſquiſſe ſuffira pour vous donner une idée, d'après laquelle vous pourrez décider du mérite de l'invention.

On ſaiſit dans les moindres deſſeins la riche compoſition des Raphaël & des Michel-Ange.

Hercule avoit épouſé Déjanire, fille d'Œnée, roi de Calydon en Etolie ; coupable du meurtre d'Iphitus, fils d'Eurythus, qui regnoit ſur l'Œchalie, il ſe condamne lui-même à l'exil ſelon l'uſage de l'antiquité, & paſſe avec ſa famille & ſa ſuite en Theſſalie chez Céix, roi de Trachine. Il traverſe un fleuve ; le centaure Neſſus tranſporte d'abord Hercule, enſuite Déjanire ; épris de la beauté de cette princeſſe, il veut lui faire violence ; ſes cris parviennent à ſon mari, qui lance un trait infecté du venin de l'hydre de Lerne ; le centaure bleſſé mortellement donne de ſon ſang à Déjanire, en lui diſant que ſi jamais ſon époux devenoit infidèle, elle pourroit oindre de ce ſang ſes habits, & qu'alors il reprendroit ſa premiere tendreſſe. Hercule arrivé à Trachine, y laiſſe ſa femme & ſes enfants, fait pluſieurs expéditions, eſt vendu à Omphale pour expiation du meurtre d'Iphitus, enſuite attaque Eurytus, ruine l'Œchalie, de-là ſe rend au promontoire de Cénée pour offrir un ſacrifice à Jupiter ; il envoie à Trachine Lichas, un de ſes ſerviteurs, avec pluſieurs eſclaves, au nombre deſquelles étoit Iole ; Déjanire allarmée par des ſoupçons

que tout ne ſert qu'à confirmer, fait uſage du ſang du centaure, en frotte un vêtement travaillé de ſes mains qu'elle charge Lichas de remettre de ſa part à ſon mari; à peine en eſt-il revêtu, que le venin, comme une flamme rapide, s'attache à toutes les parties de ſon corps, & lui cauſe des tourments inouis; Déjanire apprend par ſon fils Hyllus les effets de ſon fatal préſent; elle ſe donne la mort; Hercule déſeſperant de la vie, dès qu'il ſçait la nature du mal qui le dévore, ſe fait porter ſur le mont Œta, & expire ſur un bucher. Cette piece porte le titre de Trachiniennes, parce que le chœur eſt compoſé de jeunes filles de Trachine.

ACTE V.

Des Trachiniennes, Tragédie de Sophocle.

SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR.

Il n'eſt plus de malheurs que la Grèce redoute:

Acte V. On doit ſe reſſouvenir que les Grecs n'ont jamais connu cette ridicule diſtribution d'actes que nous avons adoptée d'après les Romains: mais comme par cinquieme acte on entend la cataſtrophe ou le dénouement d'un drame, on a cru pouvoir ſe ſervir de ce mot à l'exemple des interprétes.

Le Chœur. Chez Sophocle, c'eſt une troupe de jeunes filles de Trachine;

Nous ſommes condamnés à d'éternels regrets.

Le Chœur fait quelques pas au fond du théâtre.

Un lamentable écho ſe perd ſous cette voute !
Ecoutons .. La douleur du fond de ce palais,
Porte juſqu'en ces lieux une voix gémiſſante !
Nous ſerions-nous trompés ?.. ce ſon lugubre augmente !
Dieux ! n'êtes-vous pas ſatisfaits,
Et votre haine eſt-elle inſatiable ?
De votre bras impitoyable,
Devons-nous craindre encore, ô Dieux, de nouveaux traits ?

SCENE II.

LA NOURRICE DE DÉJANIRE, LE CHŒUR.

La Nourrice paraît éplorée.

LE CHŒUR.

Mais que veut cette eſclave, & quel ſujet l'amene ?
C'eſt elle dont les ſoins ont élevé la reine,

---

qui ont donné leur nom à la pièce, qu'on auroit pu intituler *Hercule mourant*. J'ai cru qu'il étoit plus convenable de ſubſtituer à des étrangeres un chœur formé de la ſuite d'Hercule, ſes ſerviteurs devant bien plus s'intéreſſer à ſon ſort, que les Trachiniennes. On obſervera que le chœur eſt inſtruit de l'affreux évenement qu'a produit la robe empoiſonnée.

La Nourrice. Notre délicateſſe françaiſe, qui ſouvent dégénere en petiteſſe, m'a fait craindre d'employer le mot de *Nourrice*, quoique Racine s'en ſoit ſervi pluſieurs fois dans ſon Athalie, &c.

Et qui partage ſes ſecrets.
Le déſeſpoir eſt peint dans tous ſes traits !
Pâle, tremblante, hors d'haleine,
Que va-t-elle annoncer ? & pourquoi ces ſanglots ?

LA NOURRICE, *arrivant au milieu du théâtre.*

O trop fatal préſent ! ô voile déteſtable !
Sur nos têtes, hélas ! qu'il fait tomber de maux !

LE CHŒUR.

Les Dieux ajouteroient au ſort qui nous accable !
Quel plus affreux évenement...

LA NOURRICE.

Déjanire n'eſt plus !

LE CHŒUR.

Elle eſt morte ! comment ?
Quel revers imprévu termine ſa carriere ?

LA NOURRICE.

Le fer lui ravit la lumiere.

LE CHŒUR.

Le fer !. nommez-nous l'aſſaſſin.

LA NOURRICE.

Elle-même.

LE CHŒUR.

Elle-même !

LA NOURRICE.

Oui, de ſa propre main ;
La reine s'eſt percé le ſein.
Un éternelle nuit a fermé ſa paupiere.

plus

LE CHŒUR.

Que nous apprenez-vous ? déplorable deſtin !
Pouvons-nous trop gémir ?

LA NOURRICE.

Vous répandez des larmes ;
La déſolation s'offre de toutes parts.
Eh ! quel ſeroit l'excès de vos allarmes,
Si ce tableau terrible eût frappé vos regards !

UN VIEILLARD.

O fille d'Eurytus, fléau de ma patrie,
Quel aſtre envenimé préſidoit à ton ſort ?
Dans la maiſon d'Hercule, ainſi qu'une Furie,
Tu ſèmes le crime & la mort.

LA NOURRICE.

A cette image encor tous mes eſprits ſe troublent !
Ecoutez .. écoutez .. que vos douleurs redoublent.

Le Front couvert d'une ſombre pâleur,
Morne, comme affaiſſé ſous le poids du malheur,
Déjanire au palais à peine étoit rentrée :
Elle apperçoit ſon fils, s'éloigne avec terreur ;
Elle fuit tous les yeux ; à ſes ennuis livrée,
Sans voile, mourante, égarée,
Elle court embraſſer les autels protecteurs,
Leur adreſſe ſes cris, les mouille de ſes pleurs ;
Elle porte par-tout ſes mortelles allarmes :
Tout irrite ſes maux, & nourrit ſes chagrins ;
Sur les ouvrages de ſes mains,

Elle laiſſe tomber des larmes ;
Ses plus fideles ſerviteurs
S'empreſſoient-ils ſur ſon paſſage :
Elle les repouſſoit, ſe cachoit le viſage,
Et reprochoit au ciel d'avoir fait ſes malheurs ;
Puis obſervant un long ſilence,
Avec fureur elle s'élance,
Monte à l'appartement qu'habitoit ſon époux,
Au chaſte lit d'himen vole & ſe précipite :
» O monument chéri d'un feu jadis ſi doux,
» Pour le lit de la mort, Déjanire te quitte ;
» Tu ne m'entendras plus exhaler mes douleurs ;
» C'eſt la derniere fois que tu reçois mes pleurs. «
Elle dit, prend un fer .. à ſes pieds je me jette,
Les embraſſe en pleurant, & pouſſe mille cris ;
Je lui nomme Hercule, ſon fils :
Dans ce cœur déſolé, la nature eſt muette ;
Tous mes efforts ſont vains ; je vois lever ſon bras.
Je vois ſon ſang jaillir d'une large bleſſure ;
Il forme en s'écoulant un lugubre murmure,

Elle dit, prend un fer. Dans le grec, c'eſt avec une de ſes agraffes que Déjanire ſe perce le ſein.

Ce récit, dans l'original, eſt un des plus beaux morceaux qui nous ſoient reſtés de l'antiquité ; tout y eſt ſimple, touchant, & pittoreſque ; c'eſt à peu près le même tableau que celui d'Alceſte ; Virgile en a emprunté quelques traits dans ſa belle deſcription de la mort de plus cla

Et ſemble de lenteur accuſer le trépas.
Hyllus vient ... il ſçavoit alors ſon innocence ;
Il ſçavoit que Neſſus, du crime ſeul auteur,
De Déjanire avoit trompé la confiance,
Hyllus ... il s'abandonne à ſa vive douleur,
A mes gémiſſements mêle une voix plaintive,
Implore ſon pardon, preſſe contre ſon cœur
Un corps pâle, déjà ſans vie & ſans chaleur ;
De ſa mere vingt fois il déplore l'erreur ;
Il voudroit l'arracher à la fatale rive,
Et dans ſon ſein reçoit ſon ame fugitive ;
Ses parents les plus chers, en ce jour douloureux,
Sont à la fois ravis à ce fils malheureux.

Déplorable famille ! ô race infortunée !
Hélas ! quelle eſt ta deſtinée !
Songes de l'avenir, preſtiges ſi flatteurs,
Nous apprenons à vous connaître.

A ce fils malheureux. Selon notre goût français, le récit auroit du finir à ce vers : mais comme les Grecs aimoient les maximes, & que d'ailleurs leur théâtre étoit une eſpèce d'école de mœurs & de philoſophie, ils terminoient toujours leurs grands tableaux par des ſentences. Elles en étoient le réſultat comme la morale eſt ordinairement à la fin de l'apologue ; nous trouverions que ces maximes ſont trop iſolées, & ne ſont pas aſſez fondues dans le corps de l'ouvrage. Au reſte ſi nous avons quelques reproches à faire à cet égard aux anciens, combien ne ſeroient-ils pas en droit de nous condamner pour une infinité d'autres défauts plus importans !

Qu'eſpérer du jour qui doit naître,
Quand le jour qui nous luit eſt marqué par nos pleurs ?

LE CHŒUR.

Dieux ! vous nous enlevez Hercule & Déjanire !
L'une n'eſt plus, & l'autre expire ;
Tous deux nous étoient chers ; qui de ces deux objets
Excitera plus nos regrets ?
Pour ſes enfants, hélas ! Jupiter nous réprouve !
Ce jour cruel nous va tout enlever ;
Un malheur qu'on doit éprouver
Diffère peu d'un malheur qu'on éprouve.

Dieu des tyrans de l'air, Eole, entends nos vœux ;
Abbaiſſe ici ton ſceptre, & qu'un vent favorable
Nous emporte loin de ces lieux !
On nous menace, on dit qu'une image effroyable
Se prépare à frapper nos yeux.
Le fils du ſouverain qui lance le tonnerre,
Hercule en proie aux Dieux perſécuteurs,

Un malheur qu'on doit éprouver. Voilà encore de ces maximes qui étoient autant de préceptes pour le peuple grec, & qui parmi nous ſentiroient la morgue de l'école.

Nous emporte loin de ces lieux. Je ne ſçais ce que veut dire le texte dans cet endroit ; chez Sophocle, comme je l'ai obſervé, le chœur eſt compoſé de Trachiniennes ; ces filles peuvent-elles demander à être tranſportées loin de leur patrie ? En mettant ces vers dans la bouche des ſerviteurs d'Hercule, ainſi que je l'ai fait, ce paſſage alors devient plus clair.

Va ſortir du palais, & montrer à la terre
Le ſpectacle de ſes douleurs.

De ſourds gémiſſements annoncent ſa préſence:
Ainſi la ſœur de la mere d'Ilys,
Par ſes accents plaintifs, à nos bois attendris,
Fait de ſes longs malheurs ſentir la violence.
Les étrangers comme nous gémiront.::

SCENE III & *derniere.*

HERCULE, HYLLUS, UN VIEUX OFFICIER; LE CHŒUR, LES ÉTRANGERS.

Le fond du théâtre s'ouvre; on voit Hercule porté par des Etrangers.

LE CHŒUR *continue.*

Les voici!.. la douleur éclatte ſur leur front!
L'œil morne, & d'un pas ſent un peuple entier s'avance;
Ils portent Hercule en ſilence!
Le ſommeil éternel l'auroit-il accablé?
Ou par un doux repos ſeroit-il conſolé?
Devons-nous écouter la flatteuſe eſpérance?

HYLLUS.

O mon pere!. eſt-ce lui?. dans quel état! ô ciel!
Que vais-je devenir? mon pere.. ſort cruel!

L'OFFICIER.

Ah! prince, retenez vos plaintes;
Craignez de réveiller l'accès
Du mal dont votre pere éprouve les atteintes;
De la douleur Hercule épuiſe tous les traits!

Couché ſur le viſage, on l'entend qui reſpire..

HYLLUS.

Il vivroit !. quoi ! les dieux le rendroient à mes pleurs !

L'OFFICIER.

Comme il eſt accablé d'un ſommeil de douleurs !
Quel charme heureux endort le mal qui le déchire !
Taiſons-nous ; n'allons point ranimer ſes fureurs ;
Un mot irriteroit les tourments qu'il endure.

HYLLUS.

Eh ! comment étouffer la voix de la nature,
Lorſqu'on eſt abbatu ſous de pareils malheurs ?
Qui pourroit, ſans gémir, ſupporter cette image ?

HERCULE, *relevant la tête.*

O Jupiter ? où ſuis-je !. où ſuis-je ? quel rivage,
Me voit en proie à des maux éternels ?
Ah ! je ſouffre encor plus ! ah ! ſupplices mortels !
O cieux !

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

Jugez combien il étoit néceſſaire
De ne point le tirer de ſon accablement ;
Prince, vous n'avez pu vous taire,
Et vous venez d'augmenter ſon tourment.
Daignez..

HYLLUS.

A ce ſpectacle horrible,
Vous voudriez qu'un fils .. Qui ne ſeroit ſenſible ?
Le déſeſpoir l'emporte en cet affreux moment.

HERCULE.

Et voilà donc la fin qui m'étoit deſtinée !
O promontoire de Cénée,
Où d'hécatombes ſolemnels,
Ma main religieuſe a chargé les autels !
O Jupiter, objet d'un hommage fidèle,
C'eſt-là ma récompenſe !.. une honte éternelle
Eſt le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi !
O Jupiter, reprends ces jours que je te doi ;
Loin de me donner l'être, & d'ouvrir ma paupiere ;
Que ne la fermois-tu plutôt à la lumiere !
Au mal qui vient me conſumer,
Quel remede oppoſer ? nul eſpoir ne me reſte !
Il n'eſt que toi qui puiſſes le calmer !
Qu'eſt ce que l'art humain ſans le ſecours céleſte ?
A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du ſoulagement.
Ah ! laiſſez-moi .. laiſſez mourir un malheureux ..
Vous me touchez .. cruels !. retirez-vous .. ô Dieux !
Vous redoublez mes maux .. vous m'arrachez la vie !
O douleur infernale !. elle étoit aſſoupie..
Vous avez irrité mes poiſons, tous mes feux..
Ah ! quelle flamme me dévore ?
O jour .. jour que je hais .. tu m'éclaires encore !.
Je ſens .. je ſens .. déchirements affreux !.
O Grecs dont tant de fois j'ai vengé les injures,
Pour qui, dans l'horreur des combats,
Couvert de poudre & de bleſſures,

J'ai tant de fois affronté le trépas,
Je vous implorè en vain .. vous me fuyez, ingrats!
J'ai raſſuré vos ports, vos villes inſultées;
J'ai nettoyé vos mers de brigands infeſtées;
Vous devez tout à l'effort de mon bras;
Et de votre reconnaiſſance,
Quand je n'exige que la mort,
Nul de vous par pitié ne vient finir mon ſort..
Tranchez le dernier fil d'une affreuſe exiſtence;
Dieux!

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

C'eſt à vous que j'ai recours;
Prince, des jeunes ans la force eſt le partage;
Mon bras commence à ſuccomber ſous l'âge;
Vous pourrez mieux que moi prêter quelque ſecours.

HYLLUS.

Ah! diſpoſez d'Hyllus, &.. *Il regarde ſon pere.*
Cet aſpect me tue.
Que fera mon zèle impuiſſant,
Pour calmer un mal ſi preſſant
Dont la ſource ſe cache à notre faible vue?
On y voit éclatter la colere des cieux,
Et l'effort des humains céde au pouvoir des Dieux.

HERCULE, *ne voyant point ſon fils.*

Hyllus fuiroit auſſi les regards de ſon pere!
Il l'apperçoit.
Soulevez-moi de ce côté, mon fils.

Prenez garde .. arrêtez .. ô tourments inouis !
O Pallas .. cher Hyllus .. Dieux !.

L'OFFICIER.

Il mord la pouſſiere !

HERCULE, *ſe relevant avec fureur, à ſon fils.*

Repouſſe la nature, il la faut oublier ;
Que la ſeule pitié te guide ;
Arme-toi d'un fer meurtrier ;
Sans craindre de ſouiller tes mains d'un parricide,
Dans mon ſein malheureux plonge-le tout entier.
Tu vois où m'a réduit une mere coupable :
Puiſſe-t-elle ſubir un châtiment ſemblable !
Puiſſe-je voir tout ſon corps dévoré,
Par le même poiſon qu'elle m'a préparé !
Hâte un trépas trop lent, Pluton, qu'Hercule expire,
Et trouve le repos au ténébreux empire !

LE CHŒUR.

Quel grand tableau d'adverſité !
Que tout mortel regarde & tremble !
C'eſt Hercule qui ſouffre, & qui ſur lui raſſemble
Tous les maux de l'humanité !

HERCULE.

Oui, vous voyez ce vengeur de la terre,
Qui par mille dangers & par mille travaux,

Oui, vous voyez, &c. Tout ce morceau juſqu'à *& punir les pervers, &c.* a été traduit par Ciceron ; liſez le ſecond livre des Tuſculanes ;

S'étoit acquis la palme des héros,
Et ſembloit s'élever au ſéjour du tonnerre.
Tous mes jours ont été des triomphes nouveaux ;
J'ai pu dompter les cieux & leur haine immortelle,
Laſſer le ſort jaloux à force de ſuccès,
Et la fille d'Œnée eſt pour moi plus cruelle
Qu'Euriſthée & Junon ne le furent jamais.
C'eſt de ma femme, hélas ! c'eſt de ſes mains impies,
Que j'ai reçu ce préſent infernal,
Elles m'ont enfermé dans ce voile fatal,
Comme dans un filet tiſſu par les Furies.
Un poiſon dévorant s'attache à tout mon corps,
Des ſources de la vie attaque les reſſorts ;

---

d'autres diſent par un ancien poëte latin, nommé Attilius ; Ovide l'a imité dans ſes Métamorphoſes, & à ſon ordinaire il joue ſur le mot :

. . . Defeſſa jubendo eſt
Sœva Jovis conjux ; ego ſum defeſſus agendo.

Je ne ſçais pourquoi le pere Brumoy, à propos de ces miſérables *Concetti*, regrette beaucoup de ce qu'Ovide n'a point travaillé pour le théâtre : nous ne pouvons pas parler de ſa *Médée*, puiſqu'elle ne nous eſt point parvenue : mais il y a tout lieu de croire qu'Ovide qui eſt preſque toujours hors du ſentiment, eût été un très mauvais auteur dramatique ; on a beaucoup vanté ſes Elegies ; je ne connais rien qui ſoit plus oppoſé à ce genre ; c'eſt le cœur ſeul qui doit s'exprimer dans ces petits poëmes, & Ovide y répand tous les brillants déplacés du *bel-eſprit* : ſans ſes Métamorphoſes où il y a tant d'imagination & de richeſſe de poëſie, on pourroit lui conteſter le rang d'un des premiers écrivains de l'antiquité.

Tout mon ſang bouillonne & s'allume ;
Et je m'épuiſe en vains efforts.
Un feu toujours plus vif me brule & me conſume !
Moi, dont la force étonna l'univers,
Je ne ſuis plus qu'un ſpectre échappé des enfers !
Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre,
Les fils orgueilleux de la terre,
Tous les monſtres, la Grèce, & les climats lointains,
Le monde qui me doit ſes paiſibles deſtins,
Ce que n'ont pu les Dieux, qui m'éprouvoient ſans ceſſe,
Seule, n'ayant que ſa faibleſſe,
Une femme a pu le tenter !
Qu'ai-je dit ? une femme a pu l'exécuter !
D'une femme en un mot, Hercule eſt la victime !..
A Hyllus. Ah ! montre-toi mon fils ; que mon eſprit t'anime ;
Qu'une mere coupable en ton cœur vertueux,
N'aille pas balancer un pere malheureux ;
Va, plein de ma fureur extrême,
Va, du palais cours l'arracher toi-même ;
Abandonne à mes coups ſes deſtins odieux ;
Oui, je veux que témoin du courroux qui m'inſpire,
Et des maux qu'elle doit endurer à ſon tour,
Hyllus faſſe voir en ce jour
Qui d'Hercule ou de Déjanire
Mérita le plus ſon amour.
Point de retardement, cours, vole & ſers ma rage ;
Sens combien la douleur a dompté mon courage :

Mon

Mon fils ... Hercule pleure !

LE CHŒUR.

O ciel ! quel changement !
Et quel eſt donc l'excès de ſon tourment ?
Aux yeux d'Hercule, il échappe des larmes !

HERCULE.

Oui, je ſuccombe à mes allarmes ;
Oui, je verſe des pleurs .. vous m'entendez gémir ;
Peuple, c'eſt mon premier ſoupir. *A ſon fils.*
Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance !
Tu crains de m'obéir ! c'eſt mon fils qui balance,
Qui n'eſt point attendri ſur mon ſort malheureux !
Eh bien ! connais le crime de ta mere ;
Vois juſqu'où peut aller la colere des Dieux ;
Regarde. *Il ſe découvre.*
Approchez tous.. *Au peuple.*
Contemplez ma misère ;
Me reconnaiſſez-vous en cet état affreux ?
O torture ! ô douleur ! ſupplice inſupportable !
Ah ! Dieux cruels, précipitez ma fin.
Tous les monſtres d'enfer me dévorent le ſein.
Ah ! ton vautour inſatiable,
Malheureux Prométhée, avec moins de fureur,
S'acharnoit à tes flancs, & déchiroit ton cœur !
Dieu des morts, ouvre-moi tes gouffres les plus ſombres ;
J'irai de mes tourments épouvanter les ombres ;

J'implore, ô Jupiter, tes foudres réunis :
Viens te montrer mon pere, en tonnant ſur ton fils..
Mon courage étonné céde au feu qui me brule ;
Moi-même, hélas ! j'ai peine à reconnaître Hercule !
Il regarde ſon bras.
Eſt-ce-là ce bras menaçant
Qui ſçut vaincre, étouffer un lion rugiſſant ;
Qui de l'hydre abbatit les têtes renaiſſantes ;
Qui des centaures monſtrueux
Dompta les forces impuiſſantes ;
Qui d'un ſanglier furieux,
Délivra les bois d'Erymanthe ;
Qui, bravant les horreurs du gouffre ténébreux,
Tira de ſa nuit effrayante
Cerbère dont l'aſpect a fait pâlir les cieux ;
Qui d'un dragon terrible à tous les yeux,
Diſperſa les débris ſur la terre fumante ?
Ce bras fameux par mille exploits,
Et juſqu'à ce jour indomptable,
Qui ſoutenoit le faible, & déthrônoit les rois,
Languit & tombe enfin ſous le mal qui l'accable.
Quel revers ! eſt-ce toi, fils du premier des Dieux,
Et de la plus tendre des meres ?
Hercule eſt aſſez malheureux,
Pour exhaler ſa vie en des larmes ameres !
Une épouſe perfide, ô cieux !
Cauſe ce changement honteux.

Qu'elle vienne, qu'elle paraiſſe,
Et que ſon châtiment apprenne à l'univers
Qu'Hercule malgré ſa faibleſſe,
Sçait encor ſe venger, & punir les pervers.

LE CHŒUR.

Quelle ſera ta perte, ô Grèce infortunée,
Et quel deuil s'étendra ſur l'univers entier,
Si d'un héros qu'aux Dieux on doit aſſocier,
La Parque oſe trancher l'illuſtre deſtinée ?

HYLLUS.

Mon pere, daignez m'écouter..
Un moment..

HERCULE.

Qui peut t'arrêter ?

HYLLUS.

Déjanire..

HERCULE.

Ce nom réveille ma colere ;
Perfide, oſerois-tu juſtifier ta mere ?

HYLLUS.

Peut-être ſon forfait, ou plutôt ſon erreur..

HERCULE.

Son erreur ! un tel nom conviendroit à ſon crime !
Que dis-tu, malheureux ?

HYLLUS.

Un démon deſtructeur
Vous a choiſi pour ſa victime ;
Hélas ! de Dejanire il a trompé les vœux ;

Vous tenez de lui ſeul ce préſent odieux.
Si ma mere en effet pouvoit être coupable ;
Elle auroit expié cet attentat...

HERCULE.

Tu dis..
Explique-toi ; parle.

HYLLUS.

Un ſort déplorable
A terminé ſes jours, par les Dieux pourſuivis.

HERCULE.

Elle ne ſeroit plus ! une main étrangere
L'auroit dérobée à mes coups !
Qui l'immole ?

HYLLUS.

Elle-même a fini ſa miſere,
Et porté le poignard dans ſes flancs .. ah ! mon pere !
Si vous ſçaviez .. calmez cet injuſte courroux ;
Je vous l'ai dit, elle eſt moins criminelle..

HERCULE.

Fils indigne, ce n'eſt pas elle
Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas.

HYLLUS.

Accuſez-en l'amour qui l'aveugloit ; hélas !
Accuſez-en Iole & ſa beauté fatale ;
Ma mere à ſon aſpect a craint une rivale ;
Elle a cru préparer un philtre ſéducteur
Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur ;
Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux, quel enchanteur habile..

HYLLUS.

Le centaure Neſſus..

HERCULE.

Tu m'en as dit aſſez.
C'en eſt fait ; pour jamais la clarté m'eſt ravie ;
Vous n'avez plus de pere.. Hyllus, obéiſſez :
Que tous ceux que le ſang me lie,
Et ma mere ſurtout ſi tendrement chérie,
A votre voix ſoient raſſemblés ;
Qu'ils ſoient inſtruits du ſort qui termine ma vie,
Les oracles obſcurs me ſont tous dévoilés ;
Le ſouverain des dieux, le maître du tonnerre,
Mon pere me prédit, (oui, j'ouvre enfin les yeux)
Que nul habitant de la terre
Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux,
Mais que leur fin ſeroit l'ouvrage
D'un habitant du ſéjour ténébreux.
Neſſus n'eſt plus, & c'eſt ce monſtre affreux
Qui d'un deſtin mortel, me fait ſubir l'outrage.
Un autre oracle encor m'apporte un jour nouveau ;
Tout m'entraine, mon fils, & me plonge au tombeau.
J'entrois dans la forêt antique
Où les Selles ſont retirés,
Lorſqu'un de ces chênes ſacrés,
Que Dodone nourrit dans ſon ſein prophétique ;
M'annonça ce moment comme un tems de repos ;
Comme le terme enfin de mes nobles travaux.

Je crus que cette voix de mon bonheur ſuivie ;
Me promettoit une paiſible vie :
Ce n'étoit que la mort, la fin de tous les maux.
N'allons point repouſſer ces funèbres flambeaux ;
Ma deſtinée eſt accomplie ;
Mon fils, Hercule doit mourir.
Il ne faut donc que m'obéir ;
La plus ſainte des loix, mes droits, l'honneur lui-même,
T'impoſent le devoir ſuprême
De céder au moindre deſir
D'un pere qui commande, & d'un ami qui t'aime :
Dis : m'obéiras-tu ?

HYLLUS.

Je ſerai votre fils ;
C'eſt dire qu'à vos loix vous me verrez ſoumis.
Mais qu'ordonnerez-vous, mon pere, à ma tendreſſe ?
Qu'exigez-vous d'un fils ?

HERCULE.

Qu'il n'ait point de faibleſſe ;
Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

HYLLUS.

Mon pere ! ô ciel ! que voulez-vous de moi ?

HERCULE.

Donne.

HYLLUS, *incertain.*

Eh bien ! la voilà.

HERCULE.

Jure ici par mon pere,

Par Jupiter que tout craint & révere.

HYLLUS.

Quoi !

HERCULE.

De remplir ma volonté.

HYLLUS, *à part.*

Un ſentiment ſecret & m'arrête & me touche.
Haut. Avec peine.
Jupiter .. ſois garant de ma docilité.

HERCULE.

Prononce ton arrêt, & de ta propre bouche,
Que l'imprécation, ſi tu romps ton ſerment,
Puniſſe .. tu frémis, & mon fils ſe dément !

HYLLUS.

Mon zèle obéiſſant fera ceſſer vos doutes ;
C'eſt au parjure à craindre un juſte châtiment.
Les imprécations .. je les prononce toutes.

HERCULE.

Le mont Œta t'eſt-il connu,
Ce mont où Jupiter par un culte aſſidu,
Reçoit des honneurs légitimes ?

HYLLUS.

Je le connais ; le ſang d'innombrables victimes
Y rougit les autels, par mes mains répandu.

HERCULE.

J'attens encor d'Hyllus un plus grand ſacrifice :
J'attens que par ſon bras mon deſtin s'accompliſſe.
Tu connais Œta, me dis-tu ;
C'eſt-là, c'eſt ſur cette montagne,

Sur ſon ſommet qu'il faut me tranſporter.
Ces amis, dont ici la troupe t'accompagne
Dans ce pénible emploi voudront bien t'aſſiſter ;
Que le chêne orgueilleux & l'olivier ſauvage,
De la cime d'Œta promts à ſe détacher,
Cédant à leurs efforts, me forment un bucher..

Hyllus témoigne de la douleur.

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage :
Point de larmes, de cris, pas même un ſeul ſoupir ;
La ſcience de l'homme eſt d'apprendre à mourir.
Si d'un amour ſoumis tu veux que je me loue,
Que pour ſon ſang Hercule enfin t'avoue,
Tu m'enleveras de ce lieu ;
Sur le bucher hâte-toi de m'étendre :
Hyllus, il deviendra l'autel d'un demi-dieu.
Le flambeau dans tes mains, viens allumer ce feu
Qui doit dévorer l'homme, & mettre Hercule en cendre ;
Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas..

HYLLUS, *reculant d'horreur.*

Que votre fils..

HERCULE.

Tu ne l'es pas.

HYLLUS.

Quoi ! vous voulez qu'Hyllus commette un parricide !

HERCULE.

Je veux qu'Hyllus ſoit moins timide,
Qu'il ſoit mon bienfaiteur, qu'il preſſe mon trépas.

HYLLUS.

Je prendrois le flambeau !. j'allumerois la flamme !.
Mon pere.. vous avez tout pouvoir ſur mon ame :
Mais .. je ne puis..

HERCULE.

Eh bien ! ſi tu ne peux
Commander à ton cœur ce tranſport courageux,
Dumoins ſenſible à ma prière,
Sur le bucher tu porteras ton pere.

HYLLUS, *en pleurant.*

Ma main en frémiſſant tentera cet effort :
Mais qu'une autre s'apprête à vous donner la mort.

HERCULE.

J'ai retrouvé mon fils à mes ordres docile.
Allons, avant que de nouveaux accès
Reviennent irriter une douleur tranquille,
Que l'on s'empreſſe à remplir mes ſouhaits..
Approche, *à ſon fils :* acquitte ta promeſſe ;
Tranſporte-moi ſur le bucher.

Sur le bucher tu porteras ton pere. Hercule dans l'original, ne ſe contente pas d'exiger de ſon fils ce ſervice : il veut abſolument qu'il épouſe Iole ; c'eſt alors que j'ai cru devoir manquer de reſpect aux anciens en retranchant ce morceau ; notre délicateſſe, je dirai plus, le goût général aujourd'hui en eut été offenſé. Il paraît en effet ridicule & même indécent qu'un pere veuille forcer ſon fils à épouſer une femme qui a cauſé tous les malheurs arrivés à ſa maiſon, & dont la réputation n'eſt que trop ſuſpecte.

Aux étrangers.

De ſon bras incertain raſſurez la faibleſſe ;
De ces lieux il faut m'arracher ;
La mort eſt le ſeul terme aux tourmens que j'endure.
Hercule en ce moment montre-toi tout entier.
Étouffe dans ton cœur juſqu'au moindre murmure ;
Mets dans ta bouche un frein d'acier ;
Subjugue la douleur, & dompte la nature.
C'eſt le dernier de tes travaux.

Après une longue pauſe.

Allons mourir.

LE CHŒUR.

Hercule, aux marches de la tombe,
Triomphe & ſert encor de modèle aux héros.

HYLLUS.

Sans doute, Dieux jaloux, vous êtes ſes rivaux,
Et vous permettez qu'il ſuccombe,
Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels
Souffre comme eux des maux cruels,
Qu'il ſoit vaincu du ſort, & ſous ſes coups qu'il tombe ;
Lui qui devroit partager vos autels !
L'avenir nous oppoſe un voile impénétrable ;
Il cache dans la nuit la juſtice des cieux
Mais qui n'éleveroit ſa voix contre les Dieux,
Quand Hercule ſubit ce deſtin déplorable ?

Aux étrangers.

Amis, ſecondez-moi. *Au chœur.* Vous, ſortez de ces lieux ;
Venez ; que ce ſpectacle attache tous les yeux ;

Pour les humains quel grand exemple !
Que l'univers entier contemple ;
Qu'il regarde Hercule ſouffrir ;
Qu'il regarde Hercule mourir.
Dans ces tourments affreux, dans cette fin terrible,
Dieux, qui ne reconnaît votre bras inviſible ?

Si l'on n'eut conſulté que le goût français, on auroit pu retrancher conſidérablement de cet acte ; mais alors ce n'eut plus été l'ouvrage de Sophocle : on s'eſt attaché à le donner ici dans toute ſon étendue, pour montrer juſqu'à quel point les Grecs ſavoient

Votre bras inviſible. Si l'on veut connaître le comble de l'abſurdité, & ſçavoir ce que c'eſt que l'énorme défaut *d'outrepaſſer* la nature, on n'a qu'à lire l'Hercule de Rotrou qui eſt une imitation groſſière de la mauvaiſe pièce de Sénéque. Déjanire, dans le poëte latin copié ſervilement par le français, eſt une bavarde inſupportable ; elle ſe répand en vaines déclamations dans le moment même où chez Sophocle elle garde un profond ſilence en apprenant d'Hyllus les funeſtes effets de ſon préſent à Hercule. De tels exemples rapprochés inſtruiſent mieux ſur la vérité des mœurs, & ſur le naturel que toutes les diſcuſſions. Je remarquerai ſeulement qu'il eſt très ſingulier que l'auteur de Vinceſlas, que le grand Corneille appelloit ſon pere, ait eu la maladreſſe d'emprunter le plan de Sénéque plutôt que celui de Sophocle ; Déjanire dans le premier eſt une furie, & Hercule un capitan, & dans le grec, Déjanire eſt une épouſe malheureuſe qui excite l'intérêt, & Hercule un héros digne à la fois de pitié & d'admiration ; la différence de ces deux tragédies eſt préciſément celle de la nature & de l'art.

tirer parti d'un ſeul tableau ; ils ne les entaſſoient point. Plus l'attitude eſt ſimple, & plus elle a d'expreſſion. Le Pouſſin veut repréſenter toute la douleur que peuvent reſſentir des meres qui voyent égorger leurs enfants ſous leurs yeux & dans leur ſein même : il ne peint qu'une femme ſur le devant de ſon tableau du Maſſacre des Innocents. *Plus intelligitur quam pingitur.* Hercule mourant a donc ſuffi au poëte grec pour remplir un acte entier ; toutes les articulations, ſi l'on peut le dire, d'un homme qui ſouffre & qui eſt prêt d'expirer, ſont exprimées dans cette grande image. Il faut cependant obſerver que la pantomime, qui eſt au récit ce que la muſique eſt à nos operas, devoit par ſa variété racourcir de beaucoup cet acte qui nous paraitroit trop long. Ariſtote met les

---

Ils ne les entaſſoient point. Je croirois qu'il faut éviter au théâtre la confuſion des tableaux. Sont-ils trop multipliés : ils ſe détruiſent l'un l'autre, & nuiſent à l'action loin d'y ajouter ; il y a des objets qui gagnent plus au récit qu'à la repréſentation ; c'eſt à la ſageſſe du goût à fixer l'emploi de ces acceſſoires ; qu'on ſe ſouvienne ſeulement que le Brun, dans ſon fameux tableau de la Famille de Darius, a mis beaucoup de ſimplicité ; ce chef-d'œuvre de la peinture peut inſtruire nos poëtes, comme il eſt une leçon pour nos peintres.

tableaux au nombre des parties théâtrales ; ceux de Philoctete & d'Alceſte ſont de toute beauté. J'ai oſé prendre le pinceau après ces grands maîtres : EUPHÉMIE ſe levant de ſon cercueil & ſe jettant enſuite à ſon prie-dieu pour implorer l'être ſuprême ; MÉLANIE avec cette infortunée, embraſſant les autels ; ce caveau funéraire où celle-ci deſcend une lampe à la main ; ſon évanouiſſement ſur les marches d'un tombeau ; ſa chute dans ce ſépulchre, dont la pierre ſe briſe & roule avec bruit ; toutes ces images ſimples & vraies, pourront peut-être tenir lieu de ces coups de théâtre amenés à force d'art, & preſque toujours hors de la vraiſemblance.

Du dénouement.

J'ai ſuivi la même régle de ſimplicité pour mon dénouement ; il me paraît ſortir du fond du ſujet. Il eſt dans la vérité de la nature perfectionnée par la religion qu'EUPHÉMIE après bien des agitations, des combats, ſe rende enfin maitreſſe de ſes penchants, & qu'elle s'expoſe à ſuccomber ſous l'excès de ſa douleur, plutôt que de quitter ſon état ; ſi elle eût cédé aux ſollicitations de THÉOTIME, alors plus d'intérêt, plus de *mœurs*, & l'objet de la piéce étoit totalement anéanti. Quelques perſonnes pourront

me reprocher cette tombe ouverte tout à coup ſous les pas d'EUPHÉMIE, & regarder cet incident comme *le Dieu de la machine* : mais qu'elles daignent apporter un peu plus d'attention, elles verront que ce n'eſt point un miracle ; c'eſt le ſeul effet du haſard, & il ſert à augmenter le ténébreux qui regne dans le Drame ; cet évenement n'a point décidé EUPHÉMIE à reſter attachée à ſes devoirs ; il ne fait que l'affermir dans le deſſein qu'elle a déja conçu d'immoler l'amour à la religion ; j'aurois pu aiſément me paſſer de cet acceſſoire : conſéquemment il n'entre pour rien dans les moyens qui fondent mon dénouement ; l'accuſation tomberoit donc à faux ; il eſt vrai que j'ai voulu enrichir mon tableau, le rendre plus ſombre, donner en un mot

---

Elles verront que ce n'eſt point un miracle. C'eſt un miracle par exemple, quand Pauline & Félix ſe convertiſſent au moment qu'on s'y attend le moins. Que dire du dénouement admirable de Rodogune ? ſur quel fondement eſt-il établi ? ſur la réticence d'un homme qui meurt à propos. Si Seleucus en expirant ne fut pas reſté préciſément à ce mot, *C'eſt*.. tout étoit éclairci, & le cinquieme acte n'éxiſtoit plus. Si Nereſtan avoit employé le nom de ſœur dans le billet adreſſé à Zaïre, que devenoit la cataſtrophe ?

plus de vigueur au coloris, & je me flatte que cette invention ne m'aura pas été inutile dans le but que je m'étois proposé. Quant à ce qui doit former un dénouement heureux, j'imagine que les plus simples sont toujours les meilleurs; on aime celui de Cinna, parce qu'il est naturel qu'Auguste qui se pique de grandeur, mette sa gloire à pardonner; on ne doute point que Polyeucte ne coure au martyre, & cependant on est touché de sa mort. A ce seul vers d'Orosmane:

Je ne suis point jaloux .. si je l'étois jamais!

On entrevoit qu'il seroit capable d'ôter la vie à sa maitresse, s'il pouvoit un instant la soupçonner d'infidélité; on n'est donc point surpris de la triste fin de Zaïre, quoique cette catastrophe soit une des plus touchantes que nous connaissions. On m'opposera celle d'Alzire: elle n'est pas plus inopinée que tous les dénouements dont je viens de parler; on doit s'attendre qu'un chrétien en mourant, n'a pas la même façon de penser que dans le cours de sa vie; à ce moment, il change en quelque sorte de caractère; les objets se montrent à ses yeux sous un autre point de vue. Enfin pour qu'un dénouement, selon moi, soit exact

dans toutes ſes parties, il faut que l'on puiſſe dire après avoir lû ou vû une piece : cela ne pouvoit ſe terminer autrement.

De la morale.

Ceux qui veulent que la morale ſoit abſolument la baſe d'une piece de théâtre, trouveront dans EUPHÉMIE le fonds de pluſieurs grandes vérités relatives au bonheur & aux devoirs de tous les hommes. Ces principes ſi eſſentiels pour la religion & pour la ſociété : que Dieu doit être l'objet principal de nos attachements ; que hors lui tout eſt ſujet à changer, à périr, à nous tromper ; que des parents ne doivent jamais contraindre les

---

Soit exact dans toutes ſes parties. l'Œdipe de Sophocle offre ſans contredit le chef-d'œuvre des dénouements ; c'eſt bien de ce drame que l'on peut dire : *ſemper ad eventum feſtinat.*

Soit abſolument la baſe. Le but de la tragédie ſeroit-il néceſſairement de nous inſtruire ? & ne ſuffiroit-il pas quelquefois qu'elle excitât de grands mouvements, & qu'elle peignît le ravage des paſſions ? Ces moyens indirects n'en ſeroient peut-être pas moins propres à nous *purger des vices* ; toute action vivement repreſentée, nous conduit à nous replier ſur nous-même ; & lorſque nous réfléchiſſons, il n'eſt pas poſſible que nous ne cherchions à devenir meilleurs.

les inclinations de leurs enfans, & immoler les droits du ſang à la prédilection, à l'orgueil, à l'intérêt, qui trop ſouvent eſt plus fort que la nature, tous ces préceptes ſi néceſſaires ſont, pour ainſi dire, l'ame de mon ouvrage. Puiſſe ſa lecture attendrir des meres barbares qui s'apprêtent à faire le ſupplice éternel de leurs filles, pour aſſurer plus de fortune à un fils cheri! & que les jeunes gens apprennent à quels malheurs entraînent les paſſions, lorſqu'on ne s'efforce pas de les combattre & de les étouffer dans leur naiſſance! Quelle douceur ſuivroit la culture des lettres, ſi elles pouvoient contribuer à l'inſtruction publique, & au bien général de l'humanité! que je ſouhaiterois que ces vers fuſſent écrits dans tous les cœurs :

Voilà les fruits des rigueurs d'une mere!
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractère,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel,
Qui punit les erreurs de l'amour maternel!

M. de Voltaire dit dans une de ſes préfaces : » Les » meilleures fins de tragédies ſont celles qui laiſſent » dans l'ame du ſpectateur quelque idée ſublime, » quelque maxime vertueuſe & importante, &c. « Je

Quelque maxime vertueuſe. La plûpart des pieces de théâtre

voudrois bien que la faibleſſe de mes talents m'eut permis de prétendre à cet avantage : mais il n'appartient qu'au génie de conſacrer ſes leçons ; ce n'eſt pas aſſez de la vérité des ſentiments, il faut qu'ils ſoient exprimés avec énergie pour être portés dans les ames, & s'y graver en caracteres ineffaçables.

C'eſt à vous, mon ami, à décider ſi j'ai ſçu employer heureuſement quelques faibles connaiſſances dans un art dont je ſens toutes les difficultés. Quoiqu'Ariſtote penſe qu'un drame, pour réuſſir, peut ſe paſſer du ſecours de l'acteur, je ne me cache pas que mes ouvrages ont beſoin de réunir en leur faveur tous les genres d'illuſion, & un des plus brillants preſtiges qui faſſent diſparaître, ou qui du moins colorent & affaibliſſent les défauts, c'eſt le jeu & l'intelligence des comédiens. Il faut l'avouer : combien font ils valoir de tragédies qui perdent tout

---

des anciens, finiſſent par des traits de morale qui ſemblent être le réſultat du drame ; auſſi pouvoit-on appeller leurs poëtes les précepteurs de la nation & de l'univers entier.

Combien font-ils valoir de tragédies ! A la faveur du jeu d'un habile comédien, on a vu réuſſir des pièces d'un ſtyle barbare & remplies des défauts les plus groſſiers ; on étoit honteux à la lecture, des applaudiſſements qu'on avoit prodigués à la répré-

leur mérite à l'examen du cabinet ! La repréſentation eſt à une piece de théâtre qui ſeroit même le fruit du génie, ce qu'eſt le talent de la parole à un homme dont la phyſionomie nous auroit prévenus : s'il ne parloit pas, il plairoit beaucoup moins. Je dois rechercher plus que perſonne tout ce qui peut impoſer ſur mes fautes : mais voici ma réponſe aux reproches qu'on me fait tous les jours de n'oſer m'eſſayer ſur la ſcène. Mon extrême paſſion pour l'art dramatique, m'a fermé les yeux ſur le peu de gloire que je pourrois eſpérer de recueillir comme tant d'autres écrivains. J'ai mieux aimé me borner à la ſimple lecture dénuée du ſpectacle, & cultiver un genre neuf & intéreſſant, que d'aller me traîner ſur les pas de nos maîtres au théâtre français, & de multiplier des copies froides & monotones. En ſui-

---

ſentation ; on ne pouvoit croire que ce fût le même drame qu'on avoit entendu ; voilà ce que produit l'illuſion du théâtre. Les mémoires du tems nous apprennent que Racine a eu un nombre de compétiteurs dont les ſuccès ignorés aujourd'hui, ont ſemblé balancer ſa gloire ; & on lira éternellement Britannicus, Athalie, &c.

Sur les pas de nos maîtres. Peut-on ſe flatter de faire mieux que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ? ne ſentira-

vant la premiere route, je ferai plus utile, quoique moins connu ; & pour un homme qui ſe donne la peine de réfléchir, il n'y a pas à balancer un inſtant entre l'utilité, & cet éclat de réputation qui ſouvent n'eſt qu'une lueur ephémere. D'ailleurs il faudroit renoncer à la littérature, ſi l'on n'avoit pas le courage de l'aimer pour elle-même ; c'eſt une maitreſſe à laquelle on doit ſacrifier ſon repos, ſa liberté, ſans eſpérance même de retour. Je m'efforcerai donc d'avancer dans la carriere que je me ſuis ouverte ; j'ai encore pluſieurs Drames à publier dans le même genre ; les critiques m'éclaireront, & les ſuccès, ſi je ſuis aſſez heureux pour en obtenir, ne ſerviront qu'à m'encourager ; j'aurai toujours devant les yeux ce portrait du véritable homme de lettres, que nous traçoit un de nos amis. » Les Bardes, nous diſoit-il, ont été

---

t-on jamais que cette abondance de pièces compoſées dans le même eſprit, n'eſt qu'une preuve de ſtérilité ? *nos inopes copia fecit.*

Les critiques m'éclaireront. Je parle de ces critiques dictées par le goût & l'honnêteté, & non de ces ſatyres indécentes, de ces railleries amères qui prennent leur ſource dans un mauvais cœur. Qu'on apprenne au reſte à ſe conſoler de ces traits de la méchanceté humaine par des exemples ſans nombre. De mau-

» nos premiers législateurs, & aujourd'hui la plûpart » de nos poëtes sont des especes de jongleurs qui » amusent la populace aux dépens les uns des autres. » L'homme de lettres, qui mérite ce titre, ne confond » pas le bruit avec la réputation ; il sçait supporter » jusqu'à l'obscurité & l'indigence ; il est prêt à immo- » ler la richesse, les emplois à son talent ; il fuit » le monde pour courir s'enfoncer dans le silence de » la solitude ; il se redit sans cesse que l'éclat litté-

Portrait du véritable homme de lettres.

---

vais poëtes firent dévorer Euripide par des chiens : c'est bien pis que de l'avoir accablé de libelles diffamatoires. Nous sommes encore révoltés du ton de mépris avec lequel Madame de Sévigné parle dans ses lettres de Racine, de la Fontaine, &c.

Confondre le bruit avec la réputation. Parle-t-on aujourd'hui d'un certain peintre nommé de *Ruet* ? cependant il avait sçu par ses manœuvres & ses basses intrigues, se procurer un accès auprès de Louis XIII qui lui fit l'honneur de le crayonner de sa propre main : on lit au bas de ce dessein ces vers :

On sçait à quelle gloire Appelle osa prétendre
Par ce fameux portrait que laissa d'Alexandre
Son pinçeau dans la Grèce autrefois adoré :
Quoiqu'on en ait écrit, je prise davantage
Cet illustre crayon où par un rare ouvrage
Des mains d'un Alexandre un Appelle est tiré.

Qu'est-ce donc que la réputation ?

» raire n'eſt rien ſans l'amour de la vertu ; que le plus » honnête homme eſt toujours celui qu'on doit le » plus eſtimer, & il n'oublie jamais ces paroles de » Montaigne : *La vertu eſt plus jalouſe des loyers d'honneur, que des récompenſes où il y a du gain & profit ; ce n'eſt pas merveille ſi la vertu reçoit & deſire moins volontiers cette ſorte de monoie commune, que celle qui lui eſt propre & particuliere.*

Juſqu'à l'obſcurité. Philippe de Comines, un de nos anciens hiſtoriens les plus eſtimés, fut oublié par un ſouverain qui cependant eſt au nombre de nos bons rois ; Comines avoit pris ſes intérêts auprès de Charles VIII avec tant de chaleur, qu'il déplut à ce monarque, & ſouffrit beaucoup ſous ſon régne, & la récompenſe de cet honnête homme fut de mourir dans une extrême pauvreté. Pope dit en parlant du poëte Gay qui avoit de la réputation, *Gay dies unpenſioned with a hundred friends.* Gay meurt ſans penſion, avec une centaine d'amis.

FIN.

ERRATA.

Page 6 du Drame.

D'un objet qui n'eſt plus, vous chériſſez l'image,
La mort..

EUPHÉMIE.

La mort n'a pu lui ravir mon hommage.

Liſez.

Un objet, qui n'eſt plus, vous occupe ſans ceſſe !
La mort..

EUPHÉMIE.

La mort n'a pu lui ravir ma tendreſſe.

Page 75 du même Drame.

Sa bonté, ſa grandeur de ces fers ſont bleſſés.

Liſez.

De ces fers odieux ſes regards ſont bleſſés.

CATALOGUE

CATALOGUE

Des Ouvrages de M. D'ARNAUD, in-octavo, *grand papier, enrichis d'Eſtampes des meilleurs Artiſtes, qui ſe vendent à Paris, chez* LEJAY, *Libraire, Quai de Gêvres, & au mois d'Avril 1769, rue S. Jacques, au-deſſus de la rue des Mathurins, &c.*

POÉSIE.

THÉATRE.

LE COMTE DE COMMINGE, troiſiéme Édition, 4 liv. 4 ſ.
EUPHÉMIE, 4 liv. 4 ſ.

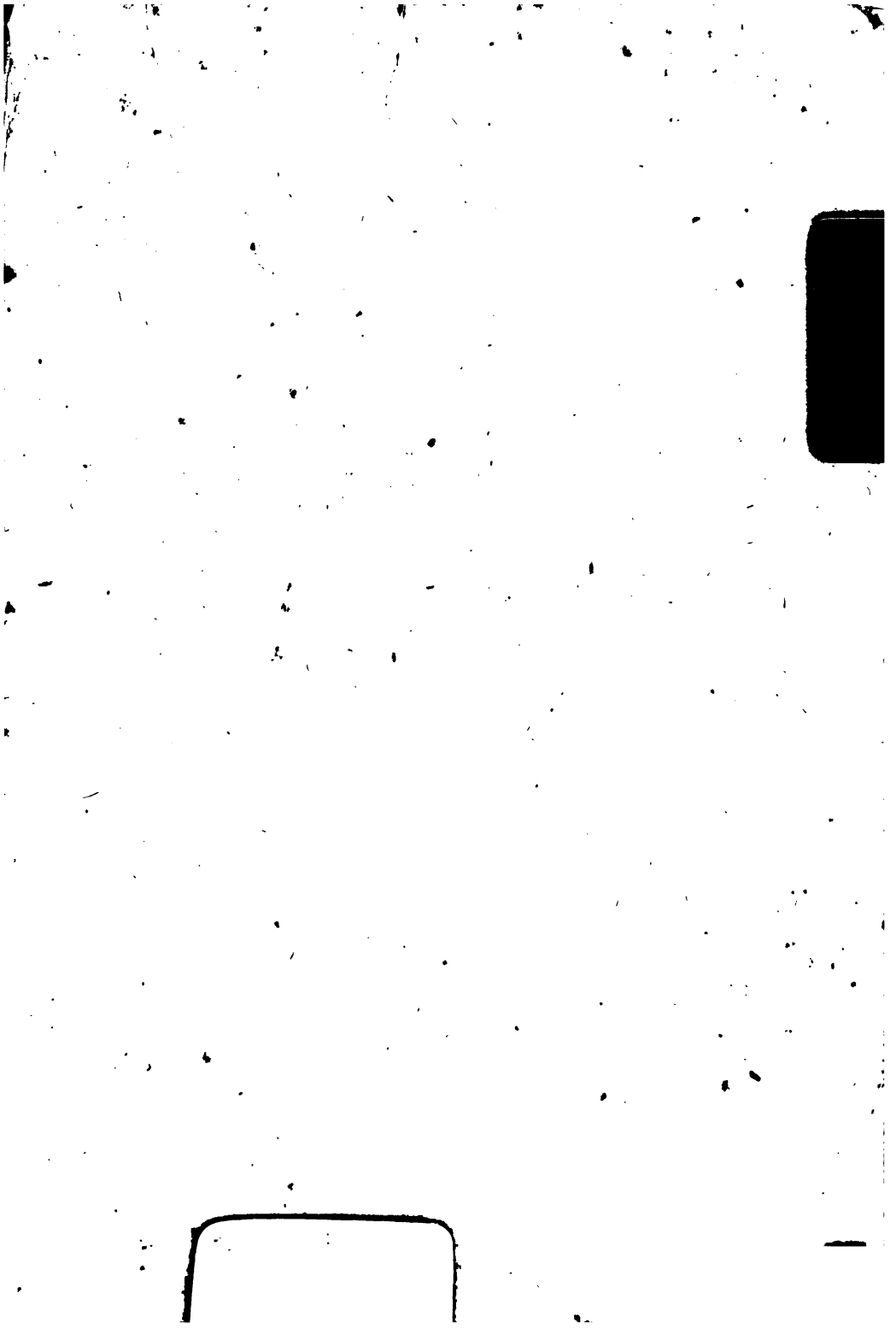
PROSE.

LES

ÉPREUVES DU SENTIMENT,

TOME PREMIER, qui contient les articles ſuivants :

FANNY, Hiſtoire Anglaiſe, Quatriéme Édition, 2 liv. 8 ſ.
LUCIE & MÉLANIE, Anecdote hiſtorique, 1 liv. 16 ſ.
CLARY, Hiſtoire Anglaiſe, 1 liv. 16 ſ.
JULIE, Anecdote hiſtorique, 1 liv. 16 ſ.
NANCY, Hiſtoire Anglaiſe, 1 liv. 16 ſ.
BATILDE, Anecdote hiſtorique, 2 liv. 8 ſ.

D'autres Ouvrages paraîtront ſucceſſivement ; ils ſont entre les mains des Graveurs.

On trouve encore chez le même Libraire des Exemplaires de SIDNEY & SILLI, vol. *in*-12. ſuivi d'un RECUEIL D'ODES ANACRÉONTIQUES, 1 liv. 10 ſ.